B-VI
35

LF.C
3582u

# BIBLIOTHEQUE
## *UNIVERSELLE*
# DES ROMANS,

OUVRAGE PÉRIODIQUE,

*Dans lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre Langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages; ainsi que les mœurs, les usages du tems, les circonstances particulières & relatives, & les personnages connus, déguisés ou emblématiques.*

*OCTOBRE* 1779. PREMIER VOLUME.

209701
4. 3 27

*A PARIS,*

AU BUREAU, rue Neuve Sainte-Catherine, pour Paris.

AU BUREAU, & chez DEMONVILLE, Imprimeur-Libraire de l'Académie Françoise, rue S. Severin, pour la Province.

*Avec Approbation, & Privilège du Roi.*

# BIBLIOTHEQUE

## *UNIVERSELLE*

# DES ROMANS.

*OCTOBRE* 1779. PREMIER VOLUME.

## *PREMIÈRE CLASSE.*

ROMANS ÉTRANGERS.

## LE CALOANDRE FIDELE,

*DE GIOVANNI-AMBROSIO MARINI.*

» LES Italiens ( *nous conservons les paroles de l'Editeur François, Amsterdam,*

*chez Westrin & Smith*, 1740) » n'ont » pas écrit beaucoup de Romans en prose; » mais celui que GIOVANNI-AMBROSIO » MARINI a publié sous le titre de » CALOANDRO SCONOSCINTO, de CA- » LOANDRE INCONNU, peut être mis au » rang des meilleurs Ouvrages de ce » genre, composés par les Espagnols & » par les François. Dans la première Edi- » tion de ce Roman, de l'an 1641, » l'Auteur avoit fait violer à son Héros » les règles de cette exacte fidélité pres- » crite par les loix des Romans d'alors. » En vain allégua-t-il que dans la situa- » tion où il avoit mis son Héros, il n'é- » toit guères possible qu'il pût s'empêcher » de succomber: pour faire cesser le scan- » dale, il fallut, dans les Editions sui- » vantes, changer quelque chose à cet » endroit du Roman. Caloandre, sans » avoir été infidèle, paroissoit seulement » l'avoir été; & cela, parce qu'il n'étoit » pas trop probable qu'il eût pu résister » à l'épreuve à laquelle l'Auteur l'avoit » exposé.

» En conséquence, Marini changea le » titre de son Roman, & l'appella CA- » LOANDRE FIDÈLE, le *Caloandre Fidèle;*

» & c'eſt ſous ce titre qu'ont été données » toutes les Editions poſtérieures. C'eſt la » dernière de ces Editions que l'Auteur » de cette Traduction a ſuivie, comme la » plus exacte. Peut-être auroit-il pu ſuivre » la première Edition, ſans crainte de » ſcandaliſer notre ſiècle, dans lequel on » diſpenſe les Amans de cette exacte fi- » délité preſcrite dans les Romans du » ſiècle paſſé. Peut-être, au ſurplus, que » le Traducteur a eu ſes raiſons, & qu'il » a trouvé que ce changement s'ajuſtoit » mieux avec l'économie de l'Ouvrage.

» GIOVANNI-AMBROSIO MARINI » s'étoit déguiſé d'abord ſous le nom de » GIOVAN MARIA INDRIS BOHEMO; » & encore ſous celui de DARIO GRI- » SIMANI, qui ſont l'un & l'autre des » anagrammes de ſon vrai nom. Cette » remarque eſt néceſſaire pour que ces » trois noms de l'Auteur, & les deux » titres du Roman ne faſſent pas imagi- » ner qu'il y ait eu différens Ecrivains de » cet Ouvrage.

» Le même AMBROSIO MARINI pu- » blia dans la ſuite un autre Roman beau- » coup plus court ſous le titre de CARE-

» DE-J-DESPERATI ; c'eſt celui dont la » Traduction, publiée en François ſous » le titre DES DÉSESPÉRÉS, a eu beau- » coup de ſuccès. Il y a lieu de croire » que le CALOANDRE en aura un ſem- » blable. Il s'y trouve une plus grande » variété d'incidens ; l'intérêt y eſt plus » ſoutenu ; les ſituations & les caractè- » res y ſont plus diverſifiés que dans les » DÉSESPÉRÉS.

» Nous avons une Traduction Fran- » çoiſe du Caloandre, publiée en 1668 » par Scudéry ; mais il y auroit beaucoup » d'injuſtice à vouloir juger par elle du » mérite de l'original Italien. Scudéry n'a » d'ailleurs traduit que la première des » trois parties de ſon original. Ce Tra- » ducteur poſſédoit, dans un degré tranſ- » cendant, tous les défauts du ſtyle d'a- » lors, ſans avoir aucune des qualités de » l'eſprit, qui compenſent ces défauts » dans les Ouvrages de ſa ſœur. Il avoit » enchéri par ſes alongemens ſur ceux » de l'original (car il faut convenir qu'il » y en a quelques-uns auxquels le nou- » veau Traducteur paroît avoir remédié » autant qu'il lui a été poſſible) ; & au

» lieu de ce feu d'imagination de Ma-
» rini, dont la chaleur se fait sentir même
» au milieu des longueurs, Scudéry a eu
» l'art de répandre dans sa Traduction un
» froid qui glace les Lecteurs les plus dé-
» terminés, & leur fait tomber le livre
» de mains.

» C'est, sans doute, de cette Traduc-
» tion Françoise que Despréaux a parlé
» dans son Lutrin, où il n'est question,
» dans le combat chez Barbin, que de
» nos Ecrivains François. On est plus que
» fondé à présumer que ces vers :

Et toi, rebut du Peuple, inconnu Caloandre,
Dans ton repos, dit-on, saisi par Gaillerbois,
Tu vis le jour alors pour la première fois,

» ne peuvent désigner l'original Italien.
» Despréaux ne pouvoit l'appeller *le rebut*
» *du Peuple.*

» L'action principale de ce Roman,
» celle qui lie tous les incidens, est la
» haine de la Princesse de Trébisondo
» pour Caloandre, fils de l'Empereur de
» Constantinople; tandis que, sous un
» autre nom, il lui a inspiré l'amour le

» plus tendre. La Calprenède, auquel » on ne peut reprocher d'avoir eu une » imagination peu fertile, trouva cette » idée si heureuse, qu'il l'adopta, de » même qu'une partie des situations du » Roman Italien, pour en former son » Histoire d'Alcamène, Prince des Scy- » thes; Episode qui ne fait pas un des » moindres ornemens de sa Cléopatre.

» Thomas Corneille, de son côté, » prit aussi cette même action pour le su- » jet de son Timocrate, Tragédie qui, » dans sa primeur, fut représentée pen- » dant six mois, au double. Il est vrai qu'à » la reprise, elle n'eut pas le même suc- » cès, & qu'elle tomba bientôt dans un » parfait oubli, où il y a grande apparence » qu'elle demeurera long-tems.

» C'est assez là le sort de ces TRAGÉ- » DIES D'INTRIGUE, pour m'exprimer » ainsi, dont la situation étonne l'esprit » sans toucher le cœur, & qui ne sont » pas soutenues par le mérite des détails, » seul capable d'attacher le spectateur, » lorsqu'il est une fois revenu de sa première » surprise.

» Au tems de Marini, les Italiens ne

» connoissoient guères que les Romans » de Chevalerie. Il en conserva le goût » dans son Caloandre, où les Princes & » même les Princesses sont de véritables » Chevaliers errans, qui vont par le » monde cherchant des aventures. Il purgea » cependant un peu les mœurs de ces » anciens Romans, du moins dans la » conduite qu'il fit tenir à son Héroïne; » car pour les femmes du second rang, » elles ne sont pas si réservées, & ne » sont guères plus difficiles que les Infantes » des Amadis.

» Marini supprima entièrement les » enchantemens, dont toutes les variétés » avoient été épuisées dès les premiers » Volumes de l'Amadis. A la place de » ces enchantemens, il s'attacha à répan- » dre & même à prodiguer dans son Ro- » man le merveilleux que produisent la » singularité des situations, & l'inattendu » des dénoûmens ».

A ces observations de l'Editeur de 1740, nous allons joindre quelques réflexions qui nous sont propres. Le *Caloandre Fidèle* est digne de toute sa ré-

putation par la richesse de l'intérêt dont il abonde, & dont, en quelque sorte, il regorge. Cette surabondance d'intérêt, toute précieuse qu'elle pourroit paroître, est due à deux vices essentiels, l'*abus du merveilleux*, & l'*accumulation d'époques*, qui fait supposer celle des Personnages. On a pu observer le même défaut dans la Théséïde de Bocace, où ce célèbre Ecrivain a entassé forcément l'intérêt de la Thébaïde, & celui qui résulte des amours rivaux d'Arcite & Polémon après la destruction de Thèbes, sans sauver cette complication de faits & d'objets par la voie d'un récit interlocutoire, comme fait Virgile, lorsqu'il met dans la bouche de son Héros le récit du siège de Troyes. Marini a imité cette sorte d'artifice Virgilien dans son CALOANDRE, ou plutôt il en a tellement abusé, que, dans ce Roman, les récits épisodiques, ou d'insertion, absorbent le récit épique ou récit principal : de plus, les événemens qu'il parcourt, & les Personnages qui y figurent, comprennent au moins trois générations ; ce qui, sans doute, forme un ensemble monstrueux aux yeux de la saine Critique.

Mais comme, en fait de Roman, un Ecrivain qui intéresse est toujours absous, quelque règle qu'il ait violée, nous l'absoudrons comme les autres; & nous conviendrons même que Marini a racheté le défaut dont nous parlons par une ressource qui n'appartenoit qu'au génie: il a rendu ses deux Héros, *Caloandre* & *Léonide*, si souverainement intéressans, que toutes les diversions que font à ces deux grands objets les épisodes les plus multipliés & les plus attrayants, ne peuvent faire perdre de vue l'intérêt principal auquel une magie secrète & constante attache ou ramène incessamment le Lecteur.

Pour augmenter encore le plaisir qu'on peut tirer de ce fameux Roman, nous allons éclaircir, par des Notices préliminaires, toutes les obscurités que peut jeter sur le plan la multiplicité des intrigues, des époques & des personnages, comme nous avons déjà fait à l'égard des *Désespérés*, dont l'Extrait, sans cette précaution, étoit comme impossible à faire.

Ainſi, nous donnerons deux Notices ou Tables, leſquelles feront diſtinguer nettement les Epoques & les Perſonnages.

# PREMIÈRE ÉPOQUE,

*Contenant les deux Générations.*

## PERSONNAGES.

ENCELADAN, Empereur de Conſtantinople.

PERIANDRE, Fils aîné d'Enceladan.

POLIARTE, Empereur de Conſtantinople après la mort de ſon Père ENCELADAN & de ſon Frère Periandre.

DIANE, Femme de Poliarte, & Impératrice de Conſtantinople.

SAFAR le Père, Roi de Noriga ou de Turcomanie.

TIGRANOR, Empereur de Trébiſonde.

TIGRINDE, Princeſſe de Trébiſonde.

ALMINDRO, Roi du Royaume de Taurica ou de Pontique, & Père du Prince Clarindo.

CLARINDO, Prince & Héritier préſomptif

légitime du Royaume de Taurica, & Père de Fortunien & d'Acomat.

ALBUMAZAR, Cousin & Tuteur du Prince CLARINDO, & Père d'Asprando.

ASPRANDO, Fils d'Albumazar, & Usurpateur, comme lui, du Royaume de Taurica.

ALBAZAR, Bâtard d'Asprando.

FORTUNIEN & ACOMAT, Fils du Prince Clarindo, & Prétendans légitimes à la Couronne de Taurica. Ces deux Princes ont d'ailleurs, par leur Mère Lindamore, pour Aïeul maternel Saladin, Roi d'Egypte.

CASTRE, Princesse de Taurica, Fille de l'Usurpateur Asprando.

TUREOLON & son Fils, Géans & Corsaires.

ORGOLION, Géant difforme, Cousin du Grand Kam des Tartares.

ORCAN, Prince de Circassie, devenu Empereur de Trébisonde par son mariage avec Tigrinde.

ARIANDE, Demoiselle du Palais de la Princesse Tigrinde.

PHARAON, Roi d'Egypte.

BRONTE, Frère puîné de Pharaon.

ZALINDO, Fils unique de Pharaon.

ARPASIO, Amant de Moraſpe, & Meurtrier de Zalindo.

ZAÏDO, autre Amant de Moraſpe, & Premier Bacha.

SALADIN, d'abord ſimple Duc d'Alexandrie, puis Roi d'Egypte, par la mort de Pharaon, de Zalindo & de Bronte.

LINDAMORE, Fille de Saladin, Roi d'Egypte, Veuve de Clarindo, Prince de Taurica, & Mère des deux Princes Fortunien & Acomat.

ARISTON, Devin.

## SECONDE ÉPOQUE.

### *PERSONNAGES.*

TIGRENDE, Impératrice de Trébiſonde.

CALOANDRE, Prince de Conſtantinople, Fils de l'Empereur Poliarte. Il figure d'abord ſous le nom de Chevalier des

Soleils, puis sous le nom de Chevalier de Cupidon.

ALTOBEL, Frère puîné de Caloandre. Il figure quelque tems sous le nom de Chevalier des Lunes.

STELLA, Princesse de Constantinople, Sœur de Caloandre & d'Altobel.

POLIARTE, Empereur de Constantinople. Il figure quelque tems sous le nom de Chevalier de la Fortune.

ARLINDE, Fille du Duc d'Albanie, Demoiselle de Compagnie de la Princesse Stella.

SALADIN, Roi d'Egypte, Auxiliaire de Constantinople.

POLÉMON, Fils du Roi de Hongrie, Parent de Caloandre & d'Altobel. Il figure sous le nom de Chevalier des Etoiles.

SAFAR Fils, ou LE TURCOMAN, Roi de Noriga ou de la Turcomanie.

SPINALBA, Princesse, Sœur de Safar, autrement dit le Turcoman.

LÉONIDE, Princesse de Constantinople. Elle figure quelque tems sous le nom de Chevalier de la Lune.

BRANDILON, Prince Tartare, Fils d'Orgolion, qui figure parmi les Personnages de la première Epoque.

FORIAN, Ecuyer de la Princesse Léonide.

CHRYSANTE, Duchesse d'Ossarenne, jeune Veuve épriſe d'amour pour Caloandre.

DURILLO, Ecuyer de Caloandre.

LE PRINCE DE CUSA, Cousin de l'Impératrice de Trébisonde.

ANAXARTE, cru Père d'Uranio, & uniquement Père de la belle Lindane.

URANIO ou ENDIMIR, cru fils d'Anaxarte, & adopté quelque tems par Saladin, Roi d'Egypte, puis enfin reconnu pour être réellement le Fils de l'Impératrice Tigrinde, & par conséquent Frère de la Princesse Léonide.

ZARA, Femme d'Anaxarte.

LINDANE, Fille d'Anaxarte & de Zara, & faussement crue Sœur d'Uranio.

LE GÉANT FORCONTE, Guerrier Tartare, au service de Tigrinde.

ZEPHIRIN, Ecuyer d'Uranio.

LE PRINCE DE CONTARID, Vice-Roi de Trébisonde, après le départ de l'Impératrice Tigrinde.

LE ROI DE LA PETITE-ARMÉNIE.

LA REINE DE LA PETITE-ARMÉNIE.

ARMÉLINE, Fille du Roi de la Petite-Arménie, recherchée & enlevée par Brandilon, Prince Tartare.

SYRÈNE, Demoiselle de Compagnie de la Princesse Arméline.

ARFILÉE, Prince d'Arménie, Frère d'Arméline & Epoux de l'Infante de Syrie.

L'INFANTE DE SYRIE, Epouse d'Arfilée, Prince d'Arménie.

GÉLINDO, Prince de Syrie, & Frère de l'Infante de Syrie.

LE ROI DE PERSE,
LE ROI DE RUSSIE,
LE SOUDAN DE BABYLONE,
} Alliés & Auxiliaires de l'Empereur de Trébisonde.

ARLETE, Prince de Perse.

ARISTE, Ecuyer d'Altobel.

FORTUNIEN, Prince d'abord dépossédé du Trône de Pontique par Asprando,

puis rétabli sur le Trône par Caloandre. Voyez les Personnages de la première Epoque.

ACOMAT, Frère de Fortunien, Prince de Pontique. Voyez les Personnages de la première Epoque.

LA PRINCESSE CASIRE, Fille d'Asprando, Usurpateur du Trône de Pontique.

LE ROI DE POLOGNE, Allié de l'Empire de Constantinople.

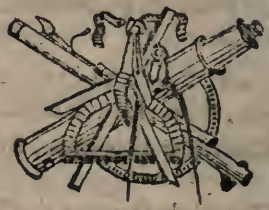
LE DUC DE FIERABARZE, Chevalier Egyptien, Favori de Saladin.

CRESO, Chevalier Egyptien, Ami d'Uranio.

FURIO, Cheval de Bataille de Caloandre.

On s'est permis de corriger quelques invraisemblances, d'écarter certaines circonstances qui paroissoient être contre la bienséance, ou qui nuisoient à la marche naturelle de l'action: en se permettant ces légers changemens, on n'a fait que ce qu'ont fait Marini lui-même à sa seconde Edition, &

ſes Traducteurs. Le déſir de plaire au Lecteur eſt toujours la meſure & la juſtification de ces ſortes de libertés. Du reſte, on a ſuivi le Romancier très-fidellement, dans tout ce qu'il n'importoit pas de changer pour ſon propre bien.



# LE CALOANDRE FIDELE.

LA fameuse Ismare, Capitale de l'Arménie, retentissoit du son des trompettes; & la grande Place étoit remplie de Chevaliers, qui signaloient leur courage & leur adresse dans un superbe tournoi. Cette fête, que l'on donnoit pour célébrer les noces du Prince Arsilée avec l'Infante de Syrie, duroit depuis deux jours; & le nombre des Chevaliers qui étoient accourus de toutes les parties de l'Orient étoit prodigieux. On vit paroître, sur la fin du troisième jour, trois Chevaliers couverts d'armes éclatantes. Leur magnificence attira tous les regards. L'un (*Polémon, Prince de Hongrie*), dont la taille étoit un peu au-dessus de la médiocre, portoit une cuirasse semée d'étoiles d'or en champ d'azur. Les agrémens de la jeunesse étoient mêlés sur son

visage, avec tout ce que la grandeur & la majesté ont de plus noble.

Le second (*le Prince Altobel, second fils de l'Empereur de Constantinople*), quoique plus grand qu'on ne l'est ordinairement, étoit si bien proportionné, que les yeux les plus difficiles n'auroient pu lui trouver un défaut. Il avoit des armes dont le fond noir étoit relevé par des lunes d'argent, qui représentoient les beautés de la Nuit, lorsqu'elle laisse voir à découvert les richesses du Ciel.

Le troisième (*le Prince Caloandre*, fils aîné de l'Empereur de Constantinople) étoit plus grand que le premier, & moins que le second; mais sa physionomie étoit encore plus aimable. Les graces que la Nature avoit répandues sur ses traits, & qui approchoient des agrémens d'une femme, étoient accompagnées d'un air guerrier qui leur donnoit un nouvel éclat. Ses moindres mouvemens le faisoient remarquer; il y régnoit une vivacité charmante, qui ne déroboit rien à leur noblesse. Il sembloit en un mot que le Ciel l'eût formé pour vaincre les plus fameux Chevaliers & les Beautés les plus fières. Ses armes étoient

ornées d'un grand nombre de soleils d'or.

Cette troupe, si digne d'attirer les regards, sembloit annoncer aux spectateurs des faits d'armes qui surpasseroient ceux que l'on venoit d'admirer. Mais quand on vit ces trois Chevaliers s'arrêter, & ne point entrer dans la carrière, on passa de l'admiration aux murmures. Les trois Chevaliers jettèrent d'abord la vue sur les échafauds dressés autour du champ; mais ils fixèrent bientôt leurs regards sur celui du Roi, que l'on voyoit assis avec la Reine sous un dais magnifique.

Les Princesses de Syrie & d'Arménie étoient placées un peu plus bas. Une troupe de jeunes filles, brillantes par leurs attraits, & superbement parées, formoient autour d'elles un cercle, où toutes les graces de l'Univers sembloient être renfermées. Ce spectacle charmant fixa l'attention du Chevalier des Lunes (*le Prince Altobel*), & de celui des Etoiles (*le Prince Polémon*): mais le Chevalier des Soleils (*Caloandre*), qui n'étoit sensible qu'à la gloire, n'étoit occupé que des combattans; il admiroit sur-tout l'adresse & la

force de Gelindo, frère de la Princeſſe de Syrie, & d'Arfilée, Prince des Arméniens.

Ce ne fut pas impunément que le Chevalier des Lunes (*Altobel*) attacha ſes regards ſur Arméline, ſœur d'Arfilée. La beauté de cette Princeſſe le frappa; & bientôt il ſentit qu'il n'étoit plus le maître de ſon cœur. Arméline, de ſon côté, ne le conſidéroit pas avec moins de plaiſir. Les autres Dames donnèrent beaucoup d'éloges aux trois Cavaliers inconnus; mais le Roi ne put s'empêcher de dire: « L'inaction de ces Etrangers » nous fait grand tort; je crois que nous » verrions de belles joûtes, s'ils vouloient » entrer dans la carrière ». Sa propre valeur le rendoit bon juge de celle d'autrui.

La Princeſſe Arméline, devenue plus hardie par le diſcours du Roi ſon père, envoya dire aux trois Chevaliers, par un Page, qu'elle étoit perſuadée qu'il leur manquoit quelque choſe pour entrer en lice, & qu'elle alloit donner ſes ordres pour qu'on leur fournît ce qui pouvoit leur être néceſſaire. Le Chevalier des Lunes (*le Prince Altobel*), qui s'apperçut que le Page étoit envoyé par la beauté qui

qui l'avoit vaincu, lui répondit en ces termes avec l'aveu de ses deux Compagnons :

« La faveur singulière que nous fait » l'Infante d'Arménie, & la bonne opi- » nion qu'elle a de nous, sans nous avoir » jamais vus, & sans qu'il nous ait été » possible de lui donner des preuves de » notre attachement, nous fait connoître » l'excès de sa générosité. Nous vous con- » jurons donc de lui dire qu'une aussi » grande faveur nous oblige à de plus » grandes choses que l'on n'en sauroit faire » dans le peu d'instans qui nous restent. » Mais on nous a dit que cette belle fête » devoit durer encore trois jours ; ainsi » nous paroîtrons l'un après l'autre sur les » rangs, pour ne pas confondre les hom- » mages qui lui sont dûs. J'y paroîtrai » d'abord ; car le plus foible doit natu- » rellement se montrer le premier ; & si » le Prince Arsilée consent à me rece- » voir dans l'illustre Quadrille qu'il » protège, au nombre de ses Courtisans, » je n'épargnerai rien pour me rendre » digne de cet honneur. Assurez la Prin- » cesse, continua-t-il, que je n'ai point

» d'autre ambition que celle de mériter » ſes bonnes graces ; & que ſi elle me » permet d'entrer dans la carrière avec » le titre de ſon Chevalier, j'oſe lui pro- » mettre qu'une ſi grande faveur redou- » blera mes forces, & qu'elle ne ſe re- » pentira pas du choix dont elle m'aura » honoré ».

Quand le Page les eut quittés, le Chevalier des Lunes demanda à ſes deux Compagnons ce qu'ils penſoient du procédé obligeant de la Princeſſe Arméline.

« En vérité, mon frère, je trouve » cette Princeſſe bien adroite & bien fine, » lui répondit le Chevalier du Soleil (*le* » *Prince Caloandre*) ; ſon premier coup- » d'œil a ſu vous ſéduire ; & malheur » aux Chevaliers qui vous attaqueront » demain ! Pour moi, je me garderai bien » de vous combattre : l'Amour vous don- » nera de nouvelles forces, & vous ſerez » plus redoutable que jamais ».

« Vous mépriſez la puiſſance de l'A- » mour, répondit en ſouriant le Cheva- » lier des Lunes, & vous n'en parlez que » pour le tourner en ridicule ; mais peut- » être, mon frère, qu'un jour il ſe vengera

» de vos mépris. Il en a soumis d'aussi re-
» belles que vous ».

« Quand ce malheur m'arrivera, re-
» prit Caloandre, je pourrai changer de
» langage. En attendant, je me flatte
» d'être en droit de braver un ennemi
» dont je ne connois point la force, &
» qui ne triomphe peut-être que par notre
» foiblesse ».

Pendant que les trois Chevaliers s'entretenoient ainsi, Arméline, embarrassée de la replique qu'elle devoit faire au Chevalier inconnu, consulta le Roi, qui lui dit de l'accepter pour son Chevalier. « J'espère, ajouta-t-il, que vous en serez
» flattée, & que demain nous aurons
» lieu d'être satisfaits de l'adresse des
» combattans ».

La Princesse rougit; &, pourtant, profitant de la permission du Roi, le même Page retourna de sa part; & le Chevalier des Lunes fut charmé d'avoir obtenu ce qu'il avoit demandé. « Je vous prie, dit-il à celui qui lui portoit une nouvelle si agréable, » d'assurer l'Infante
» que son choix augmente infiniment mon
» courage. Tout ce que je ferai dans le
» tournoi sera son ouvrage ».

Cette réponse flatta beaucoup l'Infante : elle en fut agréablement occupée ; & cette satisfaction disposoit insensiblement son cœur à recevoir les impressions de l'amour. Cependant, le jour étant prêt à finir, les joûtes cessèrent, & la Cour se retira au Palais. Le tournoi recommença le lendemain, & continua pendant trois jours. Les trois Chevaliers remportèrent le prix de la journée qu'ils avoient choisie. On les combla d'éloges ; on les admira, chacun en particulier : mais on convint, d'une voix unanime, que le Chevalier des Soleils (*Calandre*) avoit autant surpassé les deux autres, qu'ils avoient eux-mêmes paru supérieurs à tous les Chevaliers qu'ils avoient combattus. L'Infante Arméline donna la préférence au Chevalier des Lunes : mais elle fut seule de son avis ; le cœur en décidoit ; & l'on sait que l'Amour n'est pas un juge infaillible.

Le Prince Arfilée, qui savoit connoître le vrai mérite, eut pour ces trois Chevaliers toutes les attentions qu'ils méritoient ; il les logea magnifiquement dans son Palais ; & bientôt il ne quitta plus le Chevalier des Etoiles (*le Prince Po-*

*lémon*), dont la conversation étoit très-agréable. Un jour il le pria de lui apprendre son histoire, & celle de ses deux amis; & cette prière fut accompagnée de tant de marques d'estime, que le Chevalier ne put y résister.

— Seigneur, répondit-il au Prince d'Arménie, l'amitié dont vous m'honorez m'oblige de faire une espèce d'infidélité à mes deux Compagnons. Je me flatte cependant qu'ils ne m'en sauront point mauvais gré; & qu'ils vous confieroient eux-mêmes leur secret, si vous aviez daigné leur témoigner votre curiosité. Je vais donc vous satisfaire, malgré la résolution que nous avons prise d'être inconnus, en cherchant les aventures & les occasions de nous signaler.

Je suis Polémon, fils unique du Roi de Hongrie; le Chevalier des Soleils est le Prince Caloandre, & celui des Lunes est le Prince Altobel son frère. Ils sont tous deux mes parens, & tous deux fils du fameux Poliarte, Prince de Constantinople, qui, selon le cours de la Nature, doit bientôt occuper le Trône de l'Empereur Enceladan son père. J'ose exiger de vous que mes amis même ne puissent

soupçonner la confidence que je vous fais —.

Arsilée se leva ; & dans l'excès de sa joie, embrassant tendrement Polémon : — Je suis trop flatté, dit-il, de posséder à ma Cour trois Princes que leur réputation y a déjà devancés. Tout ce qu'elle publioit nous paroissoit au-dessus de la perfection où l'homme puisse arriver ; & nous voyons à présent qu'elle ne vous flattoit point. Mais, Prince, ajouta-t-il, daignez m'apprendre comment l'Empereur & le Prince de Constantinople ont pu consentir au départ de vos deux amis, pour aller s'exposer, dans un âge si tendre, au danger des voyages & des combats ? — Seigneur, répondit Polémon, j'étois à Constantinople avec les deux Princes, au milieu des plaisirs que l'on peut trouver dans une Cour brillante : ils me témoignèrent l'ennui que ce genre de vie leur causoit, & m'avouèrent qu'ils brûloient d'envie d'aller chercher ailleurs les moyens d'acquérir de la gloire. Je pensois comme eux ; ainsi, bien loin de les contredire, nous ne fûmes plus occupés que du soin d'empêcher que l'on ne s'opposât à notre dessein. Nous con-

vînmes de l'exécuter secrètement. En effet, nous nous embarquâmes la nuit sur un vaisseau qui devoit mettre à la voile le lendemain pour se rendre en Syrie, & nous laissâmes, entre les mains d'un homme fidèle, deux lettres adressées l'une à l'Empereur Enceladan, l'autre au Prince Poliarte, avec ordre de ne les rendre que quelques jours après notre départ. Poliarte sera sans doute inquiet de ses deux fils, & sur-tout dans un tems où presque tout l'Orient n'est occupé que des moyens de ruiner son Empire —.

— Prince (interrompit Arsilée), je vois avec douleur que les plus grands Princes de l'Asie prennent les armes pour détruire Constantinople. Il y a plusieurs années que Poliarte doit s'attendre à cette guerre. Personne n'ignore qu'elle n'a été différée qu'à cause de l'extrême jeunesse de la Princesse Léonide, tous les Devins ayant prédit à l'Impératrice Tigrinde, lorsque cette incomparable fille vint au monde, que la conquête de l'Empire Grec lui étoit réservée. Ces prédictions, ajouta-t-il, ont assez de vraisemblance; car on dit que son adresse & sa force sont

parvenues à tel point, que quoiqu'elle ait à peine seize ans, elle ne trouve plus de Chevalier qui lui puisse résister. Sachez de plus, Seigneur, continua-t-il, que tous les Princes de l'Asie s'empressent à servir cette aimable Héroïne, dans l'espérance d'obtenir sa main, & l'Empire de Trébisonde, dont elle est l'unique héritière. Ainsi, le Prince Poliarte n'a pas trop de toutes ses forces & de celles de ses amis pour résister aux grandes armées qui le doivent attaquer. Le Roi d'Arménie, mon père, est un allié constant de l'Empire Grec; & ne l'abandonnera pas dans cette occasion, où vraisemblablement vous & les Princes vos cousins ne manquerez pas de vous trouver. — Nous y serons, sans doute, lui répondit Polémon: mais nous avons du tems; & malgré les préparatifs que l'on fait à Constantinople, nous pouvons en être éloignés plus d'un an, sans avoir rien à nous reprocher —.

— On imagine, sans peine, reprit Arsilée, que l'Impératrice Tigrinde & l'Empereur Orcan son mari, doivent avoir beaucoup à se plaindre du Prince Poliarte; car la haine qu'ils ont pour lui

augmente tous les jours. On nous a fait de grands éloges de la valeur dont le Prince Poliarte a donné des preuves dans Trébisonde ; on nous a conté ses amours avec Tigrinde : mais je compte peu sur la fidélité de ces récits ; & en supposant que vous soyiez instruit de tous ces faits, vous m'obligerez sensiblement, si vous voulez me les apprendre —.

— Grand Prince, lui répondit Polémon, je ne pourrois vous satisfaire que très-imparfaitement : mais si vous voulez entendre conter cette histoire avec tous ses détails, personne ne peut mieux contenter votre curiosité que l'Ecuyer d'Altobel. Il a eu le même emploi auprès de Poliarte, & a été le témoin de toutes les aventures de ce Prince —.

Arsilée reçut avec plaisir la proposition de Polémon ; & quand ils eurent dîné, ils descendirent promptement dans les jardins. Les Dames & les Chevaliers se répandirent dans les allées & dans les agréables bosquets dont ce beau lieu étoit orné. Altobel profita d'une occasion si favorable pour entretenir sa chère Arméline ; il lui découvrit sa naissance, & se livra d'autant plus aux charmes de l'espé-

rance, qu'il comptoit sur les services d'une des Demoiselles du Palais, nommée Syrène, dont le cœur se déclaroit pour Polémon.

Arsilée & Polémon se rendirent, sans affectation, dans un endroit écarté, auprès d'une belle fontaine : l'Art & la Nature unissoient leurs beautés dans cette délicieuse retraite. Les deux Princes se placèrent sur des bancs de gazon ; & pour lors, le sage Ariste (l'Ecuyer d'Altobel) raconta :

Comment Poliarte, âgé seulement de vingt ans, & sans espérance de parvenir à l'Empire (Periandre étant son frère aîné), avoit pris & exécuté la résolution de s'enfuir secrètement de Constantinople, & d'aller chercher au loin la gloire & les aventures périlleuses, sous le nom du Chevalier de la Fortune. Comment, arrivé à Trébisonde, où régnoit l'Empereur Tigranor, père de l'Infante Tigrinde, il y apprit que le Pays avoit été ravagé & presque dévasté par un énorme Dragon, qui avoit dévoré, ou blessé, ou mis en fuite tous les Chevaliers qui avoient voulu entreprendre sa destruction. Comment Orcan lui-même, Prince des plus

déterminés, & fils du Roi de Circaſſie, n'ayant oſé combattre ce monſtre terrible, un Tartare, d'une taille coloſſale, & d'une difformité prodigieuſe, nommé Orgolion, velu comme un ours, & mugiſſant comme un taureau, avoit ſi bien employé ſes forces giganteſques, qu'il avoit délivré la contrée de ce fléau cruel, aux conditions faites avec Tigranor d'épouſer la Princeſſe Tigrinde. Comment Tigrinde, montrant une répugnance invincible pour Orgolion, & celui-ci inſiſtant ſur l'exécution des engagemens pris avec lui, il arriva, durant ces délais, que deux Géans enlevèrent la Princeſſe Tigrinde; & que le Prince Orcan, éperdûment épris de ſes charmes, la délivra, comme par miracle, en tuant ces deux Géans, avec l'aſſiſtance de Poliarte. Comment enſuite Poliarte, qui n'étoit pas moins épris de Tigrinde que le Prince Orcan, porta un défi au terrible Orgolion; & lui déclara qu'il entendoit lui ſoutenir, les armes à la main, qu'il n'étoit pas digne d'épouſer la Princeſſe de Trébiſonde. Comment il s'enſuivit un combat ſingulier, où Orgolion fut vaincu & tué par Poliarte, qui, dès ce moment,

inspira à la Princesse la même passion qu'il ressentoit pour elle. Comment, sur ces entrefaites, le Prince Orcan, rappellé dans ses Etats par la mort de son père, le Roi de Circassie, fut contraint de prendre congé de Tigranor, se promettant bien de faire au plutôt demander Tigrinde en mariage par ses Ambassadeurs. Comment le Chevalier de la Fortune, profitant de l'éloignement de son rival, se fit connoître pour être le Prince Poliarte; ce qui donna à Tigranor une forte envie de l'avoir pour gendre, en quoi son désir conspiroit avec le vœu de sa fille; en sorte qu'il fut convenu que Poliarte iroit promptement à Constantinople pour obtenir le consentement de l'Empereur son père pour ce mariage.

Poliarte, arrivé à Constantinople (continua Ariste), y trouva son frère aîné, le Prince Periandre, mourant. Il fut donc chargé, par l'Empereur Enceladan, du soin d'aller recevoir, à deux journées de la Ville, l'Infante Diane, fille du Roi de Hongrie, destinée par son père à épouser Periandre. A peine entroit-elle dans Constantinople, que Periandre expira. Comme sa santé étoit chancelante de-

puis plusieurs mois, les Plénipotentiaires avoient mis dans le traité d'alliance une clause par laquelle Diane épouseroit le Prince Poliarte, dans le cas où la mort enleveroit le Prince Periandre avant la célébration du mariage. Enceladan exigea donc de Poliarte l'exécution de cette clause, qui garantissoit à l'Empire de Constantinople sa plus ferme alliance. La raison d'Etat & l'autorité d'un père étoient deux véhicules bien puissans: mais les charmes ravissans de la Princesse Diane, qui ne le cédoient en rien à ceux de Tigrinde, furent peut-être des ressorts encore plus déterminans pour le jeune Poliarte. Il se fit mille reproches secrets sur son inconstance: mais toutes les fois qu'il jettoit les yeux sur Diane, il n'entendoit plus la voix des remords. Il épousa cette Princesse; & son mariage avec elle fut célébré avec une magnificence extraordinaire.

Lorsque cette nouvelle fut sue à Trébisonde, la colère de Tigranor fut extrême; elle n'étoit pourtant rien en comparaison de celle de l'Infante Tigrinde, encore que la mort de Tigranor, laquelle arriva dans ce même tems, ait passé pour

avoir été une suite de la fureur à laquelle il se livra en cette occasion. L'Infante, devenue, par cette mort, Impératrice de Trébisonde, jura, par son honneur & par le sceptre de son père, de n'avoir jamais d'autre époux que le destructeur de l'Empire de Constantinople.

L'injure faite à Tigrinde par Poliarte fut promptement réparée par Orcan. Ce Roi de Circassie ne tarda pas à envoyer ses Ambassadeurs à Trébisonde, & à les suivre lui-même. Il obtint la main de Tigrinde, auprès de laquelle il resta pour l'aider à régir son Empire; & il fit régir ses Etats de Circassie par un Vice-Roi. Au bout d'un an, Tigrinde donna naissance à deux jumeaux, dont l'un étoit un Prince, qui fut nommé Endimir, & l'autre une Princesse, qui est la fameuse Léonide, dont la valeur & la beauté font tant de bruit dans l'Univers. L'air se couvrit de nuages au moment de sa naissance; la nuit parut avant le coucher du soleil; le Ciel n'envoyoit aucune clarté que celle des éclairs & des foudres; & les éclats du tonnerre étoient d'une violence inexprimable.

Les Sages donnèrent différentes inter-

prétations à ce prodige : les uns disoient que Léonide seroit Impératrice de Trébisonde ; les autres assuroient qu'elle en augmenteroit la splendeur : mais ils furent tous d'accord sur la beauté & la valeur incomparable que les Astres lui promettoient. Quelques jours après, le sage Ariston vint à la Cour. Ce Devin s'étoit attiré une vénération générale. L'avenir n'avoit rien d'impénétrable à ses yeux ; & tout ce qu'il prédisoit étoit regardé comme infaillible. Ayant considéré attentivement Léonide : « Soyez certaine, dit-» il à Tigrinde, que rien n'égalera ses » charmes & sa valeur. Le Destin lui ré-» serve l'honneur de triompher de l'Em-» pire Grec ; ainsi, vous devez suspendre » la guerre que vous avez résolue, pour » attendre les tems favorables que le Des-» tin vous promet ».

Lorsque la réflexion eut fait place à l'étonnement que causa ce discours d'Ariston, on résolut de se soumettre aux ordres du Ciel, & de suspendre la guerre ; mais sans en discontinuer les préparatifs, pour être en état de tout entreprendre, lorsque la jeune Princesse auroit l'âge convenable.

Endimir & Léonide avoient atteint l'âge de quatre ans. On les élevoit dans une maiſon de plaiſance durant toute la belle ſaiſon, pour leur faire prendre cet air ſalubre qui ne ſe trouve qu'à la campagne. Tigrinde elle-même s'y tranſporta, pour ne point quitter de vue deux têtes auſſi chères. Elle réſolut d'y faire quelque ſéjour. Un ſoir, au coucher du ſoleil, pendant qu'elle ſe promenoit avec ſa ſuite dans un boſquet ſur le bord du fleuve qui ſe jette aſſez près de-là dans la mer, la Nourrice étoit demeurée derrière avec les deux enfans, & une Demoiſelle qui les ſervoit. Ces deux femmes apperçurent un bateau de Pêcheur attaché à quelques arbres. Léonide eut envie d'y entrer: auſſi-tôt le petit Endimir voulut en faire autant, & les femmes eurent la complaiſance de les y conduire.

Les ſecouſſes qu'ils donnoient en badinant, détachèrent le bateau. La Démoiſelle, qui s'en apperçut, ſauta promptement à terre avec la petite Léonide qu'elle tenoit entre ſes bras. Elle la poſa promptement ſur l'herbe, & ſe retourna pour prendre le Prince, que la Nourrice

lui préſentoit : mais la précipitation avec laquelle la Demoiſelle s'avança, la fit gliſſer & tomber dans l'eau. Les cris perçans qu'à cette vue jeta la petite Léonide, firent accourir pluſieurs gens de la Cour, qui s'empreſsèrent de retirer de l'eau la Demoiſelle à demi-noyée & évanouie. Lorſqu'au moyen des ſecours les plus efficaces elle eut repris ſes eſprits, elle conta le malheur qui venoit d'arriver ; & comme on ne vit plus alors ni la Nourrice ni le petit Endimir, non plus que le bateau, l'on conclut que le courant les avoit emportés. L'on fit deſcendre pluſieurs barques juſqu'à la mer : mais les recherches furent inutiles ; on trouva ſeulement le lendemain, à pluſieurs milles au large, le bateau renverſé : on ne douta plus que le jeune Prince n'eût péri ; & c'eſt ainſi que Léonide s'eſt trouvé l'unique héritière de l'Empire de Trébiſonde.

Il n'en étoit pas de même à la Cour de Conſtantinople. On y voyoit s'élever un héritier préſomptif du Trône, l'illuſtre Caloandre, jeune Prince plus beau que le jour, né préciſément le même ſoir & à la même heure que la Princeſſe Léonide, & parfaitement ſemblable de traits

avec elle. Il eſt de plus à remarquer que tous les mêmes prodiges qui accompagnèrent la naiſſance de Léonide, accompagnèrent également celle de Caloandre : en ſorte que les préſages de Trébiſonde ſont évidemment balancés par ceux de Conſtantinople. Ainſi, les pronoſtics, tirés de part & d'autre, ſont autant d'énigmes dont le Sort, qui tient en ſa main les événemens à venir, ſemble vouloir ſe réſerver la ſolution.

Le Prince d'Arménie remercia l'Ecuyer Ariſte de ces inſtructions ; &, prenant d'autant plus en gré les trois illuſtres Chevaliers, Polémon, Caloandre & Altobel, il renouvella ſes inſtances pour les engager à paſſer quelques mois dans Iſmare. Altobel & Polémon, que les beaux yeux d'Arméline & de Syrène avoient rendu éperdûment épris, n'eurent pas de peine à acquieſcer aux preſſantes ſollicitations d'Arſilée ; mais il ne put abſolument rien gagner ſur le Prince Caloandre, qui, inſenſible à l'amour, ne ſoupiroit qu'après la gloire. Sans reprocher à ſon frère & à ſon couſin une foibleſſe qu'il convenoit être de leur âge, il ſe déroba de nuit à cheval, & chemina ſeul

Arrivé à la Ville de Chorse, sur les frontières de la Petite-Arménie, il y fit l'acquisition d'armes neuves, & fit peindre un Cupidon renversé aux pieds d'un Chevalier, pour faire entendre qu'il avoit résolu de n'aimer jamais. Il parcourut tous les Royaumes voisins, pour s'instruire des préparatifs de l'Empereur Orcan, & pour se rendre, quand il en seroit tems, auprès de l'Empereur son père. Il fit de si grandes actions dans tous ces Pays, que bientôt on ne parla plus que du Chevalier de Cupidon.

Cependant on faisoit dans Trébisonde les plus grands préparatifs de guerre. Orcan avoit tellement épousé la fureur de Tigrinde contre Poliarte, qu'on eût cru que les torts du Prince Grec offensoient directement le Prince de Circassie. Cependant ces mêmes torts avoient mis le Prince Circassien sur le Trône de Trébisonde, & l'avoient, en outre, mis en possession de la belle Tigrinde, pour qui son amour extrême étoit notoire. Ces considérations n'empêchoient pas que la haine d'Orcan contre Poliarte, quoique simplement suggérée, & sans motif raisonnable, n'eût tous les caractères &

toute l'activité d'une inimitié personnelle. Il avoit écrit à presque tous les Princes de l'Asie, qui lui avoient promis des secours considérables. Quelques uns même avoient déjà fait joindre leurs troupes. La réputation de l'Infante Léonide lui attiroit tous les jours de nouveaux Alliés. Sur la seule vue de son portrait, Safar, jeune Prince fort brave, & Roi de la Turcomanie, étoit venu à Trébisonde dès l'année précédente à la tête de cinq cents Chevaliers choisis, en attendant vingt mille autres qu'il avoit laissés dans ses Etats, tout prêts à marcher. L'Empereur Orcan, sentant tout le prix d'un tel Allié, l'avoit logé dans son Palais; & pour comble de faveur, avoit voulu qu'aux yeux de tout Trébisonde l'Infante Léonide reçût l'ordre de Chevalerie de la main de Safar.

Elle parut le jour de la cérémonie avec des armes extrêmement riches. Sa visière haussée laissoit voir un visage si agréable, & tout à la fois si fier, que l'on ne pouvoit dire si elle ressembloit plus à une Pallas propre à faire naître l'amour, qu'à une Vénus capable de vaincre le Dieu même de la Guerre. Safar étoit

ébloui de tant de charmes, & ne se connoissoit plus. Il brûloit, il tremblait; il ne songeoit ni à ce qu'il devoit faire, ni à ce qu'il devoit dire. En faisant prononcer à la Princesse le serment usité par lequel elle étoit obligée de défendre l'honneur des Dames, & de secourir celles qui en auroient besoin, il la regardoit tendrement comme pour lui demander lui-même quelque pitié. Enfin, ayant un peu surmonté son trouble, il lui dit galamment: « Un casque, belle Guerrière, » ne peut que retarder vos victoires; » combattez à visage découvert, & per» sonne au monde ne pourra vous résis» ter ».

L'héroïque Princesse, qui méprisoit l'amour, & qui ne se consoloit point d'être née femme (la seule idée de la soumission imposée à son sexe révoltant son orgueil naturel), ne répondit à Safar que par un regard fier, qui lui fit aisément comprendre qu'il n'avoit rien à espérer.

Léonide, après avoir reçu l'Ordre de Chevalerie, voyant que l'armée seroit encore long-tems sans être en état de marcher à Constantinople, supplia son père

de lui permettre de faire, en qualité de nouveau Chevalier, le Noviciat d'usage, consistant à aller chercher au dehors des aventures périlleuses ; prélude des hautes tentatives auxquelles son bras étoit destiné au siège de la Capitale ennemie. Orcan & Tigrinde consultèrent à ce sujet les Devins les plus éclairés, & sur leur réponse, permirent à leur courageuse fille de s'éloigner d'eux, en lui faisant toutefois promettre de se trouver de retour pour le départ général des troupes. La Princesse partit sans autre suite que celle d'un Ecuyer ; &, déguisant son nom & sa naissance, prit un écu représentant l'astre de la Nuit. Elle ne tarda pas à être connue sous le nom de Chevalier de la Lune.

Il y avoit quelque tems que Léonide étoit partie de Trébisonde, lorsqu'on y vit arriver le terrible Brandilon, Prince Tartare, & fils de ce hideux Géant Orgolion, à qui Poliarte avoit fait mordre la poussière. Brûlant du désir de venger le sang de son père, il venoit offrir ses services & ses troupes à l'Empereur Orcan. Tout Trébisonde se réjouit de son arrivée ; car la réputation de ce Prince féroce de père en fils, étoit généralement

connue. On savoit qu'il étoit si redouté dans l'Asie, que trente Chevaliers n'auroient osé le combattre. Il n'étoit question que de sa force prodigieuse, de son adresse admirable, & des effets terribles de sa colère toujours prête à s'allumer.

Ce secours fut insensiblement suivi de ceux des Rois de Perse, de Russie, du Soudan de Babylone & des vingt mille hommes qu'attendoit le Turcoman Safar. On parloit de mettre incessamment à la voile. Ainsi, tout sembloit menacer Constantinople d'une prochaine ruine. Le bruit d'un appareil si formidable parvint dans Ismare aux oreilles du Prince Altobel & de son cousin Polémon, & les détermina à s'arracher des bras de l'amour, pour arriver à Constantinople, du moins au tems où il seroit nécessaire d'y paroître.

Le premier soin de Caloandre avoit été de chercher un bon Ecuyer, à l'épreuve dans les dangers, fidèle au secret, & habile à la guérison des blessures: il trouva toutes ces conditions réunies, au suprême degré, dans la personne de Durillo, jeune Gentilhomme de Nicopoli,

indignement trahi par sa Maîtresse Zeline, qui voulant le sacrifier à son rival Filaure, lui avoit persuadé de monter sur un arbre élevé pour en enlever un nid de pinsons, & avoit aussi-tôt retiré l'échelle, laissant le pauvre Amant dupé sur la cime de l'arbre, où il passa toute la nuit, agité de toutes les fureurs de l'amour & de la jalousie. Le lendemain, les Payſans du lieu ne trouvant plus leur échelle, & prenant Durillo pour un Voleur oublié sur cet arbre par ses Compagnons, se mirent en devoir de le lapider. Caloandre survint en ce moment, trouva leur action lâche, terrassa ou dispersa cette troupe de rustres, aida l'infortuné Durillo à descendre, lui fit raconter son infortune, s'intéressa à lui, & le prit pour son Ecuyer. En ce moment, survint Filaure, qui, ne soupçonnant point qu'il y eût aucune relation établie entre son rival & le Chevalier inconnu qu'il voyoit, s'avança pour tuer Durillo, dont il vouloit, à quelque prix que ce fût, se défaire. Durillo étoit sans armes; mais Caloandre n'étoit pas d'humeur à laisser pourfendre son Ecuyer sous ses yeux. Il ter-

rassa

rassa Filaure d'un coup de lance; & Durillo lui abattit aussi-tôt la tête avec son propre cimeterre.

Filaure étoit un Chevalier de haute naissance, & très-téméraire. Les Payſans, défaits & mis en fuite par le Chevalier de Cupidon, ne doutèrent point qu'il n'eût été tué par le vainqueur. Tous les Chevaliers de la contrée, jaloux de venger Filaure, s'armèrent de toutes pièces, montèrent à cheval, & formant une seule troupe, suivirent si bien les traces de Caloandre & de son Ecuyer, qu'ils les rejoignirent; ils reconnurent, l'un au Cupidon peint sur son écu, & l'autre à l'armure & au cheval de Filaure dont il s'étoit emparé. Aussi-tôt, ils les chargèrent avec furie. Caloandre, qui ne prenoit jamais garde au nombre de ses ennemis, se battit comme un lion, & avoit plus l'air d'attaquer que d'être sur la défensive. Il fit mordre la poussière à la moitié de cette troupe; & voyant l'autre acharnée à massacrer Durillo, qui se défendoit en désespéré, il poussa de côté, & porta à droite & à gauche des coups si terribles & si meurtriers, qu'en un inſ-

tant il dispersa le reste de ces lâches assassins. Ceux qui échappèrent regagnèrent à toute bride le chemin de Nicopoli, où ils jettèrent tout le monde dans la surprise lorsqu'ils avouèrent qu'ils avoient tous été défaits par un seul Chevalier. Le bruit d'un tel exploit répandit rapidement dans toutes les contrées voisines la renommée du Chevalier de Cupidon.

Caloandre étant donc arrivé sur la frontière du Duché d'Ossarenne, possédé par la Duchesse Chrysante, jeune veuve des plus aimables, un des Chevaliers de cette Dame n'eut pas plutôt pris garde à l'écu du Prince, qu'il courut promptement prévenir la Duchesse de l'arrivée du Chevalier de Cupidon. La belle Chrysante aussi-tôt lui donna ordre d'aller l'inviter à s'arrêter quelques jours dans son Château avec son Ecuyer. Caloandre accepta l'offre, & fut accueilli par la Duchesse avec toute sorte de distinction, encore qu'elle ignorât sa naissance & son vrai nom. La beauté & le mérite du Chevalier firent naître chez la Duchesse une passion des plus violentes, dont il s'aperçut, mais dont il affecta de ne point

se douter. Elle fut donc réduite à s'expliquer si clairement, que sa déclaration exigeoit une réponse. Celle que fit Caloandre fut des plus polies, des plus respectueuses, mais des plus désespérantes. La Duchesse ne se rebuta point; elle réfléchit qu'elle étoit belle, jeune, veuve, & Souveraine d'un Duché considérable; elle ne put se persuader qu'avec tous ces avantages, elle fût faite pour éprouver des refus. Elle envoya donc chercher Durillo qu'elle tira en particulier, pour lui demander qui étoit son Maître, l'assurant que si sa naissance étoit distinguée, elle étoit déterminée à lui proposer de l'épouser. Durillo n'avoit garde de satisfaire la curiosité de la Duchesse d'Ossarenne. Quoiqu'il fût l'Ecuyer du Chevalier de Cupidon, il ignoroit qu'il servoit en lui le Prince Caloandre, fils de l'Empereur de Constantinople. Avouant donc son ignorance à la Duchesse, il lui offrit simplement de porter sa proposition au Chevalier: mais Caloandre, cette fois, se contenta de répondre avec dignité que cette alliance ne lui convenoit point, & que le rang où le Destin l'avoit fait naître y mettoit un obstacle invincible. La Du-

cheſſe, tranſportée de courroux, fit enfermer le Prince dans la chambre qu'il occupoit, & autour de laquelle elle diſpoſa un grand nombre de gens armés, réſolue de l'y retenir priſonnier juſqu'à ce qu'il eût accepté l'offre de ſa main. Le ſeul Durillo, chargé de porter au Chevalier cette condition expreſſe, avoit la permiſſion de le voir & de lui parler. Lorſqu'il fut bien convaincu qu'il ne pourroit rien gagner ſur l'eſprit de l'inexorable priſonnier, il s'efforça vainement de fléchir la belle Geoliere ; mais ſon entrepriſe fut vaine. Cependant comme la Ducheſſe, qui aimoit fort la chaſſe, & qui quelquefois en étoit revenue bleſſée, lui demandoit ſouvent avec inſtance quelques bouteilles d'un baume ſouverain qu'il ſavoit compoſer pour les bleſſures, il réſolut de lui complaire à cet égard, eſpérant que reconnoiſſante de ſes peines, elle lui rendroit enfin ſon cher Maître. Il s'éloigna donc du Château pour chercher des ſimples, & s'enfonça bien avant dans le bois juſqu'à une fontaine qui ſervoit d'ordinaire de rendez-vous aux chaſſes de la Ducheſſe. Il apperçut dans ce lieu écarté un Chevalier armé qui ſe repoſoit,

en écoutant le doux murmure de la fontaine. La visière de son casque étoit haussée ; dès qu'il l'eut envisagé, son étonnement fut extrême : il l'envisagea mieux ; & bien sûr de ne pas se tromper, il courut avec transport baiser la main de ce Chevalier. « Quoi, Seigneur, lui dit-» il, pendant que je cherche dans cette » solitude quelque moyen pour vous ti-» rer de prison, vous êtes dans ces lieux ! » Le Chevalier de Cupidon est donc en-» fin sorti de sa captivité ! c'est un bon-» heur que je n'attendois pas. Avez-vous » trouvé le moyen de vous échapper ? ou » bien avez-vous enfin, pour obtenir vo-» tre liberté, consenti d'épouser la Du-» chesse ? Est-ce elle qui vous a donné de » si belles armes » ?

Le Chevalier parut surpris des questions & des discours de Durillo ; mais entendant parler du Chevalier de Cupidon, & voulant en savoir davantage : « Mon ami, répondit-il, je ne te com-» prends pas ; jamais je n'ai porté le nom » que tu me donnes ; & je ne sais rien » ni de cette prison ni de cette Duchesse » dont tu me parles. Ce qu'il y a de vrai, » c'est que j'ai beaucoup d'envie de ren-

» contrer ce Chevalier de Cupidon que » la renommée élève au-dessus des plus » fameux Héros ».

Comme le Chevalier faisoit cette réponse, Forian, son Ecuyer, s'approcha de lui; il avoit entendu une partie de ce qu'avoit dit Durillo, & tout ce que lui avoit répondu le Chevalier; voyant donc que Durillo persistoit à prendre le Chevalier pour ce qu'il n'étoit point: « Seigneur, dit-il à son Maître, cet homme » est certainement insensé; quelle raison » pouvez-vous attendre de lui » ? Durillo, que ces discours frappèrent malgré lui, commençoit à douter s'il ne dormoit pas: « Veillé-je (disoit-il en lui-même)? est-ce » un songe? Mais, Seigneur, souffrez » que je m'éclaircisse entièrement ». Alors, prenant la main du Chevalier, & regardant au poignet, il n'y trouva point la marque d'une blessure qu'il connoissoit à son Maître. Cette main lui parut même un peu plus blanche & plus délicate. Il remarqua aussi quelque différence dans la voix; mais il n'en apperçut aucune ni dans la taille ni dans les traits. Ensuite, il vit sur le bouclier la devise de la Lune, devise fameuse dans tous les pays voisins.

Plus Durillo examinoit, & plus il étoit embarrassé; enfin voyant que son silence & ses actions ne pouvoient qu'augmenter les soupçons qu'on avoit sur sa saine raison : « Chevalier de la Lune, dit-il, » vous ne seriez pas moins surpris que » moi, si vous étiez à ma place. Je suis » l'Ecuyer du Chevalier de Cupidon. Il » y a quelques heures que je l'ai laissé » prisonnier dans un Château fort près » d'ici. Voyez à présent si je le connois. » Vous vous ressemblez si parfaitement, » que sans la cicatrice d'une blessure que » vous n'avez pas, j'aurois parié ma tête » que c'étoit lui. Mais, Seigneur, pour- » suivit-il, je rends grace au Ciel, qui » m'a procuré le bonheur de vous ren- » contrer; non-seulement parce que mon » Maître, charmé de votre grande valeur, » ne parcourt cette Province que dans l'es- » pérance de vous rencontrer, mais encore » parce que j'espère que vous trouverez » quelque moyen de le tirer des mains de la » Duchesse d'Ossarenne ». Alors il lui conta toute l'aventure.

Le Chevalier de la Lune fut très étonné d'une ressemblance si parfaite; cependant il eut beaucoup de peine à se per-

suader la vérité de ce prodige. Il admira le procédé du Chevalier de Cupidon, qui préféroit la prison à l'hymen d'une jeune veuve aimable, Souveraine d'un Duché considérable, & l'un des plus considérés de tous les Etats tributaires de l'Empire de Trébisonde. En un mot, il conçut un violent désir de le délivrer, & d'en faire un ami. Il apprit avec chagrin que son bras & ses armes (de la manière dont la Duchesse avoit fait investir la chambre de son captif) ne pouvoient lui être d'aucune utilité dans cette conjoncture; mais après avoir fait quelques réflexions, il dit à Durillo: « Commençons par rendre visite à la Duchesse; le tems & le lieu pourront, » après cela, nous apprendre les moyens » de terminer les disgraces de ton Maître ».

— Seigneur, repliqua Durillo, votre ressemblance avec mon Maître alarmera certainement la Duchesse. — Attends, interrompit le Chevalier de la Lune, j'imagine un moyen qui nous réussira peut-être —. En même tems, il se fit donner par son Ecuyer une barbe postiche qu'il faisoit ordinairement porter

avec lui ; elle étoit si naturelle, qu'il étoit impossible de la soupçonner. — J'irai, continua-t-il, au Château dans l'état où tu me vois. Je demanderai la permission de voir ton Maître. Si on me l'accorde, j'entrerai dans sa chambre, & je lui mettrai cette barbe pour le faire sortir à ma place, & moi je demeurerai prisonnier. J'ai (ajouta-t-il en riant) un moyen sûr de tranquilliser le cœur de la Ducheſſe —.

— Je crois donc, reprit Durillo, qu'il ne faut pas que nous arrivions ensemble au Château de la Ducheſſe : elle pourroit me soupçonner de vous avoir parlé de ses amours —. Le Chevalier approuva la prudence de l'Ecuyer, & convint de le devancer.

D'abord que la Ducheſſe eut appris l'arrivée du Chevalier de la Lune, elle fit préparer un appartement. Quand il eut quitté ses armes, il alla lui rendre visite. Elle trouva qu'à la barbe près, il ressembloit beaucoup au Chevalier de Cupidon. Leurs complimens furent remplis de politeſſe & de courtoisie. Le Chevalier de la Lune apperçut dans la chambre les armes du Chevalier, & les reconnut à la deviſe. Voulant profiter de

cette occasion : « Je crois, Madame, lui » dit-il, que voilà les armes du Cheva» lier de Cupidon : il est apparemment » ici. Que j'aurois de plaisir à voir un » homme dont on dit de si grandes » choses » ! La Duchesse rougit à ce discours qu'elle n'entendoit point ; & ne pouvant nier un fait que tout le monde savoit dans son Château, elle lui répondit : « Oui, Seigneur, le Chevalier de » Cupidon est en ces lieux : mais il en a » si mal usé avec moi, que j'ai été forcée » de le faire mettre en prison ».

Le Chevalier de la Lune lui répondit qu'il étoit si extraordinaire qu'un Chevalier tel que celui de Cupidon, eût été capable d'un mauvais procédé avec une personne comme elle, qu'assurément il falloit qu'il y eût en cela quelque grand mystère ; & que si elle lui permettoit de le voir, il ne désespéroit pas de découvrir le remède à ce mal-entendu ; qu'en un mot, il seroit charmé de pouvoir contribuer à la liberté d'un Chevalier si fameux, & à la satisfaction d'une Dame aussi aimable.

La Duchesse y consentit ; le Chevalier de la Lune fut introduit chez le Chevalier

de Cupidon, qui, dans ce moment, dormoit profondément sur un canapé. Celui de la Lune promena long-tems ses regards sur lui avec une surprise inconcevable; car il croyoit se voir lui même.

Enfin, le Chevalier de Cupidon se réveilla en sursaut, & avec le geste d'un homme qui se défend contre un ennemi, tant un songe qu'il avoit eu l'agitoit encore. Il examina à son tour avec surprise le Chevalier de la Lune, & fut charmé de son air majestueux. « Qui êtes-vous, » lui demanda-t-il? Venez vous ici pour » me renouveller les instances de la Du» chesse, ou bien éprouvez-vous, comme » moi, son injustice? &, malgré votre » innocence, vous a-t-elle fait aussi pri» sonnier? — Seigneur, lui répondit-il, » je suis le Chevalier de la Lune, & je » ne viens en ces lieux que pour vous dé» livrer ». Caloandre l'interrompit en l'embrassant tendrement. « Ce jour, lui dit» il, ne peut manquer d'être heureux pour » moi. Il y a long-tems que je désirois » de vous voir. Je me crois déjà libre, » puisque vous me promettez votre se» cours ».

« La voie de la violence, répondit le

» Chevalier de la Lune, vous perdroit » sans vous délivrer. J'ai un expédient plus » certain, & le voici. La barbe que vous » me voyez est postiche; & je l'ai mise » dans le dessein de tromper la Ducheſſe. » Je vais vous l'attacher; vous sortirez à » ma place; je demeurerai prisonnier à la » vôtre: ensuite je ferai entendre raison » à la Ducheſſe Chrysante. Et pour vous » prouver que cette barbe vous donnera » mon air & mes traits, faites-en l'expé- » rience ».

Pour lors, il détacha la barbe qu'il portoit. Son visage parut dans tout son éclat. Les éclairs, que l'on n'attend point, ne surprennent pas autant que l'aspect du Chevalier de la Lune surprit le Chevalier de Cupidon. Le premier continua ainsi en riant : « Notre ressemblance a » véritablement de quoi étonner; & quand » votre Ecuyer m'a rencontré, il s'est passé » des choses assez plaisantes entre lui & » moi; il vouloit absolument que vous » fussiez sorti de prison ».

Caloandre ne revenoit point de sa surprise. Il promenoit ses regards avec avidité sur toute la personne du Chevalier de la Lune, & la parole lui manquoit

pour exprimer la situation & le trouble de son ame. — Ne croyez pas, s'écria-t-il enfin, que notre ressemblance, toute singulière qu'elle puisse être, soit la seule merveille qui m'étonne en ce moment. Permettez-moi de vous raconter un songe que je faisois quand vous êtes arrivé. Je croyois être dans une grande salle, où l'Amour, assis sur un trône éclatant, donnoit audience publique. Plusieurs personnes, de diverses conditions, venoient lui demander justice. J'ai vu paroître la Duchesse Chrysante ; elle poussoit des cris furieux ; elle se plaignoit de moi, & vouloit être vengée. Console-toi, lui a répondu l'Amour, il ne sera pas longtems sans être puni : c'est moi qui suis offensé ; je saurai châtier un orgueilleux qui me méprise. Je lui ferai voir une Beauté semblable à lui-même, pour laquelle il souffrira des tourmens qui le réduiront souvent au point de mourir. Il me foule aux pieds sur son écu : mais il sera bientôt prosterné aux miens. Me sentant alors animé de colère contre ce Dieu, je me suis fièrement avancé devant lui, & je lui ai dit : Montre-moi

donc, Amour, cette Beauté dont tu me menaces. Voyons celle qui aura la force d'amollir mon courage. Je suis prêt à te donner le démenti: pourquoi donc ne paroît-elle pas? L'Amour, prenant un miroir, l'a placé devant moi, en me disant: Regarde, & fais-moi mentir, si tu peux.

Alors, regardant dans cette glace, je n'ai apperçu que mon image, dont la vue m'a cependant fait palpiter; j'en ai senti du dépit, & me suis écrié: Quelle erreur est la tienne, aveugle enfant? Crois-tu me traiter comme Narcisse? J'ai mis l'épée à la main; j'ai frappé le miroir: il s'est brisé. Le mensonge a fini par l'effort que je faisois.

Ce songe mystérieux est la principale cause de mon étonnement: votre visage me paroît le même que j'ai vu dans le miroir de l'Amour. Mais si ce Dieu ne se venge qu'en me donnant un ami tel que vous, je bénirai sa colère, & je me joindrai avec lui pour vous aimer de tout mon cœur. Un seul point me chagrine, je l'avoue; c'est de commencer notre connoissance par vous avoir obligation.

Je voudrois vous avoir servi ; & sans ma prison, je vous aurois assurément prévenu —.

En achevant ces paroles, Caloandre fut saisi d'un transport qu'il ne pouvoit modérer. Il serra son nouvel ami entre ses bras, & le baisa au front. Celui-ci rougissoit, & paroissoit rêveur. — Je crois, dit-il enfin, que le tems presse. N'approuvez-vous pas que je dise à la Duchesse qu'elle vous trouvera demain au soir disposé à recevoir sa main ? J'irai de grand matin prendre congé d'elle. Ensuite, sous le prétexte de vous dire adieu, je viendrai ici. Vous prendrez mes armes ; vous mettrez ma barbe, & vous irez où il vous plaira. Laissez-moi le soin de l'appaiser ; je sais un moyen infaillible —. Quand l'accord fut fait, le Chevalier de la Lune remit sa barbe, & revint auprès de la Duchesse.

Lorsque le Chevalier de Cupidon se trouva seul, il se promena long-tems dans sa chambre, en faisant plusieurs réflexions qui l'inquiétoient. Il se sentoit pénétré d'une émotion extraordinaire, & qu'il ne pouvoit définir. Enfin, réfléchissant à cette émotion même, & au son de

voix du Chevalier de la Lune, il en vint à soupçonner son sexe. —Ce jeune Chevalier ne seroit-il point une femme, se demandoit-il? O Amour! si cela est, ta victoire est certaine, & ton art m'a soumis. En ce moment, voyant entrer Durillo: Que te semble, lui dit-il, du Chevalier de la Lune? N'as-tu pas le même soupçon que moi? Ne seroit-ce point une femme qui portât ainsi les armes, & qui courût le monde comme un Chevalier errant—? Durillo, qui ne voyoit aucune probabilité dans cette conjecture, se contenta de lui répondre sur le ton de la plaisanterie: Si l'un de vous deux étoit femme, il y auroit apparence que ce seroit plutôt vous; car le Chevalier de la Lune se soumet à accepter les propositions de la Ducheſſe, & vous, vous les rejettez.

D'un autre côté, le Chevalier de la Lune promettoit à la Ducheſſe que celui de Cupidon seroit absolument à elle, & que, le lendemain, elle n'auroit plus de doutes. Durillo vint aussi lui donner les mêmes assurances. Elle remercia le Chevalier de ses bons offices, & lui témoigna sa reconnoissance par toute sorte

d'attentions ; & pour lui en donner plus long-tems des preuves, elle le pria de demeurer quelques jours avec elle : mais il s'en excusa sur une affaire qui l'obligeoit à partir le jour suivant.

Le lendemain, le Chevalier de la Lune alla prendre congé de la Ducheſſe, qu'il trouva encore dans son lit. Il la pria de lui permettre d'aller dire adieu au Chevalier de Cupidon. Elle y consentit ; & il y courut avec Durillo. Le Prince dormoit encore ; le Chevalier de la Lune fit signe à Durillo de ne le point réveiller ; & profita de ce sommeil pour se désarmer plus librement dans le cabinet voisin de l'alcove de la chambre. Ensuite, il fit réveiller l'aimable dormeur, pour procéder au double déguisement, dont l'application de la barbe postiche étoit la circonstance essentielle, & il voulut lui-même se charger de cette partie du travestissement du Chevalier de Cupidon.

Celui-ci, toujours occupé de sa conjecture, regardoit le Chevalier de la Lune avec des yeux tout de flamme, & le faisoit à chaque moment rougir. Caloandre sentoit avec transport autour de son visage des mains qui lui paroissoient plus

douces que celles de Vénus ; & ſans une certaine honte, & je ne ſais quel doute expirant, il les auroit baiſées mille fois. Souvent ſes lèvres les rencontroient par haſard ; & il profitoit, autant qu'il pouvoit ſans affectation, de cette faveur de la fortune. Lorſqu'enfin tout fut prêt, & que la barbe fut en place, ſon ami lui dit : — Vous pouvez à préſent ſortir ſans rien craindre ; vous trouverez Forian, mon Ecuyer, qui a ordre de vous accompagner ; & Durillo demeurera auprès de moi. Si vos affaires vous permettent de m'attendre dans la Ville de Tarmi ; je m'y rendrai dans quatre jours ; & nous reprendrons, chacun, nos armes & nos Ecuyers —.

Le Chevalier de Cupidon, auſſi content de recouvrer ſa liberté, qu'affligé de ſe ſéparer de ſon ami, lui répondit : — Je n'aurois jamais imaginé, Chevalier de la Lune, que j'aurois eu ſi peu de plaiſir en ſortant de captivité. Je ſens qu'il m'eſt dur de m'éloigner de vous. Vos rares qualités, & mon deſtin, m'obligent de vous aimer avec une paſſion que je ne ſaurois vous exprimer ; & ſi je n'eſpérois pas vous revoir bientôt,

comme vous le promettez, croyez que rien ne pourroit me faire partir sans vous. Souvenez-vous, je vous en conjure, de vous rendre à Tarmi ; &, pour ne pas m'oublier, daignez au moins vous regarder quelquefois dans un miroir : pour moi, je n'ai pas besoin d'un pareil secours ; votre image est gravée dans mon cœur —.

Après plusieurs complimens, les deux amis se séparèrent. Le Chevalier de Cupidon sortit, la visière haussée, de la chambre & du Château, sans obstacle, tout le monde le prenant pour le Chevalier de la Lune.

La Duchesse Chrysante avoit déjà dit publiquement, qu'à la prière du Chevalier de la Lune, elle avoit pardonné à celui de Cupidon, & qu'elle devoit le délivrer le lendemain.

Elle n'attendit pas même au lendemain pour s'assurer d'un aveu sans lequel elle eût passé une nuit pleine d'inquiétude. Ainsi, aussi-tôt après le souper, elle alla visiter son prisonnier, qui, à moitié déshabillé, alloit se mettre au lit. Le Chevalier de la Lune ne s'attendoit point à cette visite ; & le désordre d'habillement

où il se trouvoit étoit propre à détruire chez la Duchesse la plus flatteuse des illusions. Un coup de foudre ne l'eût pas plus frappée.

— Vous voyez, Madame, dit la belle Aventurière, sans se déconcerter, qu'il m'est impossible de remplir vos vues. Un homme ne résisteroit pas sans doute à vos charmes; je ne puis que les admirer. Contentez-vous donc de ma volonté; & si je vous ai laissée si long-tems dans l'erreur, n'en accusez que le serment secret que j'ai fait de cacher à tout le monde un sexe que j'abhorre, & qui fait tout mon chagrin : la compassion que vous m'avez inspirée m'oblige à me découvrir. Toutes les femmes devroient, ce me semble, se liguer contre cet empire que les hommes exercent sur elles. Quant à moi, je m'applique au métier des armes; & je me fais une réputation que la fortune, le tems & l'Amour ne pourront jamais détruire —.

La Duchesse Chrysante admiroit l'intrépidité de cette nouvelle Amazone; & quoique par ce qu'elle venoit de voir & d'entendre, elle fût privée de l'espoir le plus doux, elle ne laissa pas de prendre

assez d'empire sur elle-même pour écouter favorablement la jeune Héroïne qui lui parloit. Elle lui réitéra donc la promesse de la mettre en liberté dès le lendemain, & se retira, plus tranquille peut-être, mais, au fond du cœur, assez peu contente d'elle-même.

La belle fille demeura fort satisfaite de l'heureux succès de son stratagême, & pour le Chevalier de Cupidon, & même pour la Duchesse Chrysante : mais ensuite, se rappellant la bonne mine, la valeur, les sentiments & la politesse de ce Chevalier, elle sentoit de grandes agitations ; elle éprouvoit des mouvemens inconnus, un plaisir mêlé d'amertume, & des peines accompagnées de douceurs ; enfin il lui parut qu'elle étoit très-disposée à l'aimer. Cette réflexion lui causa un dépit extrême ; & dans les premiers transports de sa colère, elle s'écria : — Ce seroit une belle conduite, que de briser les fers d'autrui, & d'en recevoir moi-même ; de guérir la Duchesse, & de contracter sa maladie —! Ensuite, se regardant par hasard dans un grand miroir placé vis-à-vis de son lit, dont les rideaux étoient ouverts, elle

demeura quelque temps immobile ; & sortant tout-à-coup de sa rêverie : — Que regardes-tu, continua-t-elle ? Ce visage qui cause ton malheur ? Mais ce n'est pas le tien ; c'est celui du Chevalier de Cupidon, puisque tu le vois avec tant de plaisir. Qu'est devenue cette haine contre les hommes, dont tu te piquois, & dont tu tirois si grande vanité ? Où sont ces nobles sentimens qui t'élevoient au-dessus de ton sexe — ?

Le sommeil la surprit dans ces réflexions. Mais pendant ce sommeil même, elle éprouva une agitation qui occasionna un réveil encore plus agité. — Malheureuse que je suis, s'écria-t elle, quelle honte ! quelle défaite ! Sortons d'un lieu si dangereux ; renonçons plutôt au sommeil, si l'ame la plus fière est, durant le repos, si différente d'elle-même —. Alors elle s'habilla, & se promena dans sa chambre, en attendant le jour, qui parut peu de temps après.

Elle appella Durillo, & se fit apporter les armes du Chevalier de Cupidon qu'elle mit à l'instant, & suivant les ordres que la Duchesse d'Ossarenne avoit

donnés, elle sortit librement du château avec son nouvel Ecuyer. Ils se trouvèrent, après avoir fait environ un mille, dans un endroit où le chemin se séparoit en deux; alors la Princesse se tournant vers Durillo : — Une affaire que j'avois oubliée, lui dit-elle, me contraint de m'éloigner de Tarmi. Pour toi, je te prie d'y aller, & de dire à ton Maître qu'il m'est impossible de m'y rendre, & qu'il ne se donne pas la peine de m'y attendre —. Puis tout-à-coup, la crainte qu'elle eut de ne plus revoir son bel ennemi, lui fit ajouter : — Je serai dans un mois à Trébisonde, attiré par la guerre que l'on va commencer contre l'Empereur de Constantinople; instruis-en ton Maître, supposé qu'il ait envie de me retrouver. Cependant fais-lui mille tendres complimens —. Alors, honteuse de ce qu'elle avoit dit, elle prit le chemin qui l'éloignoit de Tarmi. Durillo la perdit bientôt de vue, & continua sa route.

C'étoit la même que Caloandre avoit prise en sortant du Château de la Duchesse avec les armes & la barbe artificielle du Chevalier de la Lune. Il étoit si fort enfoncé dans ses pensées, qu'il ne ré-

pondoit rien à tout ce que lui disoit Forian qui le suivoit, & qui lui parloit comme il croyoit convenable de le faire au Chevalier de Cupidon. Ce silence fit croire à l'Ecuyer que le Chevalier qu'il suivoit étoit celui de la Lune, qui n'ayant apparemment pu réussir à délivrer le Chevalier captif, étoit tout entier à ses regtets. Forian n'avoit point assisté au double travestissement des deux Chevaliers; ainsi il ne pouvoit absolument, que par conjecture, juger quel étoit celui des deux à qui il parloit. Comme la veille il n'avoit nullement approuvé ce même travestissement, il s'imagina aisément que la supercherie n'avoit pu avoir lieu, & qu'ainsi le Chevalier qu'il accompagnoit ne pouvoit être que la Princesse Léonide. Désirant donc ne point l'abandonner à ce morne abattement: — Eh! quoi? dit-il, Madame, un méchant succès vous consterne à ce point? Si vous vous intéressez à la délivrance du Chevalier de Cupidon, n'y a-t-il pas d'autre voie que le stratagême que vous aviez imaginé? Quel sujet auriez-vous de vous livrer au découragement? Souvenez-vous que vous êtes la

Princesse

Princesse de Trébisonde, cette vaillante Léonide, dont tout l'Univers admire le courage & la vertu —.

Le Chevalier de Cupidon, en entendant ces paroles, fut pénétré d'une si grande joie, qu'il en perdit presque le sentiment; le trouble de son cœur le força de mettre pied à terre, & de s'asseoir sur le gazon : quel plaisir d'apprendre que la personne dont il étoit si vivement occupé étoit une femme, & une illustre Princesse! Mais, d'autre part, quelle douleur de songer qu'elle étoit fille de Tigrinde, & qu'elle avoit été nourrie dans des sentimens de haine & d'horreur contre les fils de Poliarte! Ces considérations fâcheuses firent place dans son cœur aux doux chatouillemens de l'espoir. — Cher Forian, dit-il à l'Ecuyer, sors de ton erreur; sache que je ne suis point ton Maître, mais le Chevalier de Cupidon, que tu viens de rendre le plus heureux de tous les hommes, en lui apprenant que le Chevalier à qui il doit sa liberté est une femme, & une femme du sang le plus illustre. Divine Léonide! je vous aimerai, je vous servirai, je vous adorerai toute

ma vie, quand vous auriez pour moi la haine la plus implacable.

— Brave Chevalier (reprit l'Ecuyer revenu de sa surprise), ma Maîtresse vouloit cacher pendant ses voyages sa naissance & son nom ; mais puisque sans avoir rien à me reprocher, je vous ai involontairement découvert qu'elle est la Princesse de Trébisonde, je me réjouis de voir qu'elle est aimée par un Chevalier si fameux & d'un si grand mérite que vous. Son aversion pour les hommes est inconcevable : elle déteste son propre sexe, parce qu'elle le croit capable de les aimer. Cependant vous ressemblez si prodigieusement de visage & d'inclinations à la Princesse Léonide, que peut-être elle aura moins d'éloignement pour vous —.

Caloandre fit ensuite plusieurs questions à Forian sur les préparatifs de guerre que l'on faisoit contre Poliarte, sur la haine de l'Impératrice Tigrinde, & sur l'impatience que Léonide avoit d'en être un des grands mobiles. Toutes ces idées lui présentèrent de grands obstacles au dessein qu'il avoit de plaire à la Princesse :

il s'en affligea au point qu'il retomba dans sa premiere mélancolie.

Il remonta à cheval, & vint coucher dans un petit village, d'où sans faire aucune rencontre, il se rendit en trois jours à Tarmi, où il attendit la Princesse avec toute l'mpatience dont un cœur amoureux est capable. Mais il ne vit arriver que Durillo, qui lui rendit compte de ce que lui mandoit le Chevalier de la Lune.

Caloandre, dès le lendemain, partit pour Trébisonde, dans l'espérance d'y rejoindre dans peu la Princesse. Durillo & Forian le suivirent. Caloandre en entrant dans cette ville la trouva dans une étrange rumeur par l'audace & l'ambition rivale de Brandilon & de Safar, qui ne comptant plus sur le retour de Léonide, s'y disputoient la principale autorité, aux yeux même de Tigrinde : l'Empereur Orcan étant mort, Safar soutenoit que la main de la Princesse lui avoit été promise ; & qu'ainsi c'étoit à lui à la représenter, soit qu'elle eût péri dans ses voyages, soit qu'elle fût simplement absente. Brandilon, au contraire, soutenoit à Safar qu'il ne lui avoit rien été promis par Orcan, mais à lui Brandilon, non

pour lui-même, mais pour son Vassal le jeune Prince de Cusa.

Brandilon ne se contenta pas de se porter à cet excès d'insolence. Il voulut l'appuyer en mettant l'épée à la main. Dès qu'on la vit briller, mille autres en un instant furent tirées pour soutenir les deux partis. Tout ceci se passoit dans la grande cour du Palais de Trébisonde. L'Impératrice crioit en vain pour arrêter ces furieux ; on ne l'écoutoit pas : chacun se joignoit au Chef dont il embrassoit la querelle. En un instant, il se fit un espace vuide au milieu de la cour. Déjà l'on étoit prêt d'en venir aux mains, & déjà Brandilon & Safar se mesuroient fièrement des yeux, lorsque le Chevalier de Cupidon, après avoir ôté sa barbe artificielle, s'élança au milieu d'eux, l'épée nue & la visière haussée. — Qu'on mette bas les armes, s'écria-t il, si l'on ne veut éprouver la juste colère de Léonide —. A ce nom si révéré, à l'aspect de ce visage majestueux & charmant, le tumulte s'appaisa : l'amoureux Safar demeura ébloui. Brandilon même donna des marques de respect, lui qui ne s'humilioit pas devant la Divinité même. Tous les autres se trouvè-

rent sans voix & sans mouvement. Caloandre s'apperçut avec joie de l'heureux effet de sa tromperie : — Est-ce ainsi, continua-t-il, qu'on respecte l'Impératrice ? Celui qu'elle trouvera digne d'être son gendre mérite seul de posséder Léonide. Et vous Safar, & vous Brandilon, de quel droit prétendez-vous régler son sort ? Qu'aucun ne soit assez téméraire pour exciter ici des troubles. La présence de l'héritière du Trône doit tous les faire cesser —. Ce discours rendit le courage aux fidèles sujets de Tigrinde, & abattit celui des séditieux. Chacun remit son épée, honteux d'avoir paru dans cet état devant la Princesse.

Quand tout fut calme, le Chevalier s'approcha de l'Impératrice, & lui baisa la main. Elle le reçut avec une extrême joie, & l'embrassa tendrement, croyant embrasser sa fille ; ensuite elle se retira dans un cabinet avec lui. Pour lors il se jetta aux genoux de Tigrinde, & lui tint ce discours : — Votre Majesté ne doit point être trompée comme les autres. Je n'ai point l'honneur d'être sa fille, quoique je porte ses armes. Je suis le Chevalier de Cupidon. L'obligeante Léo-

nide m'a tiré d'une captivité plus désagréable pour moi que la prison la plus affreuse. J'ai cru que je devois appaiser les désordres qui régnoient dans votre Cour, pour commencer à reconnoître un si grand bienfait ; & je n'ai point trouvé de meilleur expédient que celui de me faire passer pour votre auguste fille, étant assuré, par ma propre expérience, que mon visage me serviroit heureusement dans cette occasion.

En effet, Madame, poursuivit le Chevalier, tout le monde me prend pour Léonide, & si vous jugez que sous cette même armure, qu'on sait être la sienne, je doive continuer cette feinte, pour tenir les esprits dans le respect pendant son absence, vous n'avez qu'à l'ordonner ; je me ferai toujours une véritable gloire de vous obéir —. Pendant qu'il parloit de la sorte, l'Impératrice le regardoit avec attention, aussi étonnée de sa beauté que de la parfaite ressemblance qu'il avoit avec la Princesse. Elle accepta ses offres avec reconnoissance, & l'engagea à soutenir le même personnage jusqu'au retour de Léonide.

L'amour du Turcoman Safar augmenta

bientôt à la vue de la fausse Léonide. Il n'étoit pas un instant sans lui témoigner le respect & les attentions de la passion la plus tendre. Mais on étoit trop intéressé à lui ôter tout espoir. Il s'empressoit en vain, & ne trouvoit jamais qu'un accueil glacé.

Brandilon, d'autre part, ne parloit plus de son cousin le Prince de Cusa : depuis qu'il avoit vu la fausse Princesse, il devint pour son propre compte le rival du Turcoman, & ne fut pas mieux accueilli que lui.

La Duchesse Chrysante arriva quelques jours après à la Cour. Elle y étoit appellée par son devoir ; car son Duché d'Ossarenne étoit tributaire de la Couronne de Trébisonde. Aussi amenoit-elle à sa suite un renfort de mille Chevaliers choisis. Lorsqu'elle se trouva seule avec la nouvelle Princesse de Trébisonde, leur entretien fut rempli de plusieurs plaisanteries sur l'aventure du Château. Caloandre comprit aisément que Léonide, pour délivrer cette aimable veuve d'une passion si malheureuse, avoit eu la sagesse de lui cacher le changement qu'ils avoient fait.

Comme la fausse Léonide continuoit

à garder son vêtement guerrier, la Duchesse, qui étoit sa compagne la plus honorable, & qui d'ailleurs commandoit une troupe de Chevaliers, endossa également une armure militaire. Elles alloient ainsi souvent seules en partie de cavalcade ; ce qui fut remarqué du Turcoman. Il en prit occasion de croire que la Duchesse pourroit lui être très-utile dans le projet d'enlever Léonide, pour s'assurer par-là, & sa main, & l'Empire. Il la tira donc à l'écart, & lui dit que son Duché d'Ossarenne étant tributaire de Trébisonde, elle devoit naturellement souhaiter de s'affranchir de ce vasselage ; qu'il s'engageoit à lui rendre ce service, & à renoncer à toute suzeraineté sur elle, lorsqu'il seroit Empereur par le mariage de Léonide. Après l'avoir ainsi disposée à entrer dans ses intérêts, il lui fit part du dessein où il étoit d'enlever la Princesse, & lui fit promettre de l'aider dans cette entreprise.

Les choses étant ainsi concertées, il pria Léonide d'assister à la revue qu'il vouloit faire de ses troupes dans une grande plaine, à quinze milles de Trébisonde. Elle y consentit, & le lende-

main elle se rendit au lieu destiné avec la Duchesse. Le Turcoman avoit déjà donné les ordres nécessaires pour l'exécution du complot. Les troupes étoient rangées dans le plus bel ordre du monde. Caloandre les regarda cependant avec assez de chagrin, sachant qu'elles étoient destinées pour ruiner l'Empire de son pere. On servit un grand repas au milieu d'une vaste prairie émaillée de fleurs.

A peine le dîné fut-il achevé, que des hommes armés se jettèrent sur la fausse Léonide, suivant l'ordre qu'ils en avoient reçu, la prirent dans leurs bras, & l'enlevèrent avec la Duchesse. Le Chevalier de Cupidon fut d'abord affligé de cet événement, parce qu'il crut qu'on avoit découvert qui il étoit; mais quand il reconnut que le Turcoman étoit toujours dans l'erreur, il cessa de s'inquiéter, & même il trouva l'aventure assez plaisante. Il se laissa donc conduire sans résistance aux Etats de Safar.

La nouvelle de cet enlèvement causa beaucoup de trouble dans Trébisonde. On crioit qu'il falloit courir après le ravisseur, & marcher avec tout ce qu'on avoit de troupes. Mais l'Impératrice qui

savoit que le Turcoman n'avoit enlevé qu'une fausse Léonide, modéra l'empressement avec lequel on vouloit poursuivre Safar. Elle représenta qu'il y auroit de la témérité à attaquer un ennemi si puissant sans avoir des forces supérieures, d'autant plus qu'on ne pouvoit guères espérer de le joindre avant son arrivée dans ses Etats.

Brandilon voyoit avec des transports de rage qu'on prétendît retarder la vengeance qu'il vouloit tirer de Safar. Son impatience l'emporta ; il prit des armes noires afin de n'être pas connu, & de suivre plus secrettement les traces du ravisseur. Il ne voulut être accompagné que de Durillo, qui, souhaitant infiniment de retrouver son Maître, n'imagina pas de meilleur expédient que de suivre un Chevalier si fameux, à qui il se garda bien de dire ce qu'il savoit de sa mépriſe.

Pendant que toutes ces choses se passoient, la véritable Léonide couverte des armes du Chevalier de Cupidon, fut prise pour lui, auprès de Nicopoli, par quelques-uns des paysans qui avoient éprouvé la force du bras de Caloandre, quand il avoit secouru Durillo. Ils ne dou-

tèrent point qu'elle ne fût ce Chevalier redoutable, & répandirent dans la ville la nouvelle de son arrivée. Presque tous les habitans s'empressèrent à venger leurs parens ou leurs amis, que le Chevalier de Cupidon avoit tués ou mis hors de combat. Ainsi Léonide ne fut pas plutôt entrée dans la ville, qu'elle se trouva enveloppée & prise au dépourvu. Elle désavoua tous les crimes qu'on lui imputoit, assurant qu'elle venoit pour la première fois dans ce pays : mais sa figure & ses armes étoient de trop fortes preuves contr'elle ; on ne l'écoutoit point. Elle fut jugée selon la rigeur des Loix, & attachée à un poteau, pour y être percée de flèches.

En ce moment survient Brandilon. Il reconnoît, ou du moins croit reconnoître sa chère Princesse. — Quoi ? s'écria-t-il d'une voix de tonnerre, l'illustre Léonide peut elle se trouver dans un tel état ? infames ! tout votre sang ne peut suffire pour expier votre témérité.

Chevalier, dit à Brandilon le Chef des Archers, retirez-vous au plutôt ; & laissez-nous exécuter les ordres de la Justice —. Brandilon, outré de fureur, & ne pou-

vant proférer un seul mot, frappe cet audacieux avec le gros de sa lance ; & s'élançant ensuite au milieu de la troupe, plusieurs tombent sans espoir de se relever ; ses moindres coups portent un trépas inévitable.

Léonide voit avec étonnement une si grande valeur jointe à une force si prodigieuse. Tel en fut l'effet, qu'en moins d'une demi-heure on vit la terre jonchée de bras, de jambes & de têtes.

Le vainqueur voyant que personne ne lui résistoit plus, s'approcha de Léonide, & coupa les cordes dont elle étoit liée. — Qui êtes-vous, grand Héros, lui dit-elle? Quel est celui qui m'a conservé la vie —? Alors, haussant la visière de son casque : — Vous voyez, lui dit-il, un homme qui, désirant toujours de vous servir, n'a jamais été heureux que cette fois —. Léonide, après l'avoir regardé avec attention : — Dites moi votre nom, poursuivit-elle, Seigneur ; car j'avoue que je ne me remets pas vos traits —. Ingrate Léonide, s'écria le Chevalier, frémissant de colère à cette réponse, est-ce-là la récompense que je reçois des soins que je t'ai rendus, & de t'avoir suivie

pour te delivrer du Turcoman ton raviſſeur — ?

A ces mots, il tourna la bride de ſon cheval pour s'éloigner ; mais elle l'arrêta, en lui diſant : — Demeurez un moment, Chevalier ; je vous jure que je ne comprends rien à tout ce que vous me dites. Je ne vous ai jamais vu, & j'ignore quelle eſpèce d'outrage le Turcoman m'a pu faire. Ce que je ſais, & que j'avoue avec plaiſir, c'eſt que je ſuis la Princeſſe Léonide, qui dois la vie à votre ſeule valeur, qui déſire ſavoir votre nom, & ſortir de l'embarras où vos diſcours m'ont jetée —.

Brandilon eût achevé de perdre la raiſon en écoutant la Princeſſe. Durillo, qui étoit reſté en arrière pour herboriſer, arriva fort à propos. Entendant les reproches que recommençoit Brandilon, & reconnoiſſant Léonide, il mit pied à terre, tomba à genoux devant elle, & lui dit, au grand étonnement du Prince Tartare : — Madame, ceſſez de vous étonner de la colère de ce Chevalier. Il eſt trompé par la reſſemblance qu'il y a entre vous & le Chevalier de Cupidon, & croit vous avoir vue à Trébiſonde. Pour vous, Sei-

gneur Brandilon, appaisez-vous; car assurément c'est ici la première fois que vous vous êtes vus l'un & l'autre. Mon Maître, le Chevalier de Cupidon, qui ressemble incroyablement à la Princesse, se faisoit passer pour elle, par condescendance pour l'Impératrice Tigrinde, & dans la vue d'appaiser les troubles. Safar, trompé comme vous par cette ressemblance, a enlevé mon Maître au lieu de l'Infante Léonide. Réjouissez-vous donc: car le Turcoman ne vous a dérobé qu'une ressemblance de cette Princesse: la vraie Léonide est celle dont votre bras vient de sauver les jours —.

Durant cet éclaircissement, la Princesse & Brandilon se regardoient sans pouvoir rien dire, tant ces événemens leur paroissoient extraordinaires: mais enfin le Chevalier passa de l'étonnement aux excuses de sa colère. Ils convinrent tous deux qu'il étoit convenable de chercher à punir Safar de sa lâche intention, comme aussi de délivrer de ses mains le Chevalier, qui, pour obliger Tigrinde, s'étoit prêté à jouer le personnage de Princesse.

Les choſes étant ainſi déterminées, ils arrivèrent à une grande Ville, où Léonide fit emplette des meilleures armes qu'elle put trouver, celles qu'elle tenoit du Chevalier de Cupidon étant reſtées au pouvoir des gens de Juſtice de Nicopoli. Elle eût bien déſiré gagner, à grandes journées, les Etats de Safar, pour être plutôt à portée de délivrer le Chevalier de Cupidon; mais une fièvre aiguë ſurvint à Brandilon, lui rendit les ſoins de Léonide & ceux de Durillo néceſſaires; en ſorte qu'ils furent pluſieurs jours ſans pouvoir continuer la route.

Cependant le Turcoman arriva ſans aucun obſtacle avec toute ſon armée à la grande Ville de Noriga, place frontière de ſes Etats. Il s'y arrêta à cauſe de la bonté de la place. Il en avoit agi d'une façon très-réſervée avec la fauſſe Léonide, & ne lui avoit témoigné que beaucoup d'amour & de reſpect; ſon but, en l'enlevant, ayant uniquement été de la forcer à lui donner la main, lorſque ſa plus grande indignation ſeroit paſſée.

Caloandre jugeoit, de ſon côté, qu'il devoit éviter avec ſoin de découvrir ſon ſexe; & la Ducheſſe Chryſante l'embar-

raſſoit étrangement. Il craignoit que ſi elle le reconnoiſſoit, elle ne retombât dans ſes premières folies, ou qu'elle n'employât à ſe venger de ſes mépris le crédit qu'elle avoit ſur l'eſprit du Turcoman. Il couroit encore un autre riſque à être découvert; c'eſt que le reſſentiment de Safar eût été extrême, d'apprendre que ſa propre ſœur, la jeune, la belle, l'innocente Princeſſe Spinalba, avoit couché long-tems dans la même chambre que la fauſſe Princeſſe de Trébiſonde. Caloandre étoit donc, à tous égards, dans une étrange perplexité : mais ce qui la rendoit inexprimable, c'étoit la paſſion que concevoit pour lui, le plus innocemment du monde, cette même Princeſſe ingénue, qui prenoit pour une amitié pure & ſans borne un attachement beaucoup plus tendre, qui devoit faire ſon malheur. Caloandre, qui ne s'y méprenoit pas, ſe faiſoit mille reproches ſecrets d'allumer ainſi dans un cœur tout novice une ardeur que ſa fidélité pour Léonide lui défendoit de jamais partager.

Safar n'attendoit, pour rendre à ſa fauſſe priſonnière une liberté, au moins

apparente, que sa parole d'honneur de ne jamais épouser aucun de ses rivaux, & notamment Brandilon. Caloandre accepta avec ravissement des conditions qui lui coûtoient si peu à remplir. Il s'engagea à ce que désiroit Safar, par tous les sermens usités entre Princes & Princesses, Damoiselles & Chevaliers. Safar, enchanté de cette première soumission, regarda dès-lors la fausse Princesse de Trébisonde comme un bien qui ne pouvoit le fuir ; &, trop tôt sûr d'une félicité trompeuse, il rendit à Caloandre une liberté presque illimitée, le menant par-tout avec lui en partie de cavalcade ou de chasse. En outre, il lui fit présent de son plus beau Cheval de bataille, connu dans toute l'Asie sous le nom de *Furio* ; & il y joignit le don d'une armure complette d'os de poissons entrelacés si fermement, & formant un tissu si dur, que ni la pointe ni le tranchant de l'acier n'y trouvoient aucun accès.

Un jour que, sur le chemin de Noriga, Safar & la fausse Léonide, tous deux à cheval, se promenoient au pas, suivis seulement de deux Ecuyers, ils apperçurent deux Chevaliers qui attirèrent leur

attention. L'un avoit des armes bleues toutes simples; mais la riche taille & la disposition de celui qui les portoit suppléoient à ce défaut; l'autre étoit plus grand au moins d'un demi-pied; sa force étoit proportionnée à sa taille, & son adresse à sa force; ses armes étoient noires, sa lance paroissoit d'une pesanteur prodigieuse. Safar haussa la visière de son casque, pour engager les deux nouveaux venus à se faire connoître.

On s'approcha; & le plus grand des deux inconnus n'eut pas plutôt envisagé le Turcoman, qu'il lui cria d'une voix formidable: — C'est maintenant, ô ravisseur de Dames, que nous verrons si tu es digne de la Princesse Léonide! Son nom glorieux t'a fait éviter la mort; mais ne te flatte point aujourd'hui du même bonheur. Quand tu serois au milieu de ton armée, tu ne m'échapperois pas —.

C'étoit le furieux Brandilon qui parloit ainsi; & le Chevalier aux armes bleues, qui l'accompagnoit, étoit la Princesse Léonide. Ni l'un ni l'autre ne pouvoient soupçonner qu'ils voyoient le Chevalier de Cupidon dans celui qui accompagnoit si tranquillement Safar, presque sans au-

cun surveillant qui gênât son évasion. Et l'armure d'os de poissons que Caloandre portoit, en place de celle qu'il tenoit de la Princesse de Trébisonde, aidoit encore à mieux tromper le Chevalier aux armes bleues.

Tandis que Safar reste muet, & comme pétrifié d'étonnement de s'entendre ainsi menacer, Brandilon, sans perdre de tems, ni recourir au prélude de la lance, met le cimeterre à la main, & saute de fureur sur le Turcoman. Safar baisse promptement la visière de son casque, & se met en défense, sans songer même à entrer en explication.

Durant ce combat à outrance entre le Tartare & le Turcoman, il étoit difficile que leurs deux Compagnons se regardassent les bras croisés. Caloandre ne se pressoit point de charger son Adversaire, parce qu'il respectoit en lui un vengeur de Léonide. Il n'en étoit pas ainsi de Léonide elle-même: elle ne voyoit dans le Compagnon de Safar qu'un complice de l'enlèvement qu'on avoit voulu faire de sa personne, & de l'insulte qu'on lui avoit réellement faite en la personne de son cher Chevalier de Cupidon. Elle

brûloit donc du désir de se mesurer; & toute sa contenance l'indiquoit à tel point, que Caloandre ne put se dispenser de montrer la même intention. Du geste, on en vint promptement à l'effet; les Ecuyers restèrent simples spectateurs; & les quatre Chevaliers formèrent un quadrille de combat, qui étoit du plus riche coup-d'œil.

Dans ce double duel, la fortune affligea & couronna également les deux partis, en favorisant, d'une part, un des deux tenans en chef, & d'autre part, un des deux seconds: tellement que Brandilon vainquit Safar, & que la fausse Léonide vainquit la véritable.

Safar fut emporté presque mourant par ses deux Ecuyers. Il ne resta auprès de Léonide, pour la secourir, que son propre vainqueur & deux Ecuyers, tous deux, en ce moment, occupés à rappeller à la vie le moribond Tartare. Cependant, Caloandre touché de pitié, enleva lui-même le casque de son ennemi terrassé, pour lui donner la liberté de respirer, & leva aussi la visière du sien. Ciel! que voit-il? Il n'en fait rien lui-même. Il frémit, il palpite; il n'en croit point ses yeux; il reste immobile, frappé de stu-

peur, & comme pétrifié. Un cri de Durillo le réveille de cet état d'inertie où tous ses sens étoient plongés. — Juste Ciel ! est-ce vous, mon cher Maître ? Mais ; ô malheureux Chevalier de Cupidon ! qu'avez-vous fait ? c'est Léonide ; c'est l'Infante de Trébisonde, votre chère libératrice, à qui vous venez de porter des coups peut-être mortels — !

— Ah ! ne m'accable point, cruel ami, s'écria Caloandre ; laisse, laisse-moi le tems d'envisager toute l'étendue de mon crime... ou plutôt, viens m'aider, s'il est possible, à le réparer —.

Aussi-tôt, Durillo quitte le Tartare Brandilon pour secourir Léonide ; en peu d'instans ses soins la rappellent à la vie. Elle ouvre les yeux, & déjà Durillo n'est plus nécessaire à sa cure. Elle a vu, elle a reconnu le Chevalier de Cupidon. L'amour est le premier des Médecins. Nous passons sur tout ce que Caloandre put dire à Léonide dans une circonstance qui fut long-tems présente à ses yeux. Durillo retourne à Brandilon, qu'il met enfin en état d'être mis à cheval, mais soutenu par un Ecuyer, chargé de monter en

croupe derrière lui, & de le tenir embrassé étroitement.

La nuit suivante, les trois illustres Voyageurs couchèrent dans un Hameau; & le lendemain, ils arrivèrent à une grande Ville, qui n'étoit plus dépendante du Turcoman. Ils y trouvèrent toutes les commodités dont ils avoient besoin. Cependant Caloandre & Léonide ne purent y goûter les douceurs du sommeil. L'amour, qui croissoit de moment en moment, ne leur permettoit pas de s'abandonner au repos.

Pendant le voyage, qui fut assez long, mais qui toujours les rapprochoit de Trébisonde, la santé de Léonide se rétablit entièrement. Un jour que Brandilon, qui ne pouvoit aller qu'au pas, étoit demeuré derrière, la Princesse se trouva seule avec Caloandre dans une vallée délicieuse: Léonide demanda au Chevalier comment il s'étoit conduit chez Safar.

Caloandre, qui se rappella sur le champ la passion qu'il avoit involontairement inspirée à l'ingénue Infante Spinalba, fut quelque peu troublé par cette question; mais il se remit bientôt. Ainsi, il con-

tenta la curiosité de Léonide, mais sans lui parler de la victoire qu'il avoit remportée sur lui-même en résistant à l'attrait si doux d'être aimé par l'innocence, la jeunesse & la beauté même. Il ne lui parla pas non plus de l'espèce d'appréhension que lui avoient causé le voisinage & le commerce journalier de la Duchesse. Il jugea, contre son naturel, que la prudence exigeoit de lui un peu de dissimulation dans cette conjoncture. L'adresse n'est pas criminelle en amour, lorsqu'elle n'a d'autre principe que l'envie de tranquilliser le cœur de l'objet qu'on aime uniquement.

Bientôt la conversation changea d'objet. Caloandre exprima si vivement sa tendresse, que tout son feu passa dans le cœur de Léonide, qui n'étoit déjà que trop enflammé. L'instant étoit venu où cette fière Beauté devoit avouer sa défaite. — Vous triomphez, dit-elle à son vainqueur; vous m'avez déjà surmontée, les armes à la main. Faudra-t-il que l'altière Princesse de Trébisonde vous cède en tout? Non, ajouta-t-elle dans l'excès de sa passion; & Léonide prétend au moins l'emporter sur vous en tendresse,

C'eſt le ſeul avantage que votre mérite lui permette de vous diſputer. Mais, ô homme extraordinaire! de grace, apprenez-moi qui vous êtes? Il eſt juſte que je connoiſſe au moins l'objet d'un amour ſi tendre, & que je ſache à qui j'unis ma deſtinée —.

Il parut à Léonide que cette demande troubloit un peu le Chevalier; de ſorte que reprenant promptement la parole: — Parlez ſans crainte, continua-t-elle; je vous déclare que je me contenterai de la vérité, telle qu'elle puiſſe être—. Quoi, Madame, lui répondit-il, vous voulez me céder en tout, excepté en amour! Ah! mon cœur ne peut ſoutenir une ſi grande félicité. Ce n'eſt qu'en cela que je puis vous ſurpaſſer moi-même. Daignez ſeulement approuver ma paſſion, je ſerai trop heureux. Au reſte, je vous conjure de ne point me demander qui je ſuis. J'aurai l'honneur de ſatisfaire votre curioſité dans quelque tems. Aujourd'hui il eſt néceſſaire que je garde le ſilence; & vous en conviendrez quand je pourrai vous en inſtruire. Je puis ſeulement vous aſſurer que je ſuis né Prince, & que je poſsède des Etats. Si vous joignez vos bontés

bontés à ces dons de la Fortune, je n'envierai le sort d'aucun Monarque de l'Univers —.

L'entretien fut alors interrompu par Brandilon, qui, se rapprochant des deux Amans, les mit dans la nécessité de changer de discours. Le voyage ne fut traversé d'aucune mauvaise aventure. Ils arrivèrent à Trébisonde, où l'Impératrice Tigrinde, afin de n'être pas accusée d'indifférence pour sa fille, & pour appaiser le tumulte causé par son enlèvement, avoit publié que Safar n'avoit pas enlevé Léonide, mais le Chevalier de Cupidon, qui avoit avec l'Infante une parfaite ressemblance. Cependant comme l'on doutoit d'une ressemblance si extraordinaire, les esprits étoient suspendus, d'autant que l'on ne voyoit paroître ni la véritable Princesse ni la supposée.

Les trois Voyageurs entrèrent dans le Palais au moment que Tigrinde, dans la grand'salle d'audience, étoit assise sur son Trône. Au murmure qui s'éleva lorsque ces trois Chevaliers arrivèrent, l'Impératrice leva les yeux, & reconnut d'abord le redoutable Brandilon. Les deux

autres n'avoient point levé la visière de leur casque, ainsi elle ne put savoir qui ils étoient. — Seigneur, dit-elle, je suis flattée de vous revoir. Quel heureux sort vous ramène ? Quelles bonnes nouvelles m'apportez-vous de ma fausse Léonide ? car je n'en attends plus de la véritable, ajouta-t-elle en soupirant —.

A l'instant même, la Princesse & Caloandre se firent connoître, & tombèrent aux genoux de l'Impératrice. Peu s'en fallut que l'excès de sa joie ne lui devînt fatal. Elle se jetta au col de l'un & de l'autre, & les appella tous deux ses chers enfans.

Caloandre prit la main de l'Impératrice ; & l'ayant baisée, il lui répondit : — Je ne ressemble à votre admirable fille, que par le respect que j'ai pour vous, Madame. C'est en ce point seul qu'on peut me comparer avec un objet si merveilleux —. Vous pouvez, Madame, dit Léonide en l'interrompant, l'aimer comme votre fils, persuadée que sa valeur seule vous a conservé votre fille —.

Pendant huit jours les fêtes & les réjouissances éclatèrent dans Trébisonde.

Tout le monde célébroit le retour de l'Infante & des deux Chevaliers qui l'avoient accompagnée. L'Impératrice donnoit tous ses soins aux préparatifs de la guerre. L'élite de ses Sujets étoit déjà sous les armes. Les secours qu'elle attendoit de plusieurs Princes étrangers étoient arrivés. Les seules troupes du Turcoman n'avoient pas joint : mais on jugea qu'il seroit inutile de l'attendre. On agita même au Conseil s'il ne seroit pas honteux de le recevoir, apres ce qui s'étoit passé.

Tigrinde nomma le Roi de Russie Général de son armée. Il étoit son parent ; & quoiqu'il fût d'un âge mûr, il n'étoit pas moins infatigable dans les travaux de la guerre, que d'une sagesse éprouvée dans les délibérations.

Cependant Safar se rétablissoit ; & le chagrin seul d'avoir perdu Léonide apportoit un retardement à sa parfaite guérison. Lui-même en convenoit. Spinalba, qui chérissoit tendrement son frère, crut devoir le tirer d'une erreur dont elle-même n'étoit sortie que le jour du combat de Safar avec Brandilon. Ce jour-là donc elle apperçut l'ancienne armure de la fausse Léonide dans la chambre qui leur étoit

commune. Elle la revêtit pour faire une surprise à la Duchesse d'Ossarenne, chez qui elle se proposoit d'entrer ainsi déguisée. En ce moment entre un Esclave, qui, la trouvant seule, &, à son armure, la prenant pour la fausse Léonide, lui met dans la main une lettre, & se retire à l'instant. Spinalba ouvre cette lettre, qui étoit sans adresse. Quel est son étonnement d'y lire ce qui suit!

« Cher Chevalier de Cupidon, c'est » trop long-tems laisser Safar dans son » erreur. Apprenez-lui que vous n'êtes » point ma Léonide, & que vous ne » l'étiez que pour me complaire. En un » mot, révélez-lui votre vrai sexe; & en » mettant fin à sa mépriſe, rendez-nous » promptement en lui un bon allié, & en » vous un vaillant défenseur.

» TIGRINDE, *Imperatrice* » *de Trébisonde* ».

Telle fut la lettre que Spinalba communiqua à son frère, lorsqu'elle vit qu'il se portoit mieux, & que le trouble qui lui restoit portoit sur la perte imaginaire d'un bien qu'il n'avoit jamais possédé. En

guériſſant Safar d'une inquiétude chimérique, Spinalba lui en donna une réelle, & dont elle étoit l'objet. Il ne lui en témoigna rien, & demanda à être ſeul, ſous prétexte de vouloir dormir quelque tems. Mais combien il étoit loin de s'abandonner au ſommeil ! Qu'ai-je fait (s'écria-t-il, lorſqu'il n'eut plus perſonne autour de lui) ! Quelle imprudence j'ai commiſe ! Quoi ? je n'ai point enlevé Léonide, mais un Chevalier qui lui reſſemble ! Et ce Chevalier, dont le viſage réunit toutes les graces & tous les traits de la plus belle Princeſſe de l'Univers, je l'ai fait coucher, pendant pluſieurs ſemaines, dans la même chambre que ma jeune ſœur Spinalba ! Ah ! Chevalier de Cupidon ! croirai-je que tu ne te ſeras pas vengé ſur la ſœur de l'attentat du frère ? Inſenſé que j'étois ! Je me rappelle préſentement les tendres, les vives careſſes que ma ſœur lui donnoit en ma préſence. N'en doutons point, ma ſœur eſt déshonorée —.

En ce moment, un Courier extraordinaire eſt introduit. Safar prend les dépêches. Il y apprend que la vraie & la fauſſe Léonide ſont à la Cour de Trébi-

ſonde, ainſi que ſon rival Brandilon. La jalouſie renaît dans ſon cœur, & lui fait déſirer de ſe rapprocher promptement de Tigrinde, eſpérant que, malgré l'attentat qu'il a commis, elle lui donnera Léonide en mariage, & le préférera à tous ſes rivaux. L'intérêt de réparer l'honneur de ſa ſœur lui fait auſſi eſpérer que Tigrinde engagera ou forcera le Chevalier de Cupidon à épouſer Spinalba.

Safar écrit donc auſſi-tôt à l'Impératrice Tigrinde une lettre, où il lui fait des excuſes du paſſé, & où il lui demande en mariage, pour lui, la Princeſſe Léonide; &, pour ſa ſœur, le ſéducteur qui a abuſé de ſon innocence, & qu'il ſait être à la Cour de Trébiſonde, ſous le nom du Chevalier de Cupidon.

Cette lettre du Turcoman fut lue hautement dans le Conſeil d'Etat, où préſidoit Tigrinde, aſſiſtée des deux Léonides, de Brandilon & des autres Princes alliés. Quand Léonide entendit l'imputation faite au Chevalier de Cupidon, elle jeta ſur lui un regard plein de courroux. Caloandre frémit, & s'empreſſa de ſe juſtifier. Il fit voir que c'étoit involontairement qu'il avoit occupé la même chambre que la

Princeſſe Spinalba ; & il ſoutint, avec ſerment, qu'il l'avoit toujours reſpectée avec ſcrupule. Il ajouta qu'il ſe fût découvert au Turcoman dès le premier jour, ſans la juſte crainte qu'il avoit eue du reſſentiment de la Ducheſſe Chryſante, à qui il avoit le plus grand intérêt de cacher ſon vrai ſexe, depuis ſon empriſonnement au Château d'Oſſarenne, où, ſans le ſecours de l'illuſtre Léonide, il ſeroit encore priſonnier.

Ces raiſons convainquirent de ſon innocence tout le Conſeil de Trébiſonde, mais non pas l'altière Léonide, qui ſortit toute enflammée de colère & ſans daigner le regarder.

Tigrinde répondit civilement à Safar que le paſſé étoit déjà oublié ; qu'à l'égard de Léonide, elle prendroit un époux à ſon choix, & qu'il étoit libre de ſe repréſenter ſur les rangs ; qu'au ſurplus, Léonide elle-même la chargeoit de l'inviter, pour l'amour d'elle, à venir joindre ſes forces à celles de Trébiſonde, & de l'aſſurer qu'elle n'oublieroit jamais que Safar étoit le Prince par qui elle avoit été reçue Chevalier. Tigrinde finiſſoit par tranquilliſer le Turcoman ſur ſa ſœur Spinalba,

en lui donnant acte de la protestation publique qu'avoit faite le Chevalier de Cupidon, de ne s'être jamais écarté du respect dû à cette Princesse.

Le Chevalier se retira tout pensif & à pas lents dans son appartement. Il y trouva sur une table un billet de Léonide tout fraîchement écrit. Ce billet étoit en ces termes :

« *Au plus perfide de tous les hommes* ».

» Fuis, fuis de cet Empire; & ne t'offre » pas plus à mes yeux qu'à ceux de Spi» nalba, dont tu nies les faveurs, après » l'avoir séduite. T'arracher la vie, est la » satisfaction que se doit le Turcoman. » Pour moi, je te la laisse; je dédaigne » de te l'ôter. Adieu pour jamais.

» *Léonide* ».

Comment exprimer la douleur de Caloandre à la lecture de ce billet ? — Allons, s'écria-t-il, allons chercher la mort sous un autre Ciel ! Obéissons à Léonide —.

Plein de cette résolution, il écrivit à la Princesse, & donna sa lettre à Forian.

Il lui recommanda de ne la présenter à l'Infante que le lendemain. Ensuite, il se fit donner ses armes d'os de poissons; & pour n'être pas reconnu, il les couvrit d'un sur-vêtement léger. Quelques instans après, il sortit du Palais, monté sur Furio son bon Cheval; & il se trouva hors de la Ville au coucher du soleil. Alors, il congédia Durillo, le remerciant de ses services, & lui laissant pour récompense une bague d'un si grand prix, qu'il n'y avoit qu'un Roi des plus puissans qui pût en avoir fait l'acquisition.

La Princesse passa toute la nuit sans goûter aucun repos. Son agitation étoit extrême. Tantôt elle étoit enflammée de colère, en considérant les fautes qu'elle attribuoit au Chevalier; tantôt la tendresse & la pitié se faisoient entendre au fond de son cœur. Alors elle trouvoit des raisons pour l'excuser; & quand elle se rappelloit la terrible lettre qu'elle lui avoit écrite, elle se repentoit de la lui avoir envoyée.

Ces idées occupèrent Léonide, & troublèrent son repos toute la nuit. Dès le matin, Forian, assisté de Durillo, lui remit la lettre du Chevalier de Cupidon. La

Princesse la prit en tremblant, & lut ces paroles:

« Non, non, belle Léonide, je ne suis » point coupable de la séduction dont » le Turcoman m'accuse. Mais puisque » j'ai encouru votre disgrace, je n'en dois » pas moins me punir. La fatale lettre que » j'ai reçue de vous est mon arrêt. J'y » souscris sans murmurer. Adieu pour tou- » jours ».

— Ah! s'il est innocent, qu'il vive, s'écria t-elle. Va, mon cher Durillo, va voir s'il est levé. — Hélas! Madame, reprit Durillo, il est parti de Trébisonde dès hier au soir. Son désespoir étoit si grand, qu'il n'a pas même voulu que je l'accompagnasse —. Léonide, s'adressant alors à Forian: — Ne perds point de tems, lui dit-elle. Suis les pas du Chevalier de Cupidon; fais tes efforts pour le joindre, & reviens avec lui —. Forian se mit aussi-tôt en route, mais par pure obéissance, & sans aucun espoir de réussir.

Quand Tigrinde sut le départ précipité du Chevalier de Cupidon, qui étoit parti sans même prendre congé d'elle, son chagrin fut extrême: mais elle se figura qu'il

en avoit agi ainſi, pour qu'elle eût plus beau jeu à éluder les vues de Safar pour l'établiſſement de Spinalba. Elle chargea donc l'Envoyé qui devoit remettre ſa réponſe au Turcoman, de l'aſſurer que le Chevalier de Cupidon étoit parti de Trébiſonde le même jour où l'Ambaſſadeur Tartare y étoit entré, & que perſonne ne ſavoit quelle route il avoit priſe.

Le Turcoman fut affligé d'apprendre que l'honneur de ſa ſœur ne pouvoit être rétabli par le moyen qu'il avoit imaginé ; & il frémit de colère de voir que nul moyen ne lui reſtoit de connoître celui de qui il devoit tirer vengeance. Il ſentit en même tems s'accroître dans ſon cœur l'amour de la véritable Léonide. La ſoif de la revoir le mettoit hors de lui ; & ne pouvant modérer ſon impatience, il ordonna que ſes troupes ſe tinſſent prêtes à marcher dans trois jours : puis paſſant dans l'appartement de la Ducheſſe d'Oſſarenne, il lui fit part de tout ce qui s'étoit paſſé, de la lettre que Spinalba lui avoit remiſe, de l'Ambaſſade à Trébiſonde, du contenu de la réponſe de Tigrinde, & de la ſeconde évaſion de la fauſſe Léonide. Enſuite, il l'engagea à ſe

tenir prête pour partir avec lui, & la pria de prendre sous sa garde & en sa compagnie, durant toute l'expédition, sa sœur Spinalba, qui lui avoit demandé, avec instance, d'en être.

La Duchesse d'Offarenne ne put faire autrement que de promettre au Turcoman tout ce qu'il désiroit; mais lorsqu'il se fut retiré, elle réfléchit sur tout ce qu'elle venoit d'entendre, & ouvrit enfin les yeux sur la duperie qu'on lui avoit faite. Elle comprit que le Chevalier de Cupidon étoit certainement le même qu'elle avoit retenu prisonnier dans son Château; & que la ressemblance qu'il avoit avec la Princesse avoit donné à celle-ci le moyen de le délivrer & de tromper sa Geolière, comme cette même ressemblance avoit fourni au Chevalier de Cupidon le moyen de tromper un mois entier le Turcoman.

Alors, son ancienne passion pour le Chevalier se ralluma à un tel excès, que prenant un parti extrême, elle se déguisa en Page; & sortant de Noriga, seule à cheval, dès ce même soir, elle prit la route de Larta; car elle se rappelloit avoir oui-dire au Chevalier de Cupidon, le

jour où elle le reçut dans son Château, qu'il ne se trouveroit point au siège de Constantinople, sans avoir fait l'acquisition d'une épée merveilleuse, qu'un vieux Chevalier de Larta lui avoit promis de lui vendre.

Safar fut d'autant plus surpris de la disparition de la Ducheſſe, qu'elle laiſſoit ſans Chef les mille Chevaliers qu'elle avoit amenés de ſon Duché d'Oſſarenne. Pour ſuppléer à l'abſence de leur Souveraine, il mit à leur tête ſa propre ſœur Spinalba, après l'avoir armée Chevalier, ſelon l'uſage de ces tems héroïques.

L'inſtant indiqué pour le départ étant venu, le Turcoman fit de ſi grandes journées, qu'il arriva bientôt à Trébiſonde. Tigrinde & la Princeſſe le reçurent poliment; mais, dans le fond de ſon cœur, Léonide ſentoit pour lui une horreur invincible, parce quelle lui imputoit le malheur qu'elle avoit d'être ſéparée du Chevalier de Cupidon. Le Turcoman demanda pardon à la Princeſſe, ainſi qu'à l'Impératrice, en les abordant. Il leur témoigna le repentir & le regret qu'il avoit de tout ce qui s'étoit paſſé, & leur promit de réparer ſa faute par une ſou-

mission aveugle & une conduite respectueuse. Elles reçurent ses excuses : mais il étoit aisé de voir qu'elles n'étoient indulgentes que par politique.

Quelques jours après l'arrivée du Turcoman, le Roi de Russie, que Tigrinde avoit nommé Général de ses troupes, fit la revue de l'armée dans une grande plaine, en présence de l'Impératrice & de l'Infante.

On employa deux jours entiers pour l'embarquement des troupes, qui se trouvèrent monter à cent cinquante mille hommes ; & après cette expédition, Tigrinde & l'Infante montèrent sur une galère magnifique & convenable à leur rang. Elles laissèrent l'Empire sous les ordres du Prince de Contarid, vieillard qui joignoit la prudence & la valeur à la plus scrupuleuse fidélité. Le vent étoit favorable ; la flotte perdit bientôt de vue le port de Trébisonde.

Le cœur de Tigrinde nageoit dans la joie, en songeant qu'elle alloit se venger de Poliarte. Mais bientôt après, la tendresse qu'elle avoit pour lui, & qui s'étoit réveillée depuis la mort de l'Empereur son époux, reprenoit entièrement le

dessus. Elle se représentoit Poliarte à ses pieds, lui jurant qu'il l'adoroit toujours. Alors, une douce émotion s'emparoit de son ame, & lui faisoit sentir qu'elle ne pourroit jamais le voir en cet état, sans lui pardonner.

Léonide n'étoit pas moins agitée. Forian ne lui avoit rapporté aucunes nouvelles du Chevalier de Cupidon ; elle soupiroit, elle gémissoit sans cesse. Son amour, réduit au désespoir, ne lui laissoit aucun repos.

Caloandre, en proie à sa douleur, & ne désirant que la mort, cheminoit à l'aventure. Il se trouva insensiblement sur le bord de la mer, & s'embarqua pour des pays lointains, voulant y mourir inconnu; car la lettre de Léonide lui avoit rendu la vie insupportable. Il chercha par tout la mort, & la donna souvent, sans pouvoir jamais la rencontrer pour lui-même. Ses courses vagabondes le conduisirent en Egypte, où il se lia de l'amitié la plus étroite avec le Prince Acomat & le Prince Uranio. Celui-ci étoit fils (mais par simple adoption) de Saladin, qui, de Duc d'Alexandrie, étoit devenu Roi d'Egypte par la mort de Pharaon,

de Zalindo, son fils unique, & de Bronte son frère, meurtrier de Zalindo. Uranio se croyoit fils d'un Chevalier de Trébisonde, nommé le Comte Anaxarte, que Saladin, étant Duc d'Alexandrie, & n'ayant encore aucun espoir de succéder à Pharaon, avoit pris dans une vive amitié; en sorte que pour mieux le fixer auprès de lui, il avoit adopté pour son fils le jeune Uranio, dont Anaxarte se faisoit passer pour père, encore que cet enfant ne fût que le nourrisson de sa femme Zara. Celle-ci avoit toujours aimé le Comte Anaxarte, qui ayant eu le malheur de s'attirer la disgrace d'Orcan, fut contraint de se cacher dans les environs de Trébisonde, d'où l'Empereur l'avoit exilé. Et tandis qu'il se tenoit ainsi caché & fugitif, Tigrinde jugea à propos de faire épouser Zara, qui étoit une de ses Demoiselles, au Duc de Frise, Favori de l'Empereur. Anaxarte au désespoir, attendit un soir le Duc dans un passage écarté, lui fit mettre l'épée à la main, & le tua. Zara, qui se trouvoit enceinte, mit quelque tems après, au monde, une fille d'une rare beauté, qu'elle nomma Lindane: dans cette même circonstance,

Orcan choisit Zara pour être Nourrice du petit Prince Endimir que Tigrinde mit au jour vers ce même tems. On se rappelle que le bateau où étoit cette Nourrice avec le petit Prince, fut emporté par le courant dans la mer. Le hasard voulut que ce bateau fût apperçu par Anaxarte, qui naviguoit alors sur un vaisseau, où il s'étoit embarqué pour fuir le ressentiment de l'Empereur. Il reconnut sa chère Zara; & pour engager le Pilote à s'en charger, il feignit que c'étoit sa femme, & que l'enfant qu'elle nourrissoit étoit son fils Uranio; c'est le nom qu'il s'avisa, à l'instant, de lui donner. Ce fut de cette sorte qu'Anaxarte, étant passé en Egypte, y gagna les bonnes graces du Duc d'Alexandrie, qui, se trouvant sans enfant, par la stérilité de sa femme, prit, comme on l'a dit, tellement en goût cet Etranger, qu'il adopta solemnellement pour fils & successeur le petit Uranio. Lorsque cet enfant eut atteint l'âge viril, Anaxarte, considérant que l'adoption de Saladin rendoit un Trône au Prince de Trébisonde, ne jugea point à propos de lui apprendre de qui il tenoit la naissance. Il lui dit seulement que Zara n'étoit point

sa mère, ni lui son père; qu'ils lui avoient seulement sauvé la vie, donné l'éducation, & procuré une grande fortune; qu'en reconnoissance de tant de bienfaits, il se flattoit qu'il épouseroit sa fille Lindane. Uranio eût été disposé à complaire en tout à Anaxarte: mais comme il n'avoit jamais vu dans Lindane qu'une sœur, il ne put, malgré sa rare beauté, & quelqu'effort qu'il se fît, l'aimer autrement qu'en frère; ce qui affligea considérablement Anaxarte, & le fit retourner dans sa Patrie, aux risques d'y être reconnu. Vers ce même tems, Saladin devint amoureux de Lindane, & la fit mettre dans son Serrail. Uranio, jaloux de l'honneur de la fille d'Anaxarte, osa la délivrer, secondé par la valeur du Chevalier Etranger, qui étoit devenu éperdument amoureux de cette Beauté. Saladin, outré de dépit, déclara Uranio déchu de son espérance au Trône; & ne soupçonnant point que cet Etranger fût complice & même le principal agent de l'enlèvement qui le courrouçoit, il le combla de faveurs. Le crédit de ce Chevalier s'accrut bien autrement, lorsque Saladin eut appris de lui qu'il étoit son petit-fils, le Prince Acomat, fils de sa

fille Lindamore qu'il avoit mariée au Prince Clarindo, héritier préſomptif légitime du Royaume de Taurica, du chef de ſon père le grand Roi Almindro. Acomat raconta à ſon aïeul Saladin comment Clarindo ſon père avoit été exclu du Trône de Pontique par ſon tuteur Albumazar, dont le fils Aſprando avoit maintenu l'uſurpation, & ſuccédé à l'uſurpateur; & comment, non content de cette injuſtice, Aſprando avoit prétendu faire reconnoître pour ſon fils légitime & héritier préſomptif du Trône ſon bâtard Albazar; comment auſſi la valeur du Chevalier de Cupidon, qui s'étoit armé en faveur des deux fils de Clarindo, avoit replacé ſur le Trône de Pontique le Prince Fortunien, frère aîné d'Acomat, & avoit fait mordre la pouſſière à l'uſurpateur & à ſon bâtard, au moment où Fortunien & Acomat, par les ordres du Tyran, alloient ſubir le dernier ſupplice.

Ce récit donna à Saladin un vif déſir de connoître le Chevalier de qui ſes deux petits-fils avoient reçu un ſi grand ſervice; & il chargea le Prince Acomat de le lui préſenter à ſon lever. Ce fut donc

de très-grand matin qu'Acomat vint visiter son ami, qui, ravi de le voir, lui fit part d'un songe qu'il avoit fait. Il lui avoit semblé voir son père Poliarte implorer son secours pour la défense de ses Etats. Ce songe l'ayant singulièrement ému & touché, il s'étoit réveillé au moment où, après avoir fait à Poliarte le serment de le secourir, il avoit étendu les bras pour l'embrasser.

— Voilà un rêve, lui répondit Acomat, que je veux vous aider à réaliser. Partons au plutôt pour Constantinople. Nous trouverons en route notre ami Uranio, dont Saladin m'a donné la place. Vous concevez que je ne l'ai acceptée que pour la lui conserver plus sûrement. Ce même Saladin, mon aïeul, brûle d'envie de vous voir, & de vous remercier des services que vous avez rendus à ses petits-fils. Je lui demanderai l'agrément de vous accompagner; & je me flatte, en lui apprenant que vous êtes le Prince Caloandre, de l'engager à m'envoyer bientôt un renfort considérable à commander pour la défense de votre Empire —.

Le Chevalier de Cupidon consentit à

être présenté à Saladin, qui l'accueillit en Héros, permit à Acomat de l'accompagner, & leur promit de leur envoyer, dans peu, un puissant secours.

Ils s'embarquèrent : une tempête les assaillit, le vaisseau fit naufrage, & alla échouer sur des rochers qui bordoient une Isle inconnue. Acomat, long-tems le jouet des flots, fut recueilli par un vaisseau Tyrien. Caloandre, s'étant jeté avec Furio dans une frêle nacelle, aborda dans l'Isle, qu'il jugea être déserte ; mais après en avoir fait le tour, il crut distinguer les traces d'un pied qu'à l'élégance de la forme il estima être celui d'une femme.

Hélas ! il ne se trompoit pas ; & ce pied n'étoit que trop connu de lui. Ces traces qu'il voyoit étoient celles de la passionnée Ducheſſe d'Offarenne. Comme elles étoient encore assez fraîchement imprimées dans un molle argile, il se mit à les suivre, se doutant bien que cette Isle funeste renfermoit une personne fort à plaindre, & qui peut-être auroit besoin de son secours. Il pénétra ainsi jusques vers le cœur de l'Isle. Là, il se trouva arrêté par un torrent assez large & fort profond, où il remarqua une arche natu-

relle formée par le roc, & tout récemment écroulée.

Laissons Caloandre occupé à traverser avec beaucoup de peine ce torrent rapide, à l'aide de Furio, Coursier accoutumé à franchir à la nage les plus grands fleuves; & reprenons l'histoire de l'infortunée Chrysante.

Elle avoit vainement parcouru bien des pays, sans pouvoir trouver le Chevalier de Cupidon. Des Pirates s'étoient emparés d'elle; & ayant reconnu que le Page qu'ils avoient pris étoit une femme d'une rare beauté, ils lui firent reprendre les habits de son sexe, & se rembarquèrent, espérant la vendre à quelque riche Bacha. Leur vaisseau fit naufrage quinze jours avant celui qui portoit Caloandre. La tempête brisa ce bâtiment sur les rochers. Chrysante échappa seule à la mort. Une planche qu'elle eut la force de ne point quitter, la porta sur le rivage de l'Isle déserte dont nous venons de parler. Lorsqu'un peu de repos lui eut rendu ses forces, la faim & la soif commencèrent à les lui ôter de nouveau. Elle se traîna vers le torrent, dont elle trouva l'eau très-fraîche & très-limpide. Elle remar-

qua le pont formé par une arche naturelle, qui menaçoit déjà ruine, mais qui subsistoit encore. Elle passa ce pont en tremblant, & se trouva alors au cœur de l'Isle dans un vallon délicieux planté de dattiers & d'autres arbres chargés de divers fruits. Elle en mangea; puis voyant la nuit venir, elle entra dans une grotte dont elle chassa un chevreuil, & s'étendit sur la mousse, où elle s'endormit. Elle fut bientôt réveillée par l'éclat des éclairs, & un tonnerre effroyable. La grêle & la pluie tomboient par torrens. Le Ciel étoit tout en feu. Elle vit, à la faveur de cette clarté effrayante, le pont s'écrouler avec fracas sous la chûte de la foudre. Ciel! que vais-je devenir, s'écria-t-elle à cette vue, puisque le torrent forme une ceinture autour de ce vallon, & que l'arche, qui en étoit l'unique issue, vient de s'abymer sous mes yeux? Ciel! ô Ciel! c'est donc ici qu'il faut que je termine bientôt mes jours; bientôt, sans doute, puisque la vie m'est importune sans le Chevalier que j'adore!

Cette idée désespérante, jointe au régime qu'elle observoit dans ce lieu désert, la consumèrent en peu de jours, &

lui donnèrent une fièvre lente, qui bientôt s'enflamma, & prit le caractère des fièvres aiguës & promptement mortelles. Cet accès, parvenu à son dernier période, ne lui laissoit plus que la sensation douloureuse d'une fièvre adurante. S'appuyant donc d'une main contre un saule, elle se pencha assez bas pour puiser de l'eau du torrent dans une écaille de tortue, sorte de richesse dont cette Isle ne manquoit pas; elle ne fut obligée de se pencher si bas, que parce que les eaux du torrent avoient considérablement baissé. Cette attitude lui donna occasion de voir dans l'eau son image. Elle se fit horreur à elle-même. Ce n'étoit plus ce teint de lis & de roses; ce n'étoient plus ces boucles flottantes, retraite commune de Flore & des Zéphyrs. Un teint basané, vergeté de rougeurs & de taches livides; des cheveux incultes & d'une affreuse confusion, avoient succédé à tant de graces. Sa robe même, de fine gaze de Cos, robe plutôt faite pour dévoiler une beauté que pour la couvrir, n'étoit plus qu'un drapeau informe, déchiré en mille endroits, & souillé, en mille autres, des toiles d'araignées, & de la poussière de la grotte.

grotte. Quand Chryſante ſe vit en cet état, elle jetta un cri lamentable : « Ah ! » Ducheſſe infortunée ( ſe dit-elle ), eſt-» ce bien toi que tu viens de voir ? C'eſt » donc en cet état que tu étois deſtinée à » mourir? Voilà où t'a réduit ton amour » pour un ingrat! Encore, ô cruel Che-» valier de Cupidon, ne regretterois-je » point la vie, ſi je la perdois de ta main, » s'il étoit poſſible qu'au moins le Ciel, » par quelque miracle, t'envoyât ici pour » me fermer les paupières » !

Caloandre venoit d'entendre tout ce qu'avoit dit cette infortunée. Il n'en pouvoit croire ſes yeux, tant étoit changée cette victime d'amour! Mais il ne put refuſer d'en croire au moins ſes oreilles. Il deſcendit auſſi-tôt de cheval; &, touché de la compaſſion la plus vive, il vint s'aſſeoir ſur le bord du torrent, tout à côté de la Ducheſſe, qui ne l'eut pas plutôt enviſagé, qu'elle tomba évanouie. Ce fut vainement qu'il tenta de la rappeller à la vie avec quelques gouttes d'un flacon du baume de Durillo. Quel baume peut faire revivre quelqu'un qui expire d'amour? L'heure fatale de la Ducheſſe étoit venue.

Elle passa ; elle expira, peut-être avec une joie secrète, dans les bras & sur le sein du Chevalier de Cupidon.

Affecté, au-delà de toute expression, d'un spectacle aussi désespérant, Caloandre donna des larmes à la mort de Chrysante ; &, tout saisi d'horreur & de pitié, il l'ensevelit, en frissonnant, sous un monceau de sable.

Ensuite il remonta promptement sur Furio, cherchant, tout hors de soi, à s'éloigner d'un lieu si triste pour lui. Il repassa le torrent, & rejoignit au galop le rivage de l'Isle. Quelle fut sa satisfaction d'y trouver un vaisseau, qui, ayant besoin d'eau, y avoit jeté l'ancre ! Mais il passa entièrement de la tristesse à la joie, lorsqu'il apperçut à bord de ce même navire son cher Uranio, accompagné de Lindane, & quelques instans après son cher Acomat ; car ce vaisseau étoit le même bâtiment Tyrien qui avoit sauvé Acomat du naufrage : & celui-ci, entendant dire au Pilote qu'il falloit faire provision d'eau quelque part, lui avoit persuadé de remorquer vers l'Isle déserte, soupçonnant que si le Chevalier de Cupi-

don s'étoit sauvé des ondes, ce ne pouvoit être en un autre endroit.

Ainsi se rencontrèrent ces trois amis, qui, après une infinité d'aventures, arrivèrent enfin devant Constantinople. Ils trouvèrent la campagne couverte des troupes ennemies & des assiégés même: ceux-ci, au nombre de moins de cent mille hommes, n'en étoient pas moins sortis contre les cent cinquante mille de l'armée de Trébisonde. L'avantage jusques-là avoit été du côté de Tigrinde. Safar, Brandilon, Arlete, Prince de Perse, & le Géant Forconte, avoient fait des ravages effroyables dans l'armée Grecque. La seule Tigrinde (revêtue d'armes simples, pour n'être point connue) y avoit fait un carnage affreux; lorsque Caloandre & ses deux amis entrèrent comme trois foudres dans la mêlée, & firent changer, en un instant, le sort du combat. Uranio & Acomat firent des prodiges de valeur dignes d'une renommée immortelle: mais enfin, investis & succombant sous le nombre, ils alloient être ensevelis dans leur propre triomphe, si Caloandre, après avoir renversé tout ce qui

lui faisoit obstacle, n'avoit promptement volé à leur secours. Dès ce moment, l'armée de Trébisonde fut dans une entière déroute; &, cette même nuit, elle décampa précipitamment, & remit à la voile, le seul nom de Caloandre ayant jeté la consternation parmi tous les assiégeans.

Le Héros entra dans sa Ville, accompagné de ses deux amis & de la Guerrière Lindane, qui ne s'étoit presque point écartée d'eux, & qui, durant la mêlée, avoit rompu une lance avec l'Infante Spinalba. Il étoit nuit: mais en un instant toute la Ville fut illuminée, & le Prince Caloandre fut reçu comme un Dieu tutélaire, au bruit des applaudissemens, des cris de joie & des chants publics. Poliarte, son père, ne pouvoit se lasser de l'embrasser, de le remercier, de l'honorer. La victoire, accoutumée à renverser l'ordre naturel des choses, sembloit avoir mis le père à la place du fils.

L'armée Grecque ne voulut point s'en tenir à cette victoire. Fière de voir à sa tête l'invincible Caloandre, elle demanda

à grands cris qu'on la menât mettre le siége devant Trébisonde. Poliarte crut devoir profiter de dispositions si favorables; & trois jours après le départ de l'armée ennemie, la Flotte Byzantine mit à la voile. Elle portoit entr'autres Héros & Héroïnes de marque, l'Empereur Poliarte, son fils Caloandre, la Princesse Stella, sœur cadette de Caloandre; Arlinde, fille du Duc d'Albanie & Demoiselle de Compagnie de la Princesse Stella, Polémon, Prince de Hongrie, le Prince Endimir (ou Uranio), le Roi de Pologne, le Prince Acomat, la belle Lindane, & une infinité d'autres personnes de haut rang. Au moment même du débarquement, on vit arriver, par terre, Arsilée, Prince d'Arménie, sa sœur la Princesse Armeline, son fidèle Chevalier le Prince Altobel, frère puîné de Caloandre, & enfin Gelindo, Prince de Syrie, frère de la Princesse Arméline. Ils amenoient à Poliarte un renfort de trente mille hommes. On chargea ce nouveau secours sur des galères & sur des vaisseaux de transport, tous les vaisseaux voiliers ayant peine à contenir les troupes natio-

nales. On n'entendoit sur chaque bord que des cris d'impatience & d'allégresse anticipée. Poliarte, toutefois, ne désiroit par cette guerre que la possession de Tigrinde, qu'au fond du cœur il n'avoit jamais cessé d'aimer, & qui avoit encore toutes les graces, tous les attraits de la jeunesse.

Les Grecs furent à peine arrivés devant Trébisonde, qu'ils voulurent essayer de la prendre d'assaut. Les assiégés, ayant à leur tête Léonide, firent une sortie vigoureuse, où les Grecs perdirent un grand nombre des leurs, mais où ils firent prisonnière cette Princesse. Elle fut menée devant Caloandre, qui la reçut avec tant de respect, & qui laissa en même tems entrevoir tant d'amour, que Léonide ne fit, de son côté, paroître pour son vainqueur que ce dernier sentiment, en reconnoissant en lui son cher & fidèle Chevalier de Cupidon. — Hélas! lui dit-elle, par quel injuste & bizarre jeu de la fortune, portons-nous les armes l'un contre l'autre? — Ah! c'est malgré moi, & vous n'en doutez point, répondit assez bas Caloandre. Mais, Madame, ajouta-

t-il, vous devez avoir besoin de repos ; souffrez qu'on vous dresse une tente auprès de la mienne.

Caloandre & Léonide étoient trop voisins l'un de l'autre pour ne pas désirer de s'expliquer davantage. Le Prince fit demander à l'instant à la Princesse de Trébisonde la liberté de lui rendre sa visite. Elle le lui permit. Il se justifia si complètement, que ce fut le tour de Léonide de s'excuser. Elle alloit le faire ; Caloandre la prévint, en mettant un genou en terre devant elle, & en lui baisant respectueusement la main. Lorsqu'il fallut se retirer, il lui présenta sa sœur Stella, qu'il laissa avec elle pour lui tenir compagnie, avec la jeune Arlinde. Ainsi, on dressa trois lits dans la même tente pour les trois Héroïnes, dont aucune ne dormit bien tranquillement ; car cette passion, qui ne dort point, l'amour les tint éveillées presque toute la nuit, Léonide pour Caloandre, Stella & Arlinde pour le Prince Uranio. Arlinde avoit été chargée par Tigrinde de disposer Stella à recevoir les hommages de cet Amant, dont Caloandre aussi favorisoit les prétentions à l'hy-

men de sa sœur : & la tendre Stella n'étoit que trop disposée à consentir à cette union, qui faisoit tout son désir. Mais Arlinde, qui aimoit secrètement Uranio, répandoit, autant qu'elle pouvoit, des nuages sur le sort de ces deux Amans.

Cependant la Ville de Trébisonde étoit dans les plus grandes alarmes : le triste événement de la captivité de Léonide faisoit compter pour rien le succès de la veille. On assembla, de nuit, un Conseil extraordinaire auquel tous les Chefs de l'armée assiégée furent appellés. Dans ce Conseil, Brandilon, Safar & le Persan Arlete, plutôt par bravade, que comme touchés de voir répandre tant de sang, proposèrent de faire porter au camp ennemi, de leur part, le cartel d'un combat particulier en champ-clos entr'eux & les trois Princes Caloandre, Altobel & Uranio ; aux conditions que, de part & d'autre, l'effusion du sang cesseroit pour tout le reste des troupes de l'un & de l'autre parti ; que si eux proposans étoient vaincus, ils se retireroient, en laissant Léonide au pouvoir de Caloandre : mais que s'ils remportoient la victoire, cette

Princeſſe deviendroit l'épouſe du Turcoman, Armeline celle de Brandilon ; & qu'Arlete auroit Trébiſonde, avec trois Provinces maritimes.

Le Hérault ayant porté ce cartel au camp des aſſiégeans, le défi fut auſſi-tôt accepté par les trois Princes. Il fut réglé qu'Uranio auroit affaire au Turcoman, Altobel à Arlete, & Caloandre à Brandilon.

La fortune fut d'abord favorable au parti de Trébiſonde ; car Uranio & Altobel, après une heure de combat terrible, furent portés, toutefois ſans bleſſure mortelle, à terre : mais Caloandre, au même moment, fendit la tête à Brandilon ; puis revint tout furieux fondre ſur Arlete & le Turcoman. Ce ſecond combat ne fut pas de longue durée ; & du premier coup qu'il leur porta à l'un & à l'autre, il les étendit morts ſur la pouſſière.

Ce combat, ſi déciſif, ſe paſſa en préſence des deux armées, ſous les murs de Trébiſonde. Auſſi-tôt que la trompette eut ſonné pour annoncer la victoire de Caloandre, toutes les troupes auxiliaires

des assiégés défilèrent le long des remparts pour se retirer; les troupes du Pays même mirent bas les armes, & les portes de Trébisonde demeurèrent ouvertes au vainqueur.

Le premier soin de Poliarte fut d'envoyer assurer Tigrinde de son respect, & la tranquilliser sur l'usage qu'il feroit de sa victoire. Un second message suivit bientôt le premier. Il étoit accompagné d'une lettre dans laquelle Poliarte demandoit le pardon & l'oubli de ses torts passés envers Tigrinde, & faisoit la proposition de lui rendre tous ses Etats, à condition que, de son côté, elle lui rendroit son amour & sa main, & que Caloandre épouseroit Léonide.

On juge que ces conditions, auxquelles l'amoureux Poliarte avoit donné la tournure de prières, ne furent point rejetées par Tigrinde, dont la colère contre Poliarte n'avoit jamais été qu'un effet d'amour. Elle répondit qu'elle trouveroit bon qu'il profitât de tous les avantages de sa victoire, & qu'elle se soumettoit, pour elle & pour Léonide, aux propositions du vainqueur.

L'entrevue de Poliarte & de Tigrinde fut des plus touchantes. On n'oſe guères faire des reproches à un Amant victorieux: auſſi n'en fit-on point. Il fut arrêté que le mariage de Poliarte & de Tigrinde ſe célébreroit le ſoir même, ainſi que celui de Caloandre & de Léonide. Mais on fut obligé de remettre à quelques jours celui d'Uranio avec la Princeſſe Stella & celui du Prince Altobel avec l'Infante d'Arménie, à cauſe des bleſſures qu'ils avoient reçues dans le dernier combat, leſquelles exigeoient qu'ils gardaſſent le lit quelque tems.

Comme la cérémonie du mariage de Poliarte avec Tigrinde & de Caloandre avec ſa chère Léonide venoit d'être achevée, on annonça un Courier Egyptien, qui apportoit la nouvelle de la mort de Saladin, & du choix qu'il avoit fait de ſon petit-fils Acomat pour ſon ſucceſſeur. Poliarte & Tigrinde ſavoient qu'Acomat n'étoit point indifférent à la belle Lindane, & que ſans doute il l'aimoit avec paſſion, puiſqu'au moment d'aller combattre, il avoit publiquement reçu d'elle une écharpe: ainſi le jour de ſon mariage avec Lindane

fut fixé à celui de son départ pour l'Égypte, & il fut arrêté que les deux autres mariages se feroient aussi ce jour-là.

A peine l'Empereur & l'Impératrice étoient-ils remontés au Palais, qu'un vieillard inconnu demanda à être introduit en secret devant eux. C'étoit le Comte Anaxarte. Tigrinde ne le reconnut que lorsqu'il se fut nommé, tant l'âge, les voyages & une maladie qu'il venoit dessuyer l'avoient changé. Il se jeta aux pieds de Tigrinde; & après avoir obtenu d'elle l'assurance du pardon pour tout le passé, & pour ce qu'il avoit à lui confesser, il lui révéla le mystère de la naissance d'Uranio; & pour lui prouver qu'Uranio étoit en effet le fils dont elle avoit tant pleuré la perte, en un mot, que c'étoit le Prince Endimir, frère aîné de l'Infante Léonide, il fit, en ce moment, paroître Zara sa femme, qui avoit été la Nourrice de ce Prince. Zara fit ressouvenir Tigrinde d'une marque de naissance, très-distinctive, que le petit Endimir avoit au col, & qu'Uranio avoit également. Pour surcroît de preuves, Zara remit à l'Impératrice tous les bijoux de l'enfant,

à l'exception du bracelet à secret qu'elle avoit recommandé à Uranio de porter toujours sur lui. Ce bracelet, sans qu'Uranio en sût rien, contenoit le portrait en émail de son père Orcan.

Tigrinde, toute ravie de retrouver son cher fils Endimir, fit grace au Comte Anaxarte, ainsi qu'à sa femme Zara: mais elle leur recommanda le secret jusqu'à la parfaite guérison d'Uranio, à qui la joie inespérée d'un tel événement auroit pu être funeste dans l'état de foiblesse où l'avoient mis ses blessures. On ne jugea pas devoir user de la même précaution pour la Princesse Stella, sœur de Caloandre, à qui la main d'Uranio étoit promise; & ce fut Arlinde (Arlinde sa rivale secrète) qui fut chargée de lui apprendre cette grande nouvelle.

Comme Arlinde étoit fille du Duc d'Albanie, elle s'étoit toujours cru l'égale au moins d'Uranio, qui n'avoit été (encore pour quelque tems) qu'un Prince adoptif, & qui sembloit ne devoir l'espérance d'épouser la Princesse de Constantinople qu'à l'amitié qu'avoit pour lui le Prince Caloandre. Elle s'étoit donc toujours flattée de parvenir, par ses menées,

à traverser ce mariage, & à se substituer insensiblement à la place de Stella dans le cœur d'Uranio, pour qui elle se sentoit une passion extrême. Mais lorsqu'elle sut, de la bouche même de Tigrinde & de Poliarte, que l'objet de son fol amour étoit le Prince Endimir, frère de Léonide & l'héritier présomptif de l'Empire de Trébisonde, elle comprit bien que la fille d'un simple Duc d'Albanie, dépouillé de ses Etats, ne pouvoit plus prétendre à épouser Uranio, & que ce bonheur suprême, le but de tous ses désirs, seroit le partage de l'Infante de Constantinople.

Ne pouvant donc, dans son désespoir, prendre sur elle d'aller porter une telle nouvelle à son heureuse rivale, elle n'écouta plus qu'une rage aveugle, & courut, à l'heure même, se précipiter dans la mer.

Ce fut la seule infortune de ce grand jour. Il restoit à pourvoir la jeune Princesse Spinalba, sœur du Turcoman, tué dans le dernier combat par Caloandre, pour qui cette Princesse s'étoit senti de tendres émotions dans Noriga. Mais ces premières impressions s'étoient entièrement dissipées depuis qu'elle avoit vu &

écouté le Prince Polémon, à qui, de son côté, sa vue & sa conversation ingénue firent oublier les charmes qu'il avoit trouvés à sa chère Syrène, à la Cour d'Ismare. Spinalba ne pouvoit donc plus guères enviſager Caloandre que comme le meurtrier de Safar. Caloandre, pour faire sa paix avec elle, lui proposa de lui faire réparer la perte d'un frère par le don d'un mari, en la personne du Prince de Hongrie, le brave, le jeune, l'aimable Polémon. Spinalba baissa les yeux, & rougit. Caloandre n'attendit point d'autre réponse; &, de l'aveu de Poliarte & de Tigrinde, il fit arrêter la célébration de ce mariage pour le même jour que les trois autres.

Ce jour tant désiré par huit personnes illustres, & par tout Trébisonde, vint enfin. Endimir & Altobel étoient parfaitement guéris de leurs blessures. Jamais cérémonie ne se fit avec plus de pompe, & ne remplit les Peuples de plus de joie. Le lendemain, Acomat emmena sa chère Lindane régner en Egypte. Altobel suivit l'Infante Armeline à la Cour d'Ismare, où ils succédèrent bientôt au Roi d'Arménie, qui étoit fort avancé en âge. En-

dimir & Stella furent alors déclarés héritiers préſomptifs du Trône de Trébiſonde, après la mort de Poliarte & de Tigrinde. Poliarte, par cet arrangement, céda ſon Empire de Conſtantinople à ſon fils Caloandre, qui alla y régner avec ſa chère Léonide. Spinalba établit le Bacha Turcon Vice-Roi de Neriga, & de tous les Etats de Safar, & ſuivit en Hongrie ſon cher époux le Prince Polémon.

(*Par M. de Sivry.*)

## *QUATRIÈME CLASSE.*

### ROMANS D'AMOUR.

# ALOÏSE DE LIVAROT.

Le Manuscrit d'où cette Historiette est extraite, sembleroit l'Ouvrage d'un Auteur qui ne prisoit pas assez ses Productions pour les faire imprimer, si l'on s'en rapportoit à l'espèce de Préface, où il rend compte de son dessein en écrivant. *C'est uniquement*, dit il, *pour amuser mon accorte & tant douce Amie Germaine, que je compose & Romans & Chansons. Content de son suffrage, je n'ai cure de celui des autres.* Le fragment d'une Epître dédicatoire, attachée par un fil au Manuscrit, dément un peu & la modestie de l'Auteur, & la sincérité de l'Amant,

en prouvant qu'il ne se bornoit pas à l'approbation de Germaine. Probablement, cette Epître s'adressoit au Cardinal de Richelieu. Le titre d'Eminence, une foule de flatteries sur la prise de la Rochelle, indiquent que l'Ouvrage, daté de Janvier 1628, devoit être dédié à ce Ministre. Mais on ignore absolument l'état, l'âge, le nom & la fortune de l'Auteur.

# ALOÏSE DE LIVAROT.

THIBAUT D'HANGEST & GONTRAN DE LIVAROT, servant tous deux dans les armées de François Premier, par un heureux hazard, se sauvèrent réciproquement la vie le jour de la fameuse bataille de Marignan. Leur mutuelle reconnoissance les attacha l'un à l'autre; pendant plusieurs années, ils ne se quittèrent point: mais des circonstances, relatives à leur fortune, les forcèrent d'abandonner les camps, & de se retirer dans leurs Terres.

Les biens de Thibaut étoient situés en Picardie. Gontran avoit les siens en Normandie. La nécessité de vivre séparés leur

fit sentir une peine véritable. Ils se promirent que l'éloignement n'affoibliroit point leur amitié. Pour mieux en resserrer les liens, tous deux se marièrent le même jour, & jurèrent solemnellement aux pieds des autels d'unir leurs premiers nés, si la Nature favorisoit ce vœu en les faisant naître de sexe différent. Peu de tems après, ils se firent de tendres adieux. Thibaut fut habiter son Château d'Hangest, & Gontran se rendit à celui de Livarot.

Avant la fin de l'année de son mariage, Brigide de Saint-Leu, femme de Thibaut, lui donna un fils. Cette nouvelle, apportée au Château de Livarot, y causa beaucoup de plaisir. La naissance d'Olivier d'Hangest y fut célébrée par de grandes réjouissances: mais elle devint une source de chagrin pour Gabrielle de Thury, épouse de Gontran. Le Sire de Livarot, homme exact, franc Chevalier, religieux observateur de sa parole, très-pressé de prouver à son ami Thibaut qu'il se souvenoit de leurs communs engagemens, se plaignoit de la lenteur de sa compagne à le rendre père. Il lui représentoit à tous momens qu'elle devoit une femme

au petit Olivier ; que l'accompliſſement d'un vœu ſacré dépendoit de ſa fécondité, & l'exhortoit ſérieuſement à s'occuper toute entière du ſoin de le mettre en état de remplir ſa promeſſe.

Pendant quatre ans, la pauvre Gabrielle s'entendit répéter les mêmes propos, ſe vit impatienrée, tourmentée, perſécutée; on l'aſſujettiſſoit à tous les régimes; on la vouoit à tous les Saints; on la menoit à tous les pélerinages; on la faiſoit jeûner, prier : elle pleuroit, ſon mari boudoit, elle reſtoit ſtérile.

Le Ciel prit enfin pitié de ſes ſouffrances. De favorables ſymptômes annoncèrent que la Dame de Livarot alloit devenir mère : c'étoit beaucoup pour ſa tranquillité préſente, pas aſſez pour affermir ſon repos. Si, par malheur, elle ne donnoit pas le jour à une fille, Gontran, mal ſatisfait, recommenceroit à la fatiguer par de nouvelles courſes & de nouveaux régimes. Inquiette ſur le ſexe de l'enfant qu'elle portoit dans ſon ſein, crédule & ſuperſtitieuſe, elle conſultoit tous les Devins, tous les Bergers, toutes les Vieilles du canton. Connoiſſant ſes déſirs, on lui promettoit une fille. Son

attente ne fut point déçue. Elle combla de joie son mari en mettant au monde la plus petite & la plus jolie créature que la Normandie eût encore vue naître dans ses Provinces.

Portée en grande pompe sur les fonts, elle y fut tenue par Isabelle de Fervaques, épouse du Seigneur de Lieuvain, & par le Sire de Montiviliers. Ils la nommèrent Aloïse. Sa mère la nourrit, prit d'elle un soin particulier, & jouit avec délices du plaisir de la voir s'embellir sous ses yeux. Plus elle croissoit, plus elle devenoit charmante. Dès l'âge de six ans, elle étoit si bien faite, si gracieuse, si intéressante par la délicatesse de sa personne, par son intelligence, par l'agrément & la vivacité de son esprit, qu'on ne pouvoit se lasser de contempler & d'admirer l'aimable petit prodige. Déjà la Noblesse des environs murmuroit des dispositions de Gontran, lui savoit mauvais gré de destiner sa fille à vivre dans le Vermandois, de priver sa Patrie de son plus bel ornement, & d'enrichir la Picardie de ses pertes.

Personne n'étoit plus révolté des arrangemens du Seigneur de Livarot que

la marraine d'Aloïse. Ambitieuse, intéressée, mère d'un fils unique, elle désiroit passionnément une alliance entre des héritiers dont les Domaines se touchoient. En les unissant, elle rendroit Maurice de Lieuvain le plus riche & le plus puissant Seigneur de la Province.

Isabelle connoissoit trop le caractère de son voisin pour espérer le conduire à rompre ses engagemens : mais l'avenir pouvoit amener des événemens favorables à ses vues. Dans la crainte que d'autres ne formassent, comme elle, des desseins sur Aloïse, & ne prévinssent l'esprit de ses parens, elle songea de bonne heure à gagner leur confiance, y réussit; sut se rendre si agréable aux deux époux, ménagea leur affection avec tant d'adresse, qu'elle en obtint une promesse formelle de donner Aloïse à Maurice de Lieuvain, si des obstacles imprévus s'opposoient un jour au mariage arrêté. Gabrielle & Gontran signèrent conjointement cette promesse, & dès sa sixième année, Aloïse fut liée d'une double chaîne.

Le Sire d'Hangest & le Seigneur de Livarot s'écrivoient souvent. Le mérite

& les progrès de leurs enfans tenoient une grande place dans leurs letrres. Thibaut peignoit ſon fils avec la partialité naturelle à un père. Il voyoit en lui, diſoit-il à ſon ami, des qualités propres à former un Héros. Olivier, *courtois*, *loyal* & brave, plein d'honneur, de hardieſſe, brûloit déjà du déſir de porter les armes, d'imiter ſes ancêtres en ſervant glorieuſement ſon Prince & ſa Patrie. Gontran vantoit les charmes de ſa fille, la douceur attrayante de ſon caractère, la bonté de ſon cœur, ſon eſprit & ſa docilité. Les deux tendres amis ſouhaitoient également voir arriver l'heureux jour où l'union de ces enfans chéris reſſerreroit les liens de leur conſtante amitié, & combleroit leur félicité.

Olivier avoit onze ans, Aloïſe ſept; quand on jugea convenable d'envoyer l'héritier d'Hangeſt viſiter ſa gentille prétendue. On lui fit un ſuperbe équipage, de belles livrées, de magnifiques habits. On lui donna le plus joli cheval que l'Eſpagne pût fournir, les harnois les plus riches & les plus galans. On lui mit au col une chaîne de perles où pendoit un reliquaire tout brillant de pierreries, préſent

destiné par la Dame d'Hangest à parer sa bru. Un Ecuyer de Thibaut fut chargé de conduire son fils en Normandie, & de le remettre entre les mains de Gontran. Avant qu'Olivier partît, sa mère lui recommanda d'être bien civil, bien attentif, bien sage ; de se montrer complaisant, d'aimer sa petite femme de tout son cœur ; de s'occuper continuellement du soin de la servir, & du désir de lui plaire. L'enfant le promit, & le promit de bonne foi : mais ni son naturel ni son éducation ne le rendoient propre à remplir cet engagement. L'une avoit été fort négligée, trop d'indulgence laissoit à l'autre toute la rudesse que donne l'habitude de ne pas se contraindre.

Bon, franc, brusque, étourdi, aimant à faire usage de sa force & de son agilité, Olivier, toujours en mouvement, s'agitoit, couroit, sautoit, ne pouvoit être un instant tranquille ni goûter des amusemens paisibles. Avec deux beaux yeux noirs, pleins d'ame & de feu, une bouche riante, une physionomie ouverte ; sa figure n'étoit ni bien distinguée ni bien frappante par ses agrémens. Pas grand, un peu gros ; point du tout formé, son visage assez rond ; les

des couleurs vives lui donnoient plutôt l'air d'un Villageois frais & gai, que l'apparence d'un Noble délicatement élevé. Compatissant, libéral, incapable de détours, de malice, mais impatient, volontaire, il prêtoit peu d'attention aux réprimandes, ne souffroit pas la moindre correction, & répondoit à la menace en portant le premier coup.

L'arrivée d'Olivier d'Hangest au Château de Livarot excita la plus grande joie. Il y fut reçu au bruit des cloches, des trompettes & des acclamations réitérées des Vassaux de Gontran, accourus pour voir le mari de leur petite Dame. Pendant les premiers jours, on l'amusa par des parties de chasses, des danses, des jeux de toute espèce. Le Sire de Livarot, remarquant en lui des traits qui lui rappelloient ceux de son ami Thibaut, le trouva charmant, & prit pour lui des sentimens vraiment paternels. Il plut moins à Gabrielle; cependant elle le traita bien. Mais Aloïse, dont les goûts & l'humeur d'Olivier contrarioient le naturel & les habitudes, ne put s'accoutumer au Favori de son père. Elle commença par ne pas l'ai-

mer ; elle sentit ensuite de l'éloignement pour lui. Ses inclinations lui déplurent, sa présence l'importuna, ses jeux l'impatientèrent, & bientôt sa personne & ses discours lui parurent insupportables.

Douce, polie, sensible, aussi raisonnable à sept ans qu'on l'est ordinairement à douze, elle ne pouvoit souffrir la turbulence & l'inconsidération d'Olivier. Il l'étourdissoit en parlant, la blessoit en jouant; ne montroit jamais d'égards, jamais d'attention. S'il entroit chez elle, il touchoit tout, brisoit tout ; marchoit sur la patte du petit chien, effarouchoit les oiseaux, faisoit peur à l'écureuil. S'ils se promenoient ensemble, loin de ralentir ses pas, de marcher posément à côté d'elle, il la tiroit, la forçoit de courir, la menoit sur les orties, sur le gravier ; vouloit la porter, la laissoit tomber ; & s'empressant à la relever, il la prenoit indifféremment par le bras, par le pied ou par les cheveux. Il alloit polissonner avec d'autres enfans au bord du canal, pêcher dans les étangs ; revenoit tout mouillé, tout bourbeux ; vouloit, en arrivant, embrasser la délicate Aloïse, salissoit son voile, dé-

chiroit ſes dentelles, oſoit toucher ſon viſage avec ſes mains fangeuſes. La belle petite fille, auparavant ſi douce, ſi paiſible, jettoit continuellement des cris; & quand les femmes de ſa mère couroient à elle, lui demandoient la cauſe de l'état violent où elle ſe mettoit, elle s'écrioit toute en pleurs: C'eſt ce *diſcourtois* Picard, ce vilain Olivier, qui me barbouille & m'aſſomme!

Maurice de Lieuvain, alors âgé de dix ans, paſſoit des mois entiers à Livarot. Sa perſonne, ſes goûts, ſon humeur formoient un parfait contraſte avec le bruyant fils de Thibaut. Grand, mince, élancé, de beaux cheveux blonds, un teint blanc & uni, des traits réguliers le rendoient fort joli. Il étoit doux, indolent, pareſſeux; peu propre à partager les amuſemens d'Olivier, il n'évitoit pas aiſément de s'y prêter. Il devint l'objet des préférences & des attentions d'Aloïſe. Tous deux ſe plaignoient enſemble du robuſte Compagnon de leurs jeux. Lent à la courſe, foible à la lutte, Maurice, toujours renverſé, ſouvent battu, jettoit les hauts cris, & couroit pleurer avec ſa

petite protectrice. Aloïse essuyoit ses larmes, le consoloit, le caressoit, l'appelloit son *doux ami*, lui prodiguoit les noms les plus tendres, donnoit à Olivier ceux de *vassal*, de *grossier Picard*, de *vilain Payssan du Vermandois*. Choqué de ses injures, mortifié de lui déplaire, fâché de lui voir favoriser Maurice, il se plaignoit d'elle. Gontran querelloit sa fille, Gabrielle grondoit Olivier, ordonnoit à tous les trois de vivre en bonne intelligence. Ils s'efforçoient d'obéir : mais à peine réconciliés, ils se brouilloient plus fort qu'auparavant.

Malgré la légèreté de son esprit & l'étourderie de sa conduite, le jeune d'Hangest étoit fier. Il s'offensa des noms méprisans que lui donnoit la petite *dépite;* à son tour, il ne ménagea pas les épithètes : leur éloignement devint mutuel, & leur aigreur s'augmenta chaque jour. On y fit d'abord peu d'attention; ensuite on s'en inquiéta. Gontran crut rapprocher les cœurs en unissant les personnes. Il fiança Olivier & sa fille en grande cérémonie, espérant en imposer à tous deux par l'éclat & la sainteté

de ce premier engagement, rendre le fils de Thibaut plus attentif, Aloïse moins exigeante. Son attente fut cruellement trompée ; le nouveau ménage devint orageux avant la fin de la fête. Olivier, en danſant, dérangea, ſans le vouloir, le bouquet de la jolie petite mariée. Elle le détacha en colère, le foula aux pieds, & puis le jeta de toute ſa force à la tête du mal-adroit. Depuis cet inſtant, leurs querelles furent plus fréquentes, leur antipathie plus marquée, leur haine plus déclarée. Du matin au ſoir, ils ſe picotoient, ſe railloient, ſe pinçoient, s'égratignoient. Après ſix mois d'inutiles efforts pour établir la paix entr'eux, de crainte que les futurs époux ne s'arrachaſſent les yeux, il fallut ſe réſoudre à les ſéparer. A la grande ſatisfaction d'Aloïſe, Olivier retourna chez lui, charmé de s'éloigner de ſa fiancée, emportant d'elle l'idée la plus déſagréable, & proteſtant de tout ſon cœur de ne jamais la revoir, de ne jamais être ſon mari.

Aloïſe ſentit une joie très-vive en voyant partir ce *vilain Payſan du Vermandois*. Un chagrin modéra ce plaiſir.

Maurice, son *doux ami*, la quitta peu de jours après l'éloignement d'Olivier. Le Seigneur de Lieuvain, son père, menacé d'une maladie chronique & dangereuse, conseillé par les Médecins d'aller respirer un air salubre au Midi de la France, fut s'établir à Montpellier. Il y resta plusieurs années : mais Isabelle prit soin de ne pas laisser refroidir l'amitié de Gabrielle ; elle l'entretint par un commerce de lettres fort exact & de légers présens qui la rappelloient souvent à son souvenir & à celui de Gontran.

Sept années s'écoulèrent ; elles produisirent beaucoup d'événemens. La Dame d'Hangest eut un second fils. Olivier en [illegible] La naissance d'un frère lui fut bien agréable. La naissance d'un frère lui paroissoit faciliter ses desseins secrets. Il souhaitoit ardemment accompagner le Comte de Ponthieu, son parrein, qui alloit passer les Alpes à la tête de la jeune Noblesse de Picardie, & conduire un puissant renfort à François de Bourbon, Comte d'Enguien. Thibaut auroit bien voulu marier son fils aîné avant de l'exposer aux dangers de la guerre : mais Olivier, toujours prévenu contre sa fian-

cée, employa tant d'amis auprès de son père, qu'il obtint enfin la permission désirée. Il partit, joignit l'armée; & bientôt il se distingua par sa valeur. Dès sa première campagne, on le nomma le brave, le vaillant fils de Thibaut. L'année suivante, tout le Vermandois retentit des faits d'armes & des nobles *déportemens* d'Olivier d'Hangest.

Pendant qu'il travaille à rendre son nom glorieux, Aloïse grandit, se forme. Sa taille, si petite dans son enfance, sans rien perdre de sa délicatesse & de ses graces, s'élève au-dessus de la médiocre La jeunesse pare son teint de ces couleurs douces & fraîches qu'au lever de l'aurore on apperçoit sur les roses. Son esprit s'éclaire, son ame se perfectionne comme sa figure; elle acquiert des talens: les qualités de son cœur sensible & généreux se développent. On l'admire, on l'aime, on la désire: mais en vain les plus brillans partis s'offrent à Gontran; en vain on s'efforce de le porter à rompre ses engagemens; en vain on lui représente que la mutuelle répugnance d'Aloïse & du fils de Thibaut doit briser un

lien désagréable à tous deux ; le Sire de Livarot répond : Ma fille est mariée, mariée avant d'exister. Née femme d'Olivier d'Hangest, elle est à lui ; je n'ai plus le droit de disposer d'elle.

Le motif des refus de Gontran chagrinoit Aloïse. Elle ne s'intéressoit point au succès des poursuites dont elle se voyoit l'objet. Elle ne distinguoit, elle ne préféroit aucun de ses Amans ; elle ne connoissoit point le sentiment qu'elle inspiroit : mais elle conservoit le souvenir d'Olivier, & son aversion se ranimoit en songeant qu'elle n'éviteroit point le malheur d'être à lui. Elle croyoit toujours voir, toujours entendre ce turbulent petit garçon, courant comme un fou, sautant à pieds-joints pardessus sa tête ; franchissant les fossés, grimpant sur le faîte des arbres ; tombant, se relevant les cheveux ébouriffés, ses habits salis, ses mains déchirées. Quelle paix, quel repos se promettre avec un mari incapable de s'occuper du soin de plaire ! Combien le tumulte & la liberté des camps devoit ajouter encore à son impétuosité naturelle, à cette audace qui pouvoit en faire un

Guerrier hardi, vaillant, téméraire même, mais jamais, jamais un tendre ami ni un époux supportable !

Il sembloit que la fortune se plût à contrarier les désirs d'Aloïse, à rendre plus honorable & plus avantageuse l'union qu'elle redoutoit, en comblant de ses faveurs le fils de Thibaut. La Dame d'Hangest avoit à la Cour un parent riche & puissant. Charmé de la brillante réputation du jeune Olivier, ce parent venoit de le nommer son héritier, même de lui donner une Terre titrée, dont il lui abandonnoit la jouissance libre & indépendante. Gontran fit part de cette nouvelle à sa fille, & l'avertit qu'au retour de son fiancé elle prendroit, avec le titre de sa femme, celui de Comtesse. Aloïse s'affligea, pleura, importuna le Ciel de ses prières. Contraires au bonheur de sa Patrie, ses vœux étoient cruels. Elle souhaitoit, elle demandoit la continuation de la guerre ; comment ne pas craindre la paix avec la certitude qu'elle ameneroit Olivier à Livarot !

C'est ainsi qu'un esprit trop prévoyant, une imagination trop vive, rapprochant

les tems & les objets, nous font sentir les premières atteintes d'un mal que peut-être nous ne sommes pas condamnés à souffrir; nous porte à redouter un avenir qui peut-être ne sera jamais pour nous; à rassembler sous nos yeux les suites appréhendées d'un événement que de secrètes combinaisons, des circonstances ignorées, mille accidens peuvent arrêter, changer, rendre différent de notre attente, ou peut-être absolument impossible.

Pendant que l'héritière de Livarot se livre à sa mélancolie, François de Bourbon combat aux champs de Cerisoles, remporte une pleine victoire, voit fuir les Impériaux devant lui. Mais que de vaillans François arrosent de leur sang les lauriers cueillis dans cette fameuse journée! Parmi les cris d'allégresse qu'excitent en France les nouvelles du Piémont, un bruit sourd se fait entendre, parvient en Picardie, alarme le cœur paternel de Thibaut. Ce bruit augmente, se répand, se confirme, porte la consternation au Château d'Hangest & la douleur dans l'ame du Seigneur de Livarot.

Toutes les lettres, toutes les listes disent, répètent qu'Olivier, le brave Olivier, après s'être acquis une gloire immortelle pendant l'action, emporté par l'ardeur de son courage, s'est abandonné, suivi de peu des siens, à la poursuite des Impériaux. Ni lui ni aucun de sa petite troupe n'a reparu. On a trouvé son cheval mort; une partie de ses armes éparses sur la terre; son épée brisée : mais on n'a pu le reconnoître parmi les morts. Sa perte a coûté des larmes au vaillant Bourbon; elle a suspendu la joie d'une armée triomphante, a mêlé les accens de la douleur aux acclamations de la victoire.

Ces détails, accablans pour les cœurs intéressés à la vie du jeune Héros, laissent encore un doute. Mais, hélas! l'arrivée de Gui d'Ornant, ramenant au Château les équipages de son Maître, détruit la foible espérance d'un père désolé. Cet Ecuyer d'Olivier, blessé pendant le combat, resté sans force sur une petite éminence, où la perte de son sang l'avoit contraint de s'arrêter, a vu le fier Guerrier attaquer, renverser, mettre en

suite un corps d'ennemis; il a vu une partie de ce corps se rallier autour d'un Officier Espagnol, & faire tête à son Maître; il a vu périr tous les hommes d'armes d'Olivier, en voulant le défendre; il a vu son cheval tomber, l'entraîner dans sa chûte, cent glaives le menacer! A cet affreux aspect, Gui a perdu l'usage de ses sens. De charitables Villageois l'ont emporté, gardé long-tems chez eux. Il se plaint de leur humanité: Malheureux, dit il, qu'on l'ait rappellé à la vie pour le livrer à l'éternel regret de n'avoir pu verser le reste de son sang aux piéds de son cher & généreux Maître, expirer en lui prouvant son zèle & son attachement!

On partage à Livarot les douleurs que fait sentir le récit de Gui dans le Vermandois. Gontran rend avec éclat des honneurs funèbres à son fils adoptif, élève un monument à sa mémoire, veut qu'Aloïse porte le deuil de son fiancé. Couverte de lugubres vêtemens, enveloppée de voiles noirs, Aloïse s'attriste. Sa haine, née d'une prévention enfantine, ne se fait plus sentir dans son cœur. Le

malheur d'Olivier l'éteint ; l'objet de tant de craintes devient celui d'une tendre compassion : pleuré du Soldat, regretté des Chefs, le noble fils de Thibaut ne sera point privé des larmes de celle que des sermens lioient à son destin. Aloïse le plaint, se prosterne devant le cénotaphe de son époux, prie pour le repos de son ame, la conjure de lui pardonner ses anciens sentimens & son injuste aversion.

Comme on ignoroit l'accord secret du Sire de Livarot & de la Dame de Lieuvain, le deuil d'Aloïse ranima les désirs de la jeune Noblesse du voisinage. Tous ceux qui pouvoient prétendre à l'alliance de Gontran, recommencèrent leurs poursuites. On rechercha sa faveur; on s'empressa de captiver la bienveillance de Gabrielle, d'attirer l'attention de son aimable fille : mais une déclaration des engagemens pris avec Isabelle anéantit l'espoir des Amans d'Aloïse, & lui apprit que son veuvage ne la rendoit pas libre.

Loin de murmurer du choix de ses parens, elle se soumit, sans répugnance,

à leur volonté. Il lui restoit de Maurice une idée agréable. Elle se souvenoit de ses traits, de son extrême douceur, de la conformité de leurs goûts, du rapport de leurs sentimens. Plus elle songeoit à lui, à ses penchans, à cette mutuelle tendresse qui les unissoit pendant leur enfance, à l'égalité de son humeur, plus elle se persuadoit qu'ils passeroient ensemble des jours tranquilles & heureux. L'année de son deuil alloit finir, quand on reçut à Livarot la nouvelle de la mort du Sire de Lieuvain, & l'assurance du prochain retour d'Isabelle & de son fils.

Les lettres qui l'annonçoient furent apportées au Château par un proche parent de Maurice. Il se nommoit Bertrand, étoit Seigneur de Bernay, possédoit tous les avantages que donnent la naissance & la fortune, mais aucune des qualités propres à s'attirer l'estime ou la considération. Depuis plus de dix ans, il voyageoit, espérant faire oublier une aventure de sa jeunesse. Il la traitoit de *malheureuse*. Mais les nobles & braves Châtelains de Normandie l'appelloient une rencontre insidieuse; accusoient Bertrand

de *couardise*; de trahison; lui reprochoient de s'être assuré la victoire sur un ennemi confiant & courageux, par de basses & déshonorantes précautions.

En revenant de Gênes, le Sire de Bernay parcourut le Languedoc, passa par Montpellier, y vit Isabelle, apprit le mariage projetté entre Maurice & l'héritière de Livarot, se souvint des graces de la jolie enfant dont on parloit tant avant son départ de la Province; curieux de la revoir, il se chargea, avec plaisir, des lettres d'Isabelle, & d'une boëte de parfums qu'elle envoyoit à Gabrielle.

On rougit pour la charmante fille de Gontran de la méprisable conquête qu'elle va faire; on voudroit pouvoir cacher la laideur, la méchanceté de ce vilain Bertrand. La Nature sembloit s'être amusée à composer sa bizarre figure de traits mal assortis & placés au hazard. Il avoit l'air tout de travers; lorgnoit d'un œil, louchoit de l'autre; soucieux, refrogné, il paroissoit toujours méditer un complot. Une barbe rousse, épaisse, indocile à toutes les formes qu'on vouloit lui donner; toujours mêlée, toujours rebroussée;

achevoit de le rendre l'objet le plus désagréable.

Ces dehors hideux cachoient un intérieur plus haïssable encore. Faux, rusé, perfide, aimant à nuire, livré à toutes les passions vicieuses; dans un tems où ses égaux mettoient, au nombre des loix imposées par l'honneur, le soin de *servir*, d'*honorer*, de *protéger* les Dames, Bertrand, le déloyal Bertrand tendoit des pièges à l'innocence, regardoit la jeunesse & la beauté comme des objets propres seulement à satisfaire de grossiers désirs & de brutales fantaisies; content si, par la violence ou l'artifice, il arrachoit des faveurs qu'un autre eût voulu devoir au sentiment.

A peine cet homme odieux vit Aloïse, qu'il résolut d'enlever à son jeune parent l'épouse destinée à le rendre heureux. Ce projet, mal-honnête à concevoir, étoit d'une difficile exécution. Nul espoir d'être préféré n'enhardissoit le Sire de Bernay à demander la main d'une fille promise. Son âge jetteroit du ridicule sur sa rivalité avec Maurice; par quel moyen rompre un mariage sortable & arrêté? La fraude & la malice pouvoient seules l'ai-

der dans le dessein d'enlever Aloïse à ses parens, de quitter la Province avec elle, & de se rendre maître de sa destinée. Pendant qu'il songe à s'emparer de sa personne, Isabelle & Maurice arrivent en Normandie. La Dame douairière de Lieuvain, tutrice de son fils, souveraine sur ses volontés, charmée d'être parvenue à lui assurer la main d'Aloïse & la réversion des Fiefs de Gontran, accourt à Livarot présenter ce fils docile & soumis à la famille qui va l'adopter. Leur présence ramène au Château les plaisirs longtems écartés par le deuil d'Aloïse; les tristes souvenirs s'effacent; on s'occupe d'amusemens, de fêtes, de parures, de noces; & l'on commence à ordonner les préparatifs nécessaires à rendre éclatante & gaie la prochaine union des héritiers de Livarot & de Lieuvain.

Mais qu'Aloïse est éloignée de partager la joie de ses parens! de quelle surprise elle est frappée, en voyant, en examinant *le doux ami* de son enfance! Comment? pourquoi? d'où vient Maurice lui plaisoit-il? Par où s'attiroit-il de tendres préférences? Elle l'aimoit, elle

le careſſoit ! Eh ! bon Dieu ! méritoit-il de l'emporter ſur Olivier ? Il n'eſt point changé ; il offre encore à ſes regards les mêmes traits : voilà ſes yeux bleus, ſes cheveux blonds ; il eſt toujours grand, toujours mince, toujours blanc, toujours poſé, toujours paiſible : mais il eſt ſans phyſionomie, ſans grace, ſans eſprit, ſans ame. Ses mouvemens ſont gauches, ſes regards ſtupides ; il eſt indolent, mauſſade, inſipide ; ne parle point, ne penſe point ; ne connoît ni l'amuſement ni l'ennui ; ne ſait rien, ne déſire rien, ne veut rien ; ſe laiſſe guider, inſpirer, déterminer par ſa mere ; craint le vent, le tonnerre, les Lutins, les Revenans ; croit les contes les plus abſurdes ; voit d'un œil égal l'éclat de la joie, ou les marques de la douleur, ſur le viſage de ceux qui l'approchent, & vit ſans s'occuper des autres ni de lui-même.

Plus Aloïſe conſidère l'époux qu'elle va promettre de chérir, d'honorer, de reſpecter, plus elle ſent d'éloignement pour lui. Sa répugnance, fondée ſur des motifs réfléchis, s'accroît à chaque inſtant ; elle hait, elle mépriſe le fils d'Iſa-

belle. Le jeune automate augmente le dégoût qu'il lui inspire, en lui répétant, avec nonchalance, avec froideur, les complimens flatteurs & les discours passionnés dont sa mère s'efforce de charger sa mémoire. Il les récite comme une leçon, en oublie le milieu, la fin ou le commencement; se reprend, cherche l'expression perdue, ne peut la retrouver, rêve, bâille & s'endort.

Dans la profonde amertume de son cœur, Aloïse regrette cet Olivier d'Hangest, si long-tems haï. En se rappellant ses défauts les plus choquans, ils lui paroissoient supportables, comparés à l'inepte de Maurice. Actif; animé, courageux, le vaillant fils de Thibaut eût au moins fait rejaillir une partie de sa gloire sur la compagne de sa vie. Si elle ne l'eût point aimé, auroit-elle pu se défendre de l'estimer, de sentir du plaisir à l'entendre louer? La femme du brave Olivier se seroit vue honorée, respectée! mais partager le mépris qu'inspiroit Maurice, porter le nom de ce noble imbécille, c'étoit à ses yeux un sort si cruel, si humiliant, que toute sa soumission aux ordres de la

Providence, tout son attachement à ses devoirs ne pouvoient le lui faire envisager sans horreur.

A peine le Seigneur de Lieuvain eut-il passé un mois dans la Province, que tout le canton se révolta contre le bizarre assortiment de deux personnes si peu formées pour s'unir. Les amis de Gontran lui reprochèrent de sacrifier le bonheur de sa fille à l'avide ambition d'Isabelle; on lui représenta le ridicule de cette alliance. Il reçut mal les avis & les remontrances; opposa ses engagemens, sa promesse, les rapports d'âge, de naissance, de fortune, au léger inconvénient de manquer d'esprit, de vivacité, de grace, de talens. Aloïse désolée, se prosterna vainement aux pieds de ce père inflexible; ses prières, ses larmes ne purent vaincre l'obstination de Gontran. Elle implora la bonté de sa mère, l'appui de ses proches; personne ne fut écouté. L'opiniâtre exactitude de Gontran à tenir une parole donnée, lui montra son mariage irrévocablement décidé, son malheur inévitable, si elle ne s'en garantissoit par une démarche blâmable, hardie,

téméraire dans ses propres idées, par un prompt éloignement de la maison paternelle, par un entier abandon de toutes ses espérances de fortune & de bonheur.

Après de mûres considérations, de longs combats, mille efforts pour se soumettre à son rigoureux destin, la triste Aloïse tourna toutes ses pensées vers l'unique moyen de se soustraire à l'autorité tyrannique exercée sur elle, de rendre sa désobéissance moins criminelle à ses yeux, de la sanctifier à ceux des autres. Elle résolut de se consacrer au Ciel, de se renfermer à jamais dans un Monastère; d'y prendre le voile avant de découvrir le lieu de sa retraite; de se cacher sous un nom supposé jusqu'au moment où ses vœux prononcés mettroient une insurmontable barrière entre Maurice & elle.

Pendant son enfance, on l'avoit menée plusieurs fois à un Couvent de Bernardines, situé à deux ou trois lieues de Lisieux. Elle se souvenoit de cette Maison, & désiroit s'y retirer. Mais comment se rendre à ce Monastère? Pouvoit-elle y aller seule? Un guide, des chevaux lui devenoient nécessaires. A qui en de-

mander ? Aucun des Vaſſaux de ſon père n'oſeroit aider ſa fuite, & tous trahiroient ſa confiance. Dans cet embarras, elle crut devoir s'ouvrir à Berthe, la plus jeune des femmes de ſa mère; cette fille, âgée ſeulement de trois ans plus qu'elle, la ſervoit & lui étoit fort attachée. Berthe frémit du deſſein de ſa Maîtreſſe, le combattit, la ſupplia d'y renoncer: mais touchée de ſes larmes, gagnée par ſes careſſes, elle promit de favoriſer ſon évaſion, d'accompagner ſes pas, de s'enfermer au Couvent avec elle, de trouver des chevaux, un guide sûr, & de la mettre en état de quitter Livarot trois jours avant celui où elle devoit être fiancée à Maurice.

Berthe avoit une ſœur mariée à Bernard, Vaſſal du Sire de Bernay; cet homme, élevé dans les haras, ſe connoiſſoit en chevaux, ſavoit les gouverner, venoit de monter les écuries de Bertrand, & d'entrer à ſon ſervice en qualité d'Ecuyer. Berthe alla le voir, lui découvrit le ſecret d'Aloïſe, le pria de lui prêter des chevaux & un guide pour la mener au Couvent. Bernard fit d'abord

de grandes difficultés, remontra fortement à sa belle-sœur le danger où elle s'exposoit par trop de complaisance pour sa Maîtresse. Que ne risquoit-elle pas en aidant l'héritière de Livarot à fuir sa famille, à faire un sanglant affront à celle de Lieuvain ? Un homme attaché au Seigneur de Bernay ne mériteroit-il pas d'être puni, s'il prêtoit son secours, se servoit de ses propres chevaux dans une occasion où son plus proche parent étoit si vivement intéressé ?

Berthe, sans répondre à ses objections, fit briller à ses yeux une bague de prix, & lui promit une somme considérable, s'il sacrifioit ses craintes au plaisir de l'obliger. Bernard rêva, se consulta, prit la bague, & consentit à tout. Berthe & lui convinrent du jour, de l'heure, du lieu où Bernard lui-même les attendroit avec des chevaux, & une bête de somme pour porter les paquets qu'elle auroit soin de lui envoyer. Il s'engagea formellement à se trouver, au tems prescrit, à une des portes du parc. Ces mesures prises, Berthe revint à Livarot instruire sa Maîtresse du succès de son voyage à Bernay.

Oh! comme la sensible fille de Gontran sentit palpiter son cœur à l'approche du moment où elle alloit mériter les noms d'enfant rebelle, de fille désobéissante; opposer sa propre volonté à celle de ses parens, se soustraire à leur autorité, leur ravir un droit que leur accordoient les loix divines & les conventions humaines! Que de soupirs, de larmes, de gémissemens lui arrachoit l'effrayante pensée d'attirer sur sa tête la malédiction d'un père irrité! Combien de fois sa résolution s'ébranla! Mais la vue de Maurice, mais ses discours, mais les apprêts d'une fête, plus redoutée que la mort, effaçoient toute autre impression de crainte, & ranimoient en elle le désir d'éviter à jamais le joug honteux où l'on vouloit l'assujettir.

Berthe, en songeant qu'elles se présenteroient toutes deux aux Religieuses comme des orphelines, maîtresses de disposer d'elles-mêmes, jugea convenable de consigner la dot d'Aloïse & la sienne entre les mains de l'Abbesse au moment de leur entrée au Couvent; précaution capable de rendre la curiosité moins vive &

les

les questions moins embarrassantes. Elle cacha donc entre le linge & les habits qu'elle emportoit tout l'or & les bijoux précieux de sa Maîtresse, à l'exception du beau reliquaire qu'autrefois Olivier lui avoit présenté de la part de sa mère. Une grande confiance à sa vertu le lui fit mettre au col d'Aloïse, espérant qu'il la garantiroit de tout danger sur la route.

La nuit qui précéda son départ, Aloïse ne se coucha point. Elle écrivit un billet pour le laisser sur sa table. En instruisant ses parens du sujet de sa fuite, sa main trembloit, son cœur se serroit ; à peine put-elle tracer ce peu de mots :

« Prête à me voir forcée de recevoir » la main du mépriſable Maurice, j'ose » m'arracher au sort affreux d'être sa com- » pagne & sa femme. Je vais chercher, » au fond d'une austère retraite, l'époux » auguste dont la voix m'appelle. C'est » aux pieds de ses autels où l'infortunée » Aloïse va pleurer sa coupable désobéis- » sance, se livrer à l'amer regret d'of- » fenser, d'attrister des parens chéris, ré- » vérés, dont elle devoit être, dont elle » désiroit être la consolation & la joie.

» O mon père! comment avez-vous pu » réduire votre malheureuse fille au dé- » sespoir ? O ma mère ! ma tendre mère! » pardonnez-moi vos pleurs. Eloignée de » vos yeux, bannie de votre cœur, jamais, » jamais Aloïse ne cessera d'en répan- » dre ».

Le jour allant paroître, Berthe avertit sa Maîtresse qu'il étoit tems de partir. Pâle, foible, abattue, la timide Aloïse descend au jardin; prend, d'un pas chancelant, la route du lieu où elle est attendue. Ses yeux, baignés de pleurs, fixent de tristes regards sur les objets dont elle s'éloigne, qu'elle ne verra plus. Avant de quitter l'allée d'où elle peut encore appercevoir le Château, elle se retourne, s'arrête, jette un cri de douleur, tombe à genoux, lève ses mains vers le Ciel, le prie avec ferveur de modérer la colère de Gontran, de consoler sa mère; de ne pas permettre que ses parens ressentent trop vivement sa perte; de mettre dans leurs cœurs l'oubli d'une fille ingrate, dénaturée, indigne de leur amour, de leurs regrets, puisqu'elle n'a pu se vaincre elle-même, céder à leur volonté & s'immoler à ses devoirs.

Berthe la relève, lui représente le danger du moindre retardement. Elle l'encourage, la presse de sortir promptement du parc. Aloïse se laisse conduire. Elle arrive au lieu du rendez-vous, y trouve Bernard & les chevaux. Elle le remercie de son exactitude, lui donne la somme promise par Berthe. A l'air dont il la reçoit, elle le croit & bien honnête & bien désintéressé : sa rougeur & son embarras, à la vue de l'or, marquent une sorte de honte de mettre un prix à ses services. Aloïse baisse son voile, monte à cheval. Précédée de Bernard & suivie de Berthe, elle prend la route de Lisieux.

Pour éviter l'ardeur du soleil, Bernard quitte bientôt le chemin frayé. Il suit d'étroits sentiers, côtoie les arbres, traverse de petites prairies ; & vers le Midi, il s'engage dans un bois, marche longtems, fatigue ses bêtes, & plus encore les jeunes Voyageuses, peu accoutumées à de violens exercices. Berthe s'étonne du long détour qu'il a pris, lui demande s'il ne s'est point égaré? Il la rassure, lui montre de la main un ruisseau dont il suit le cours ; il se termine précisément

au lieu où il doit les conduire. Peu de momens après, il sort du bois, s'arrête près d'un moulin, que le ruisseau, grossi dans cet endroit, fait tourner. Le Meûnier & sa femme viennent à sa rencontre, invitent la Dame fatiguée à entrer chez-eux. Bernard lui conseille de mettre pied à terre, de se reposer, pendant qu'il ira chercher, au Hameau prochain, des rafraîchissemens pour elle & de la nourriture pour ses chevaux.

Aloïse accepte l'offre de la Meûnière. A peine est-elle assise, que ces bonnes gens placent devant elle une petite table couverte de fruits & de laitage. La belle Fugitive se montre reconnoissante de leur attention, mais elle ne peut toucher à ces mets. L'oppression de son cœur ne lui permet pas d'imiter Berthe, qui céde avec plaisir aux instances des Villageois. Un tems assez long se passe, Bernard ne revient point. Le jour s'avance, l'inquiétude agite Aloïse, la crainte s'y joint. Bernard l'abandonne-t-il en ce lieu désert? Berthe la rassure, & s'effraie elle-même. Cent fois elle sort de la cabane, regarde au loin, écoute, appelle; elle ne voit

rien, personne ne répond à sa voix. Mille idées se présentent à son esprit. Un accident retient-il Bernard ? Où est-il ? Auroit-il trahi sa confiance ? Seroit-il allé découvrir leur fuite au Seigneur de Livarot ? Aloïse forme les mêmes soupçons ; toutes deux pleurent, s'embrassent, gémissent. La Meûnière, surprise de leurs alarmes, croit les dissiper, en exhortant la jeune Dame à ne point s'impatienter. Bernard va bientôt reparoître, dit-elle, avec ses parens. Mes parens ! s'écrie Aloïse, je suis perdue ! Où me cacher ? comment soutenir les regards de mon père, de mon père justement irrité ? En parlant, un froid mortel la saisit, elle tombe sans connoissance entre les bras de Berthe.

En reprenant l'usage de ses sens, Aloïse se voit entourée d'hommes. Leur air grossier, leur morne silence l'épouvantent. Berthe est retenue par un de ces hommes ; elle-même se sent pressée entre les bras d'un autre. Elle se débat avec violence, voit le visage de cet homme, le reconnoît malgré son déguisement, jette un cri d'horreur, & reste sans sentiment.

La fraîcheur du soir, le mouvement & les secours de Berthe la rappellent à elle-même. Elle se trouve dans une litière, apprend qu'elle est au pouvoir du Seigneur de Bernay. Amoureux d'elle, cherchant, depuis son retour dans la Province, une occasion de l'enlever, il a su sa fuite par Bernard. Ce perfide conducteur l'a détournée de sa route, & livrée entre les mains de Bertrand. On la mène au Havre. Un esquif l'y attend, va la passer en Angleterre, où le Seigneur de Bernay prétend la contraindre à l'épouser. Berthe tient ces particularités de Bernard. En amenant la litière, son indigne beau-frère n'a pas rougi d'avouer sa trahison, & de prétendre la justifier par le péril où l'eût exposé sa complaisance pour elle.

Aloïse s'abandonne au désespoir. Etre au pouvoir de Bertrand! épouser Bertrand! Ah! plutôt la mort, s'écrie-t-elle, en voulant s'élancer hors de la litière. Berthe la retient; toutes deux ordonnent d'arrêter. On marche sans les écouter; on arrive au bord de la mer. Bertrand se saisit d'Aloïse, la porte, malgré sa ré-

sistance, dans le bâtiment prêt à la recevoir. Ses gens y conduisent Berthe éplorée, inconsolable d'être la cause innocente du malheur de sa Maîtresse. Un vent favorable enfle les voiles : l'esquif fend rapidement les flots. Sa course est dirigée vers l'Isle de Wigth.

Bertrand croit appaiser la douleur de sa belle Captive, en lui parlant de son amour. Il s'approche d'elle, veut prendre une de ses mains; elle la retire, le repousse avec dédain, s'obstine à ne pas le regarder, à ne point lui répondre. L'audacieux l'avertit de changer de conduite, de ne pas l'irriter, de ménager un homme en état de la faire repentir de ses mépris. Maître de sa personne, il la traitera sans égards, si elle continue à se montrer hautaine, ingrate du service qu'il lui rend. Ne doit-elle pas se trouver heureuse d'être débarrassée de Maurice, sans faire le sacrifice de sa liberté dans l'asyle où elle vouloit se renfermer?

Les menaces de l'insolent augmentent la terreur d'Aloïse. Elle se tait, cache son visage inondé de pleurs, prie le Ciel de déchaîner les vents orageux, d'exciter la

tempête, d'abymer au fond des eaux & l'odieux raviſſeur & la triſte victime qu'il dévoue au malheur, & peut-être à la honte. Hélas! ſes vœux ne ſont point écoutés. Les rayons du jour éclairent déjà la côte où l'on ſe propoſe d'aborder. On arrive. Aloïſe eſt portée à terre; ſes regards parcourent cette rive étrangère, dans l'eſpoir d'y trouver du ſecours. Elle apperçoit ſeulement une barque appareillée, & des Pêcheurs attroupés. Pendant que Bertrand fait débarquer ſes effets & ſes gens, donne des ordres, elle s'échappe des mains d'un homme à lui; malgré ſa foibleſſe, elle court, elle vole vers les Pêcheurs, implorant l'aſſiſtance du Ciel & la compaſſion de tous les humains.

Aux accens douloureux dont ſa voix remplit l'air, trois jeunes hommes ſortent du milieu de la troupe qui les environnoit. Le plus apparent des trois s'avance, demande à la Dame effrayée le ſujet de ſes pleurs & de ſes alarmes. — Ah! je ſuis trahie, dit-elle, enlevée, arrachée de ma Patrie; deſtinée, par un infame, au ſort le plus affreux —. Ber-

trand ne lui donne pas le tems d'en dire davantage. Il accourt, porte sur elle une main brutale, veut la contraindre à le suivre. L'Etranger s'oppose à son dessein, le repousse d'un bras vigoureux, le sépare d'Aloïse, la met sous la garde de ses gens, & défend impérieusement à son ravisseur de s'en approcher.

Le Sire de Bernay, le voyant sans armes, se jette avec fureur sur lui. Mais son adroit adversaire le saisit, le renverse, le tient assujettit sous ses pieds, menace de lui briser la tête contre le rocher où elle touche, s'il ne renonce à faire violence à la jeune Dame, & ne la laisse en liberté.

Le lâche Bertrand, abandonné des siens, qui ont fui vers le bâtiment, d'une voix tremblante demande humblement la vie. Elle lui est accordée, à condition de se rembarquer à l'instant, & de s'éloigner du rivage. Il le promet, il le jure. Mais *discourtois & cauteleux*, il tire un court poignard, caché sous son écharpe, s'apprête à l'enfoncer dans le sein de l'ennemi généreux qui se baisse & lui tend la main pour le relever. S'appercevant

du dessein de ce traître, il le rejette avec force sur l'arène. Un des Pêcheurs voit sa perfidie, s'en indigne, ramasse un caillou, le lance à la tête du *felon*, l'atteint au front & l'étend mort sur le sable. Une partie de ses gens, encore à terre, est rappellée ; on leur ordonne d'emporter leur Maître. A l'exception des effets de Berthe, on leur fait rembarquer tout ce qu'ils ont déposé sur le rivage. Ils obéissent en silence, & partent à l'instant.

Aloïse, presque mourante, est portée dans l'habitation la plus prochaine. Ses foiblesses se succèdent, font craindre pour sa vie. On doute, pendant deux heures, de pouvoir ranimer ses esprits abattus. Son défenseur court au Château voisin, en rapporte un spécifique dont l'effet est prompt. Aloïse ouvre les yeux, mais elle n'ose les lever. Elle tremble, elle frémit. Bertrand n'est-il point à ses côtés ? ses vils agens ne l'environnent-ils point ? Berthe lui parle, la console, la rassure, lui dit qu'elle est vengée, qu'elle est libre. Aloïse porte enfin de timides regards autour d'elle, voit des femmes

attentives à la considérer. Elle s'étonne, ne sait où elle est; parcourt encore ces objets inconnus, en découvre un qui redouble sa surprise. Un jeune Etranger est à genoux près d'elle, paroît tout occupé de son état. D'une main il tient un flacon, d'où s'exhale un parfum balsamique qu'il lui fait respirer; de l'autre, il essuie l'eau dont on vient d'inonder son visage.

Berthe lui montre son libérateur dans celui qui fixe son attention. Elle l'instruit du sort de Bertrand. La terreur d'Aloïse commence à se dissiper. Elle bénit le Ciel, demande s'il est vrai, s'il est bien vrai qu'elle est libre? Son défenseur lui confirme que Bertrand n'est plus. Il lui détaille les circonstances de sa mort, s'informe, avec intérêt, de sa situation présente, craint de la voir retomber dans l'anéantissement d'où elle sort. Il joint ses prières à celles de Berthe, pour l'engager à prendre un restaurant que cette fille vient de préparer. Aloïse ne se sent aucun besoin. Mais l'Etranger insiste, lui présente le vase, l'approche de ses lèvres. Elle cède à son empressement. Charmé

de sa complaisance, il l'en remercie, comme d'une faveur accordée à son zèle, & montre un désir ardent de la servir & de l'obliger.

Il parle, Aloïse l'écoute. Mais quels mouvemens rapides & confus sa présence, ses discours élèvent dans l'ame de la sensible fille ! Jamais ses yeux n'ont vu, jamais son imagination ne s'est formé l'idée d'une figure si noble, si imposante ! Elle doute si cette majestueuse créature habite ordinairement la terre; si elle n'a pas devant elle un Génie bienfaisant descendu de la voûte éthérée pour protéger l'innocence opprimée. A son air de candeur, à ses traits aimables, au son harmonieux de sa voix, elle croit voir, elle croit entendre un Ange de lumière, chargé par le Très-Haut de punir le vice, de confondre les projets, de rendre vains les criminels attentats des Enfans de ténèbres.

Tous deux se contemplent en silence, & tous deux s'admirent. Les yeux du charmant Etranger semblent dire : Que vous êtes belle ! que vous me plaisez ! que je me sens heureux d'être près de vous ! Ceux

d'Aloïse expriment de la reconnoissance, une sorte d'embarras où se mêlent de la surprise & du plaisir.

Celui qui excite en elle ces sensations différentes & nouvelles, l'invite à prendre l'air, pour achever de recouvrer ses forces. Elle sort de la cabane ; il lui donne la main, la guide, la soutient pendant sa promenade. Il choisit de l'œil les sentiers les moins arides, craint que le sable ne la fatigue, écarte le plus petit caillou, qui pourroit blesser ses pieds délicats. Un tendre intérêt anime ses soins, les rend agréables & touchans. Aloïse les reçoit avec émotion, s'étonne de le voir capable de les prendre. Comment un homme si fier en menaçant le Sire de Bernay, en le séparant d'elle, est-il à présent si doux, si prévenant, si attentif, si bon pour une fille inconnue! Eh! que feroit-il de plus s'il étoit son frère, son ami ?

Le croyant Anglois, & Seigneur de la Terre où elle se trouve, après un court entretien, elle lui demande s'il voudra bien lui procurer un bâtiment pour repasser la mer & se rendre au Havre ? Il lui apprend alors qu'Etranger comme elle

sur cette rive, il s'y rencontre par hasard. Il est François, proche parent du Seigneur Godefroi de Montreuil, actuellement chargé, par la Cour de France, d'une importante négociation auprès du Roi d'Angleterre. Il se nomme le Chevalier de Limours, étoit à Londres depuis un mois, quand Sire Henri Hervey l'a engagé à venir dans la petite Isle de Wigth visiter Lady Bedford sa sœur, Dame du joli Manoir, Château qu'il montre de la main, où il habite pour quelques jours encore. Ce matin, éveillé de bonne heure, il est venu se promener au bord de la mer, a loué une barque, vouloit se procurer le divertissement de la pêche, & choisissoit des hommes propres à le lui donner, lorsque des cris touchans ont frappé ses oreilles, ému son cœur . . . . . Il s'interrompt, regarde Aloïse, soupire ; & d'un ton doux & tendre : Quoi, dit-il, vous voudriez partir? Quoi? déjà! Quel intérêt si pressant vous porte à vous éloigner de ce rivage, où dans l'instant on trembloit pour vos jours? Foible, abattue, soutiendrez-vous l'agitation de la mer? Quoi! vous

exposer à de nouveaux dangers, à de nouvelles frayeurs ? J'attends un Yacht ; il devoit me remener à Londres, je m'en servirai pour vous conduire au Havre. Accordez deux ou trois jours à ma prière, à votre sûreté ; permettez-moi de vous présenter à Lady Bedford. Vous trouverez chez elle un repos nécessaire à calmer vos esprits troublés par la crainte. Si vous désirez rassurer vos parens, sans doute alarmés de votre enlèvement, chargez-moi de vos ordres, Madame ; un messager, prompt & fidèle, les portera aux lieux que vous m'indiquerez.

Rassurer mes parens ! repète Aloïse en retenant à peine des larmes prêtes à couler. Hélas ! ai-je des parens ? Sans appui, sans amis, sans protection, je n'intéresse personne. Je suis une infortunée, condamnée par un sort bizarre & cruel à vivre dans la retraite & dans l'obscurité. Sans appui ! sans ami ! vous, Madame ? dit le Chevalier de Limours avec attendrissement. Eh ! quel cœur pourroit être assez insensible pour ne pas s'ouvrir à vos peines ? Honorez-moi de votre confiance ; déposez vos secrets dans mon

sein ; & s'il est possible au zèle, à l'amitié, de changer le sort dont vous vous plaignez, cessez de vous croire infortunée.

Aloïse alloit répondre, lorsque Lady Bedford, son frère & plusieurs autres personnes s'avancent vers le Chevalier. Tous les regards se fixent sur la belle Etrangère. Son air noble & modeste, ses graces touchantes élèvent un murmure d'applaudissement autour de son défenseur. On le félicite d'une si heureuse rencontre ; on le presse de raconter les particularités de cette aventure. On n'ose faire des questions à la jeune Dame dont l'abattement intéresse. Milady Bedford l'invite à venir au Château. Ses offres embarrassent Aloïse, elle hésite ; le Chevalier de Limours la conjure de se rendre à l'obligeante proposition de Milady. Elle y consent ; & l'air dont elle accepte un asyle chez cette Dame, prouve à la fois son éducation & sa sensibilité.

En arrivant au Château, Aloïse est conduite par la Maîtresse de cette agréable habitation dans un appartement commode & riant. Sa pâleur, son accablement montrent combien elle a besoin de

repos. La Dame du joli Manoir la force de se mettre au lit, l'oblige à prendre un consommé, fait fermer les rideaux, l'embrasse & la quitte, en lui souhaitant un sommeil rafraîchissant & paisible. Avant que ses femmes exercent la même hospitalité à l'égard de Berthe, elle l'envoie chercher, l'interroge en présence du Chevalier de Limours, sur le nom, la Province, le rang & la fortune de sa Maîtresse.

Ses questions embarrassent Berthe : mais se rappellant ce qu'elle devoit dire au Couvent, pour ne pas laisser connoître l'héritière de Livarot avant sa profession, elle répond à Milady que sa Maîtresse est née en Bretagne, se nomme Claire de Fongères, a perdu ses parens dans son enfance, & vit sous la tutèle d'une nièce de sa mère. Cette Dame, établie en Normandie, a pris grand soin de l'éducation de Claire. La voyant en âge d'être mariée, elle a voulu disposer de sa main en faveur du fils d'un de ses amis, peu digne de l'attachement de Claire, & devenu, par ses importunités, l'objet de son aversion. Après avoir en vain essayé de changer l'esprit de cette

parente impérieuse & obstinée, prête à se voir contrainte de lui obéir, Claire s'est déterminée à prendre le voile. Suivie d'elle seule, sa jeune Maîtresse s'est dérobée d'une maison où elle ne pouvoit plus espérer de vivre libre. Elles alloient chez les Bernardines de Lisieux, quand la trahison de leur guide les a fait tomber dans les pièges d'un méchant Seigneur, amoureux de Claire. Egarées de leur route, enlevées, embarquées de nuit, elles ont été conduites sur cette rive, où le ravisseur a trouvé la punition de son attentat.

La courte narration de Berthe, terminée par l'éloge des vertus de sa Maîtresse, par l'énumération de ses talens, inspire aux deux personnes qui l'entendent le désir de s'opposer à la résolution de l'aimable Claire. On se propose de lui donner des conseils, de l'appui contre sa parente ; & déjà Milady se flatte de la retenir chez elle, d'en faire sa compagne & son amie.

L'extrême fatigue d'Aloïse lui procure un sommeil long & profond. Le soleil se couche, elle ne s'éveille point. Le Chevalier de Limours s'en inquiète. Il ne

peut se défendre de suivre les pas de Berthe qui entre & sort doucement de la chambre de sa Maîtresse. Il va, vient, retourne, écoute si elle repose tranquillement; il sent du plaisir à l'entendre respirer. Un attrait inconnu l'attache à tout ce qui tient à elle. Il s'entretient avec Berthe, lui fait mille questions sur la charmante Claire, sur l'Amant qu'elle n'aime pas, demande à tous momens à cette fille si l'assoupissement de Claire n'est pas trop fort, s'il ne seroit point une suite de ses foiblesses du matin, si elle est sûre, bien sûre que sa Maîtresse dort, & si ce long sommeil ne nuira point à sa santé?

Aloïse en s'éveillant reçoit la visite de Milady. Elle prie son attentive Hôtesse de vouloir bien la dispenser de paroître à souper. Sa nouvelle amie consent à se priver ce soir de sa présence à table, la fait servir dans sa chambre, veut la voir manger. Le Chevalier de Limours demande & obtient la permission d'assister à son repas. Aloïse montre encore le désir de se rembarquer le lendemain. Milady rejette sa prière, la conjure de re-

noncer à ce deſſein, au moins pendant le reſte de la ſemaine; le Chevalier appuie fortement les raiſons de la Dame du joli Manoir, Aloïſe n'en trouve point à lui oppoſer. Les careſſes de Milady & les déſirs de ſon libérateur la perſuadent, elle promet de reſter.

Seule avec elle, Berthe lui repréſente le danger de ſa condeſcendance. En demeurant elle s'expoſe à ſe voir découverte, à retomber au pouvoir de ſon père. Les Matelots retournés au Havre, les gens de Bertrand ne répondront-ils pas que la jeune perſonne enlevée par leur Maître, & cauſe de ſa mort, eſt reſtée dans l'Iſle de Wight? Ne viendra-t-on pas l'y chercher? En retournant promptement ſur leurs pas, elles pouvoient arriver au Monaſtère avant qu'il fût poſſible de les joindre. Berthe a raiſon, Aloïſe en convient; mais un ſentiment plus fort que la crainte ſuſpend ſes réſolutions. Des idées vagues s'oppoſent à des deſſeins formés. Elle eſt troublée, incertaine, indéciſe. Cet aſyle où elle voudroit ſe cacher lui ſemble bien triſte. Une retraite éternelle l'effraie; ſon cœur s'émeut à la ſeule penſée de pro-

noncer des vœux indissolubles. Elle ne sait quel lien secret commence à l'attacher au monde ; mais elle sent une répugnance extrême à l'abandonner pour jamais.

Vos réflexions me paroissent bien tardives, lui dit Berthe. A quel autre parti vous arrêter à présent ? Il faut suivre votre premier plan, ou retourner à Livarot implorer la clémence de votre pere, & mériter son pardon en recevant la main du Seigneur de Lieuvain !

Recevoir la main de Maurice, ah ! jamais, s'écrie Aloïse ! Il faudra donc aller au Couvent, reprend Berthe ? Aloïse rêve, soupire, s'attendrit, pleure. Ne suis-je pas bien malheureuse, dit-elle ; comment mes parens ont-ils fait un pareil choix ? il est des hommes si aimables ! Eh ! vraiment oui, reprend Berthe, il en est de si charmans ! Ce Chevalier de Limours, par exemple, qu'il est bien fait, quel air de grandeur ! & comme il est sensible, comme il est bon ! & tout de suite elle conte à sa Maîtresse l'inquiétude du beau Chevalier pendant son sommeil, lui répète ses discours, lui peint ses mouvemens. Aloïse rougit, l'engage à parler

bas, à s'approcher tout près d'elle, à recommencer ce qu'elle vient de dire. Attentive, agitée, elle écoute, sourit, quelquefois soupire, ne se lasse point d'entendre parler Berthe. Mais comment, mais pourquoi, demande-t-elle à cette fille, prend il un intérêt si vif au sort d'une étrangère? d'où vient moi-même ne puis-je rencontrer ses regards sans sentir au fond de mon cœur le désir de l'obliger? Sans doute la reconnoissance excite en moi ce désir. Mais lui, montrer tant d'amitié pour moi! cela n'est-il pas bien extraordinaire? Oh! point du tout, dit Berthe en riant. Il est jeune, vous êtes belle; il est naturel qu'il vous aime. Mais ne lui laissez pas voir combien son amitié vous touche. Avant de le traiter en ami, il faut le connoître, savoir de quelle Province il est, où il réside ordinairement, s'il est libre ou marié. Demain à votre réveil j'aurai pris des informations, & je vous les communiquerai.

Le lendemain Berthe trouve de la difficulté à s'instruire. Les gens du Chevalier sont Anglois; elle n'entend point leur langue, ils ne parlent pas la sienne. Un

Valet de chambre Allemand est le seul dont le jargon mêlé d'Espagnol, de François & de Saxon, soit à-peu-près intelligible. Elle tire de cet homme appellé Germain une petite suite de faits qui ne lui donnent pas une grande connoissance de l'état & de la fortune du Chevalier.

Il étoit prisonnier de guerre en Espagne quand Germain est entré à son service. Ce garçon ignore & la Province & le nom de son Maître. Il sait seulement qu'il jouit d'une grande réputation parmi les gens de guerre, & le soupçonne d'avoir caché sa naissance & ses titres, peut-être pour payer une rançon moins forte, & recouvrer plus aisément sa liberté. Pris par le Duc de Feria dans une occasion où, charmé du courage de ce jeune François, le Chef Espagnol lui sauva la vie, il fut gardé sur la frontière en attendant le retour de ses forces épuisées par la perte de son sang. On le conduisit ensuite à un Château appartenant au Duc de Feria. Pendant les premiers mois de son séjour dans cette forteresse, le prisonnier tomba dangereusement malade; la Comtesse Eugénie, sœur du Duc, lui donna tous ses

ſoins, & s'attacha tendrement à lui. Convaleſcent & foible encore, il montra le plus grand déſir de quitter l'Eſpagne, envoya un Exprès en France chargé de pluſieurs Lettres. Cet Exprès ne revint point. Il dépêcha ſucceſſivement pluſieurs Couriers; aucun ne reparut. Une foule de lettres envoyées par les voies ordinaires, par des occaſions, reſtèrent toutes ſans réponſe. Un malheur ſi étrange jetta le Chevalier de Limours dans une ſombre mélancolie, dans un chagrin profond. Il ne concevoit pas comment ſes Couriers périſſoient en route, comment ſes lettres n'arrivoient point à leur deſtination. Si on les recevoit, pouvoit-on n'y pas répondre? L'abandonnoit-on dans une terre étrangère? ſa captivité n'intéreſſoit-elle perſonne? avoit-il perdu tous les ſiens? Une inquiète triſteſſe le conſumoit, lorſqu'une des femmes de la Comteſſe Eugénie, touchée de la langueur du beau priſonnier, l'avertit que la négligence dont il ſe plaignoit étoit l'effet des précautions de ſa Maîtreſſe pour ſe conſerver la douceur de le voir & l'eſpérance de lui plaire. La Comteſſe gardoit toutes

ſes

ſes lettres, vouloit le dégoûter de ſa Patrie, le détacher de ſes parens, de ſes amis, en lui perſuadant qu'ils l'oublioient. Eugénie jeune encore, aſſez belle, fort riche, comptoit le fixer en Eſpagne & l'épouſer. Cette femme s'offrit à tromper la vigilance de la Comteſſe, à faire paſſer ſûrement en France les lettres qu'il lui confieroit. Il lui en donna une pour le Sire de Montreuil, reçut une réponſe, & peu de jours après tout l'argent néceſſaire à s'acquitter des avances du Duc de Feria. Il paya ſa rançon, fut mis en liberté, & ſe diſpoſa plein de joie à retourner en France.

Eugénie, déſolée de le perdre, avoua ſon amour, fit les plus grands efforts pour le retenir, offrit de le ſuivre en France s'il vouloit l'épouſer. Sa paſſion, ſes démarches, ſes pleurs ne purent attendrir un cœur révolté de ſon artificieuſe conduite. Le Chevalier pouvoit lui pardonner d'avoir prolongé l'ennui de ſa priſon, mais jamais de s'être montré aſſez cruelle pour laiſſer de tendres parens dans une longue & douloureuſe inquiétude, pour livrer l'objet d'une affection intéreſſée & per-

ſonnelle à des doutes déchirans ſur l'exiſtence de tous ceux qui lui étoient chers. Il partit donc ſans ſe laiſſer toucher des regrets de la Dame Eſpagnole. En arrivant à Bayonne, il trouva un Courier du Seigneur de Montreuil. Une lettre de ce parent lui cauſa de la joie, & changea tout de ſuite ſes deſſeins & ſa route. Il ſembloit diriger ſa courſe vers Paris; il prit le chemin de Londres.

Et vous n'avez pas découvert la cauſe de ce changement, demande Berthe? découvert, dit Germain, eh! que découvrir avec des perſonnes dont tous les diſcours ſont myſtérieux? J'ai trouvé la lettre que mon Maître reçut à Bayonne, on n'y comprend rien. Elle parle d'union, de rupture; de nœuds qui délient; de ſermens qui dégagent des paroles; d'égards pour l'obſtination; de ſecret à garder un peu de temps, de naturel, de joie, de bonheur, de cent mille contrariétés. Mais, dit encore Berthe, on veut peut-être le marier à Londres? Je n'y vois point d'apparence, reprend Germain. Il n'y a point de Maîtreſſe, & la Comteſſe Eugénie lui a, je crois, inſ-

piré de l'éloignement pour tout son sexe. Eh ! sur quoi imaginez-vous, ajoute Berthe, que votre Maître cache son nom ? En Espagne cela pouvoit être fondé, mais à présent d'où vient ne le porteroit-il pas ? Voilà ce que j'ignore, dit Germain : mais souvent le Seigneur de Montreuil lui donne le titre de Comte, & puis il se reprend ; ils ont envoyé un Gentilhomme je ne sais où, pour s'assurer de je ne sais quoi. A son retour, mon Maître ira où il devoit aller avant son voyage en Angleterre. Au reste, tout cela ne me fait rien. Il est bon, généreux, indulgent ; je l'aime de tout mon cœur, & pourvu qu'il me garde, il peut aller où il voudra, je suis prêt à le suivre au bout du monde.

Au réveil d'Aloïse, Berthe lui redit l'entretien qu'elle vient d'avoir avec Germain. La fille de Gontran s'irrite du procédé de l'amoureuse Espagnole. Comment a-t-elle pu chagriner le Chevalier de Limours ? elle lui a donné de l'éloignement pour tout son sexe. Ah ! l'inhumaine ! Mais il cache sa naissance, son nom ; d'où vient, pourquoi ? Où doit-il aller ?

mais qu'importe ! elle ne le verra plus ; cette idée l'attriſte. Cependant elle va le voir dans une heure ou deux : elle ſe met à ſa toilette ; Berthe défait ſes paquets. Aloïſe choiſit un habit fort riche, des dentelles, des parures. Pour la première fois elle ſe montre difficile, ne s'en rapporte ni au goût, ni à l'adreſſe de Berthe. Elle-même arrange ſes beaux cheveux, forme des boucles, les entrelace de fils de perles attachés par des roſes de diamans. Le repos vient de rendre à ſon teint ſa fraîcheur & ſon éclat. Je ne ſais quelle douce émotion donne à ſes regards une vivacité nouvelle, répand ſur toute ſa perſonne cet air qui plaît tant, cet attrait puiſſant, invincible ; effet des premières atteintes d'un ſentiment, dont le charme embellit tout ce qu'il anime.

Le Chevalier de Limours n'a pas goûté comme elle un tranquille repos. Claire a ſouvent interrompu ſon ſommeil. Il ſoupçonne la ſincérité de Berthe ; il a remarqué de l'embarras dans ſa contenance en parlant à Milady Bedford. Claire lui a dit : *Je ſuis ſans parens, ſans*

*amis ;* & Berthe lui donne une cousine, une tutrice ? Si Claire est sans appui, elle est donc sans fortune ? Qu'il sent de plaisir en ce moment à se dire, *je suis riche* ! Mais une fille si charmante peut-elle n'intéresser personne ? Daignera-t-elle le choisir pour son protecteur, pour son ami ? Mille autres peut-être désirent la servir, l'obliger ! Obtiendra-t-il d'elle une préférence si capable de le rendre à jamais heureux ?

Levé de grand matin, le Chevalier compte impatiemment les heures, écoute si l'on ouvre l'appartement de Claire, trouve Milady Bedford bien lente à visiter sa jeune Hôtesse. Il l'entend enfin monter l'escalier ; il court au-devant d'elle, lui donne la main, n'ose entrer. Berthe lui dit que sa Maîtresse est habillée ; il suit la Dame du joli Manoir, voit Aloïse : mais combien l'éclat de sa parure l'étonne ! la richesse brille sur elle, son front est serein ; elle s'avance au-devant de Milady avec cette aisance & cette politesse qui annoncent une personne accoutumée à recevoir & à rendre les égards dus au rang & à la naissance.

Eh quoi, se dit tout bas le Chevalier, Claire est à plaindre, Claire éprouve des peines, & la fortune ne cause pas ses chagrins ? Quel sentiment faisoit donc couler ses larmes hier ? En fuyant un Amant haï, regrette-t-elle un Amant aimé ? Cette pensée l'afflige. Il voudroit lui parler, s'éclaircir de ses doutes ; mais elle descend avec Milady, & de tout le jour cette Dame ne la quitte point.

Le Chevalier observe Aloïse, cherche à pénétrer au fond de son cœur. Aloïse suit ses mouvemens, croit le voir moins occupé d'elle ; il lui paroît jouir sans distraction des amusemens préparés par la Dame du joli Manoir pour le divertissement de ses Hôtes. Aloïse se trompe ; il s'y prête, il ne s'y livre pas. Il saisit toutes les occasions de s'approcher d'elle, il souffre de ne pouvoir l'entretenir ; trois jours se passent dans cette contrainte. Plus heureux le quatrieme, il apperçoit Aloïse & Berthe sortir de grand matin du Château : il leur voit prendre le chemin du Port. Inquiet, alarmé du dessein qui les conduit vers ce lieu, il marche sur leurs pas, les joint en peu d'instans ;

& ſon trouble eſt ſi viſible en les abordant, qu'Aloïſe le remarque & lui en demande le ſujet. Il héſite, elle inſiſte; peu accoutumé à diſſimuler, le Chevalier lui laiſſe voir ſes ſoupçons. Il penſe que peut-être elle veut s'aſſurer d'un bâtiment pour repaſſer la mer, ſans attendre le temps où il a promis de lui en faciliter les moyens.

Aloïſe ſe ſent bleſſée de ce diſcours. Quoi! le Chevalier oſe la croire ingrate, capable de feindre, aſſez impolie pour quitter furtivement Milady Bedford, pour traiter ſon généreux Libérateur ſans confiance, ſans amitié! Ni je n'avois ce deſſein, lui dit-elle avec aſſez d'altération, ni vous ne deviez me le ſuppoſer! La perte d'un bijou où m'attache l'habitude de le porter, préſent reçu dans mon enfance d'une main que le temps devoit me rendre chère, m'a ſeule attirée vers le Port. Mais Berthe peut aller ſans moi demander aux femmes qui m'ont ſecourues ſi par haſard elles ne l'auroient point trouvé. En parlant elle s'aſſied ſur la pente d'un rocher, tourne le dos à la

mer, & dit à Berthe de s'avancer juſqu'aux cabanes des Pêcheurs.

Une main que *le temps devoit vous rendre chère*, répète le Chevalier de Limours ! ce temps eſt-il paſſé, belle Claire, ou l'attendez-vous encore ? Je n'attends rien, dit-elle, je n'eſpère rien ; l'avenir ne me préſente que des peines, des regrets ! Eh pourquoi vous le préparer, Madame, ce fâcheux avenir, reprend le Chevalier ? Par quelle raiſon vous dérober au monde ? Il le faut bien, dit Aloïſe en ſoupirant. En quittant ces lieux, des murs impénétrables vont m'enfermer à jamais. Que ne m'ont-ils cachée à tous les yeux, avant qu'un événement bizarre me conduiſît à l'Iſle de Wight.

Ce ſouhait me ſurprend, dit le Chevalier ; d'où s'élève ce regret d'y être abordé ? Vous plaignez-vous de Lady Bedford ? Au contraire, répond Aloïſe ; je me loue de ſes bontés, elles m'inſpirent de la reconnoiſſance, & notre ſéparation me ſera ſenſible. Eh bien, cédez à ſes inſtances, reprend-il avec vivacité ; préférez ſa maiſon au Couvent où vous vouliez vous retirer. N'êtes-vous pas libre

de choisir votre asyle ? Aloïse baisse les yeux, rougit, se tait. Son tendre Défenseur la regarde, voit son trouble, prend une de ses mains, la presse avec ardeur entre les siennes : Ah ! vous ne daignez pas me parler, Madame, lui dit-il d'un ton triste & tendre ! votre réserve m'afflige sensiblement. Un secret est caché dans votre cœur. Les discours de Berthe peuvent en imposer à une personne indifférente que rien n'engage à peser les raisons de votre fuite, de la retraite que vous vous imposez ; mais en les examinant, permettez-moi de le dire, votre conduite n'est pas naturelle. La proposition d'un mariage où l'on ne pouvoit vous forcer de consentir ; a-t-elle pu vous déterminer à la fuite, à la retraite ? Une parente n'avoit pas le droit de vous contraindre ; vous pouviez réclamer aisément contre une autorité si foible. Tout annonce en vous une fille noble, riche ; vous êtes belle, charmante ! Avec tant d'avantages réunis, est-on sans appui, sans protection, sans amis ? Qu'avez-vous voulu me faire entendre ? Pourquoi feindre des chagrins, & cacher les véritables peines de votre ame ? Ah ! cessez, Ma-

dame, ceſſez de me les déguiſer; ne me privez pas cruellement du bonheur de vous connoître & de vous être utile.

Oh! comme le cœur d'Aloïſe s'émeut, palpite, s'offenſe des ſoupçons du Chevalier de Limours! Oſe-t il l'accuſer d'une fauſſeté dont la ſeule idée la révolte? Eh! ſi cette autorité, dit-elle, n'étoit point celle d'une ſimple parente, ſi tout la rendoit légitime, irréſiſtible? ſi la fuite ſeule pouvoit m'y ſouſtraire? ſi la nature, les loix, mon devoir me contraignoient à rougir de ne pas m'y ſoumettre? ſi en oſant la braver j'ai voulu me punir de cette faute; l'expier par le ſacrifice de ma liberté? ..Vous n'êtes donc pas Orpheline, interrompt le Chevalier? Non, je ne le ſuis pas, reprend Aloïſe. Un père chéri, reſpectable, mais inflexible, m'immoloit ſans pitié à l'homme le plus ridicule, le plus mépriſable. J'ai tout quitté pour éviter le malheur d'être à cet époux déteſté.

Le Chevalier de Limours garde un aſſez long ſilence, & reprenant la parole: Vous avez un Père, dit-il, vous avez un Amant haï? Puiſſé-je ne jamais penſer, ne jamais croire, ne jamais ap-

prendre que vous en avez un aimé !

Si vous me connoissiez mieux, dit avec attendrissement Aloïse, mon destin vous surprendroit. Je n'ai jamais aimé, jamais je ne fus aimée. Deux fois promise, la haine & l'indignation m'ont toujours donné de l'horreur pour le joug qu'on vouloit m'imposer. Qu'entends-je, s'écrie le Chevalier de Limours ? avec ces yeux où se peint une ame si sensible, le cœur de l'aimable Claire seroit seulement susceptible de haine ? Quoi ! l'on excite votre indignation, en souhaitant de vous plaire, en vous aimant ! Ah ! Madame, vous allez donc me haïr ? Ce discours étonne, embarrasse Aloïse ? elle craint d'avoir donné une mauvaise opinion de son caractère au seul homme dont elle désire l'estime ; elle sent du plaisir à se dire, il m'aime ! Elle sent de la douleur à se dire, il croit que je puis le haïr ! Elle n'ose plus parler, ses yeux se remplissent de larmes ; elle ne les retient point, elle ne songe pas à les cacher. Le Chevalier les voit couler, tombe à ses pieds, lui demande pardon de l'indiscrette curiosité qu'il vient de lui montrer, la conjure de ne pas l'accabler de son indignation,

Je ne suis point en colère, dit la charmante fille en pleurant plus fort ; je suis mortifiée, chagrine, humiliée. Je me reproche de n'avoir point démenti Berthe ; je serois bien peu reconnoissante, si je conservois des secrets pour mon Libérateur. Apprenez donc... Elle alloit poursuivre quand Berthe accourt en criant : Madame, voilà votre Reliquaire ! Aloïse veut le prendre ; il échappe des mains de Berthe, tombe ; le Chevalier de Limours le ramasse, souffle le sable qui le couvre, fait un mouvement, le regarde, l'examine, paroît frappé du plus grand étonnement, considère Aloïse, & d'un air agité il lui demande depuis quel temps ce bijou est en sa possession ? Ce n'est pas sans doute, ce ne peut-être, ajoute-t-il avec plus d'émotion encore, celui dont vous venez de parler, *reçu dans votre enfance d'une main que le temps devoit vous rendre chère?* Ah ! Dieu, si ce l'étoit ! Un cri perçant l'interrompt ; Berthe tournée du côté de la mer pousse des gémissemens à l'aspect de plusieurs personnes descendues d'une Chaloupe. Un vieillard vénérable s'avance au milieu d'elles. Aloïse pâlit, se leve, retombe,

prononce d'une voix foible : Je suis perdue !

Perdue, s'écrie le Chevalier ! ah ! tant que je respire, ne craignez rien ! Il veut aller au-devant de ceux dont elle redoute l'approche. Elle l'arrête ; c'est mon pere, dit elle, votre secours me devient inutile ; pendant qu'elle le retient, Berthe est aux pieds de Gontran, implore sa clémence. Où est ma fille ? qu'en as-tu fait, malheureuse, demande-t-il d'un ton furieux ? Le Chevalier de Limours l'entend, le voit, le reconnoît ; appuie Aloïse contre le rocher, la quitte, s'élance vers le Seigneur de Livarot, passe ses bras autour de lui, le presse contre son sein, & transporté de joie il s'écrie : O mon père ! ô Gontran ! pardonnez à Berthe, pardonnez à votre fille, daignez la recevoir des mains de son époux.

De son époux, répète en colère le Seigneur de Livarot ! quoi, Aloïse auroit osé ? ... Mais je la vois ; laissez-moi, jeune homme. En parlant, il veut se débarrasser du Chevalier. Eh ! je suis Olivier, dit-il, en l'embrassant plus étroitement encore ; je suis le fils de Thibaut, le vôtre, le fiancé, l'ami, l'amant, l'époux d'A-

loïse de Livarot. Le ton pénétré d'Olivier, les larmes de joie qui inondent son visage, commencent à émouvoir Gontran. Vous seriez Olivier, vous! dit-il. Oui, reprend l'aimable Défenseur d'Aloïse, je suis Olivier d'Hangest, Olivier cru mort aux champs de Cérisoles, Olivier héritier du Seigneur de Montreuil, Olivier Comte de Santerre, le fiancé d'Aloïse! titre le plus cher à mon cœur si elle ne me hait plus.

Après plusieurs questions, Gontran, sûr qu'il tient dans ses bras le fils de son ami Thibaut, l'enfant qu'il aimoit, le jeune Héros dont il a si vivement regretté la perte, s'approche de sa fille. Éperdue, tremblante, elle se prosterne devant lui : il la releve, l'embrasse, lui pardonne; apprend qu'elle doit l'honneur & la vie au généreux fils de Thibaut. Il admire les décrets de la Providence, bénit sa bonté. Le Ciel n'a pas voulu qu'Aloïse trahît ses premiers sermens. Il a permis qu'elle vînt trouver son époux dans l'Isle de Wigth. Il prend la main de sa fille, il la présente au jeune Comte de Santerre : Je vous l'avois déjà donnée, dit-il; je vous la donne encore. Puissiez-

vous, mes chers enfans, être à jamais heureux ensemble! Olivier reçoit à genoux la main de sa belle Maîtresse. Me la donnez vous sans regret, sans contrainte, lui demande-t il d'un ton tendre; ne haïssez-vous plus ce *grossier Picard*, ce *vilain Paysan du Vermandois?* Aloïse le regarde, sourit: Est-il vrai, dit-elle? Je vous ai haï? moi! Ah! la méchante petite fille que j'étois!

Un Père content, deux Amans satisfaits se rendent chez Milady Bedford. Leur aventure la surprend, leur bonheur l'enchante. Elle prie, elle insiste auprès du Seigneur de Livarot pour voir célébrer l'union d'Aloïse & d'Olivier dans son Château; il y consent. Des Couriers sont dépêchés à Londres, à Livarot, en Picardie. Ils portent par tout d'agréables nouvelles. Olivier demande pardon à son père de lui avoir volontairement caché son existence depuis près de deux mois. Apprenant en route que Maurice de Lieuvain alloit épouser la fille de Gontran, il attendoit pour se montrer l'assurance d'un lien qui le dégageoit des siens. Il lui rend un compte exact de l'événement arrivé dans la petite Isle

dont le ſéjour l'a rendu heureux. Des cris de joie ſe font entendre par tous les Domaines de Thibaut; le Vermandois entier ſe livre à l'allégreſſe. On répète à l'envi: Olivier vit encore! Olivier, l'honneur de ſa Patrie, va revenir dans ſon ſein! Ici l'Auteur s'arrête, & l'Extrait finit.

(*Par Madame Riccoboni.*)

# SUITE
# DES AMOURS RIVAUX,
## OU
## L'HOMME DU MONDE
## ÉCLAIRÉ PAR LES ARTS.

En donnant l'Extrait de la partie romanesque de cet Ouvrage utile dans notre avant-dernier Volume, nous avons renvoyé le Lecteur à l'Ouvrage même, pour la partie des Arts : mais il existe depuis quelque tems, à la Chaussée d'Antin (rue Chanterenne), une Maison qui paroît produite par la Feérie ; & l'on n'a pu en faire entrer la description dans l'*Homme du Monde*, qui parut il y a six ans, parce qu'elle n'étoit pas encore bâtie il y a dix mois. Plusieurs de nos Lecteurs, devenus propriétaires de l'Ouvrage

imprimé (que l'on trouve à notre Bureau, comme nous l'avons annoncé), nous pressent tous les jours de les dédommager de cette privation. Nous croyons devoir nous rendre à leurs vœux; mais la justice exige qu'en même tems nous transcrivions ici ce qui a déjà été dit dans l'*Homme du Monde* de la Maison de Mademoiselle Guimard, pour rapprocher deux objets du même genre également faits pour être admirés.

# LES DEUX MAISONS.

*MAISON DE Mlle. GUIMARD.*

. . . . FIGUREZ-VOUS l'assemblage le plus heureux & le plus brillant de tous les Arts; ils se sont réunis ici pour se surpasser. Les dehors sont charmans. L'Architecte a eu dessein, dit-on, de représenter le Temple de Terpsicore, dans la façade, du côté de l'entrée : on ne peut pas mieux réussir, ou mieux rencontrer. Dans un assez petit espace, cette jolie demeure offre toutes les commodités & tous les agrémens ; & ce qui n'est pas présenté par la vérité, est suppléé par le prestige. Il n'y a pas, jusqu'au jardin, qui, quoique peu spacieux, ne charme & n'étonne par son goût

tout nouveau. Les appartemens semblent devoir à la magie leurs divers agrémens. Riches sans confusion, & galans sans indécence, ils offrent l'intérieur du Palais de l'Amour embelli par les Graces. La chambre à coucher invite au repos, le sallon au plaisir, la salle à manger à la gaîté : les formes en sont ingénieuses, sans qu'on ait eu recours à ce contraste outré, dont on a abusé si souvent. Une serre chaude, comprise dans l'intérieur de l'appartement, y tient lieu, l'hiver, de jardin : c'est le goût même qui l'a décorée. Le paysage y est tendre, sans nuire à l'effet ; les treillages sont soumis à la bonne Architecture ; les arabesques n'y ont rien de chimérique ; & (ce qu'on ne doit pas négliger de faire observer) l'exécution de toutes ces différentes merveilles paroît être l'ouvrage de la même main ; harmonie délicieuse, qui met le comble à l'éloge de l'Architecte, parce qu'elle prouve qu'il a connu l'importance

du choix des Artiſtes qui l'ont ſecondé, & la néceſſité de leur inſpirer ſes idées. On y voit un petit appartement de bains enchanteur, & peut-être unique par le ſtyle des ornemens. On y trouve auſſi une petite ſalle de Spectacles, que l'on peut regarder comme un chef-d'œuvre dans ſon genre. On ne comprend que difficilement comment l'Architecte a pu trouver le lieu de la ſcène, & celui que doivent occuper les ſpectateurs, &c., &c., &c.

## *Maison de Mlle. d'Hervieux.*

Animés, comme nous l'avons dit, par les vœux de plusieurs de nos Lecteurs, nous allions entreprendre cette description, lorsque nous avons appris qu'un Poëte sensible, un bel-Esprit aimable, nous avoit prévenus, depuis quelques jours. Nous n'avons plus songé qu'à nous procurer le travail d'une main plus sûre que la nôtre; & l'ayant obtenu, nous avons déposé la plume avec plus de plaisir que l'on n'en a souvent quand on espère faire valoir son esprit.

On ne croit plus aux Enchanteurs;
Ce siècle a banni la Feérie;
L'imagination fleurie
De nos plus brillans Narrateurs
Passe aujourd'hui pour rêverie.
Il faut pourtant vous raconter
Un fait moderne, une merveille
Qu'ont vu mes yeux, que votre oreille
Avec plaisir doit écouter.

C'eſt pour vous qu'eſt fait cet Ouvrage,
Annette ; & votre nom vainqueur
Me promet déjà le ſuffrage
Des yeux, de l'oreille, & du cœur.

Je parcourois, il y a peu d'années, ces nouveaux édifices qui s'élèvent au-delà des remparts de Paris. Le jour alloit finir, & j'errois, preſque ſeul, ſur un endroit de la chauſſée que de longs marais couvroient encore, lorſque j'y crus voir paroître un Artiſte, que la plus tendre amitié unit avec moi. Déjà, volant à lui, je me préparois à l'embraſſer: mais prenant tout-à-coup l'air & le ton d'une ſubſtance céleſte:

Arrête, me dit-il d'une voix prophétique;
Sous ces traits, empruntés pour plaire à tes regards,
Reconnois le Génie antique
Dont le pouvoir préſide à ces vaſtes remparts.
Mon front, couvert jadis d'oſeille & de laitues,
D'un auguſte bandeau commence à ſe parer.
La main du Dieu des Arts ſe plaît à l'entourer
De Temples, de Jardins, de Palais, de Statues.
Mais un fleuron plus charmant

Doit orner mon diadême ;
De ma félicité suprême
Je veux bien, pour toi seul, avancer le moment.
Vois, dès ce jour, le Monument
Que le sort réserve à ma gloire.
Enfant des Filles de Mémoire,
Qu'à tes yeux dessillés l'avenir soit présent !

Quoiqu'un peu étonné de cette emphase, & de l'épithète qu'il me donnoit, je souris, & lui répondis : — Monsieur le Génie, les Etres merveilleux auxquels on croit le moins aujourd'hui, ce sont les Génies. Il est trop vrai qu'il n'y en a plus —. A ces mots, une fureur divine me parut altérer ses traits ; il m'interrompit d'un coup de baguette, dont il traça quelques cercles dans l'air ; & soudain

Tout le Peuple aîlé des Amours
Autour de nous vient se répandre,
Tous au lieu marqué vont se rendre :
Les travaux commencent leur cours.
Un zèle, une ardeur volontaire
Saisit ces enfans de Cythère.

L'un

L'un d'eux a chargé sur son dos
Le bois, le mortier ou la pierre :
L'autre, en un fossé circulaire,
Fait fumer l'onde avec la chaux.
Le bruit redoublé des marteaux
Remplit l'air, ébranle la terre.
Les Amours sont expéditifs :
Déjà d'un riant édifice
L'avant-scène & le frontispice
Ont frappé mes yeux attentifs.
Dieu du Goût, c'est toi qui couronnes
Du chapiteau le plus léger
Ces quatre élégantes colonnes
Que leur pouvoir vient d'ériger.
Là, d'une agréable saillie,
Où plus d'un Plaisir s'est niché,
La balustrade est embellie ;
Et l'Amour, sur elle accroché,
Vient d'écrire : *A la plus jolie.*

Cette inscription piquoit ma curiosité, quoiqu'elle m'en fît soupçonner l'objet. Mais je sus me contenir ; & devenu plus crédule, je dis à mon Génie que si l'intérieur du Temple répondoit à ce que je voyois, j'allois demeurer

d'accord de toute l'étendue de sa puissance. Tout-à-coup, je me vis transporté d'appartemens en appartemens; & lorsque j'eus embrassé d'un coup-d'œil les différentes parties qui composoient ce séjour délicieux, le Génie me permit d'y reposer mes regards. Il fit plus; il prit lui-même la parole, & me dit, dans la langue des Dieux, de si belles choses, qu'en essayant de vous les rendre, je donne tout à la fois une preuve de mon audace & de ma modestie.

Suis-moi, dit-il, dans ce lieu consacré
Au Dieu du Vin, aux plaisirs de la Table.
Là, quelque jour, plus d'un Convive aimable,
Libre d'ennuis, & de joie enivré;
Plus d'une Grace, à l'œil vif, au cœur tendre,
Au sein d'albâtre, au corsage élégant,
Te charmeront, sauront te faire entendre
Ces propos gais & pleins d'un sel piquant
Que l'esprit trouve & que Bacchus inspire,
Lorsqu'agitant nos mobiles cerveaux,
Ce Dieu joufflu leur verse son délire,
Et fait couler à la ronde, à longs flots,

Le vin, l'amour, la joie & les bons mots.
C'eſt dans un Temple, à celui-ci ſemblable,
Que d'Erigone il dompta les rigueurs.
C'eſt encor-là qu'il eſſuyoit les pleurs
De cette fille errante & reſpectable
Dont un volage, indigne d'être heureux,
Avoit trahi les bienfaits & les feux.
Ah! ſi Bacchus, dans les jours de ſa gloire,
Chéri par-tout, & par-tout redouté,
Vous eût connue, ô moderne Beauté,
Dont ce ſéjour gardera la mémoire,
Vos yeux ſur lui remportoient la victoire.
Nouvelle Erigone eût foiblement tenté
Ce jeune Dieu dans vos fers arrêté;
Et ſous la treille, Ariane abuſée
N'eût jamais bu ni l'oubli de Théſée,
Ni les plaiſirs de l'infidélité.

Tout en me parlant, le Génie m'avoit conduit dans un ſallon, qui me parut faire la critique de cet amas d'ornemens confus ſous leſquels nos Aïeux étouffoient le bon goût. Tout y étoit noble, mais ſimple. La variété des formes n'y nuiſoit pas à la pureté du deſſin. On n'y étoit frappé des détails qu'après avoir

admiré l'enſemble. L'Aigle de Jupiter planoit ſur la voûte. C'eſt le Maître des Dieux lui-même qui chargea cet Aigle de garder les cœurs qui ſe laiſſent prendre dans ce ſallon. Soins inutiles ! j'en vis beaucoup entre les ſerres de l'Oiſeau ; mais je n'en vis aucun qui tentât de s'échapper. Enfin, j'allois paſſer dans une pièce voiſine. — Nous y reviendrons —, me dit le Génie. Alors une des portes du ſallon s'ouvrit d'elle-même, & nous parcourûmes le jardin.

La Nature à l'Art s'y marie :
Mais l'Art, en époux complaiſant,
Y fait moins briller ſon talent
Que ceux d'une épouſe chérie ;
Et dans ces nœuds bien aſſortis,
J'ai vu que c'eſt à tort qu'on blâme
Un mari qui veut que ſa femme
Soit toujours maîtreſſe au logis.

Rentrés dans l'Edifice par le ſallon que j'avois tant admiré, le Génie m'ouvrit de ſa main l'aſyle charmant que nos Vitruves nouveaux appellent *Boudoir*. Là,

je retrouvai les Ris & les Plaisirs. Ces petits Dieux s'y jouoient avec les Heures autour d'une pyramide, ou formoient, au-dessus des portes, les grouppes les plus ingénieux. Ils achevèrent de lever mes doutes sur l'objet à qui leur zèle venoit de bâtir ce Monument. Ils ne le nommèrent pourtant pas; mais un d'eux en étalant devant moi les bijoux précieux que renfermoit une cassette,

Trouva la Pomme héréditaire
Qu'Amour lègue aux charmans objets,
Qui lui rappellent mieux les traits
De la Déesse de Cythère.
Doux Plaisir, ce présent m'éclaire,
Lui dis-je, en l'embrassant soudain;
Et ces lieux, construits par ta main,
Sont pour Annette, ou pour ta mère.

C'est-là que, cédant à mon enthousiasme, je me tournai vers mon Guide; & dans la posture la plus humble & la plus pressante : — Divin Génie, m'écriai-je, vous qui daignez avancer pour moi cet ouvrage du Tems, ne pourriez-

vous pas m'en montrer la Souveraine ? Ne peut-elle l'habiter dès ce jour ? Ah ! rendez-la-moi visible, comme vous m'avez rendu visible le séjour qu'elle doit embellir ! — J'y consens, me dit-il, tu la verras sans en être vu. Garde-toi sur-tout de parler. Un seul mot prononcé par ta bouche détruiroit ton bonheur & mes enchantemens —. Sans attendre ma réponse, il me fit passer dans cette chambre, près de ce lit . . . Hélas ! ce n'étoit pas-là que mon Guide devoit me laisser voir la Déesse. Le cruel ne me donna qu'un instant pour considérer cet endroit du Temple ; & mes regards ne s'y arrêtèrent que sur l'autel. — Venez donc, me crioit-il, suivez-moi dans cette jolie salle, parmi ces curiosités naturelles — ; & le barbare m'y entraînoit en étouffant quelques grains d'encens que je me préparois à brûler au pied du sanctuaire.

Une fraîcheur délicieuse
Me saisit, tout-à-coup, sans éteindre mes feux.

Zéphyr m'avoit poussé vers ce réduit heureux
Où la Nymphe des bains, calme, silencieuse,
Laissoit à peine entrevoir à mes yeux
Des graces, des beautés dont elle est envieuse :
Mais je vous reconnus au Plaisir qui vous suit,
Annette, aimable enchantereſſe,
Vous qui, brillante encor des fleurs de la jeuneſſe,
Des talens les plus mûrs portez déjà le fruit.
Terpsicore ou Vénus, Euterpe ou Polymnie,
Vous avez, dès l'enfance, attiré tour-à-tour,
A vos pas, à vos chants, à leur double harmonie,
Et la Capitale & la Cour.
Par vos divins attraits vous y régnez encore ;
Vous jouirez long-tems d'un empire si doux.
On ne vous dira point : *Qui vous voit vous adore* ?
On dira : *Qui vous voit n'adore plus que vous.*
Que sont à vos côtés ces jeux de la Nature,
Ces coquillages, ces oiseaux ?
L'émail des papillons ou l'éclat des cryſtaux,
De Vénus, entre nous, valent-ils la ceinture ?
Vous uniriez en vain dans ce joli Sallon
Toutes les beautés dont se pare
Le Cabinet fameux que dirige Buffon ;
Quand vous l'habitez, les voit-on ?
Et, pendant votre abſence, où trouver la plus rare ?

Je ne disois point tout cela ; je me contentois de le sentir : car je craignois la

menace du Génie, qui ne m'avoit laissé le choix que du silence ou de l'évanouissement du charme. Mais cet *à parte* finissoit à peine, que la Déesse, se croyant seule, fit un mouvement qui me découvrit une partie de ses charmes . . . . . Dieu! que devins-je à ce spectacle! Ma raison se perdit, un cri m'échappa; & tout disparut, le Génie, mon bonheur, le Temple & la Divinité.

Vous, à qui ma langue indiscrette
Fit part du plaisir de mes yeux,
De tous ces faits si merveilleux
Vous voyez la preuve complette.
En traçant le portrait d'Annette,
Mon crayon ne l'a point flatté.
Bien est-il vrai qu'en ce prestige
La vérité tient du prodige :
Mais le prodige est vérité.

Nous avons célébré dans un de nos premiers Volumes (Vol. de Mai 1776, pag. 90) la maison, l'esprit, les graces d'*Aspasie*. D'après ce tableau piquant, la France pouvoit être jalouse du bonheur de la Grèce. Ce sentiment ne subsistera plus.

*Fin du premier Volume d'Octobre.*

# TABLE

## *DU 1^er^. VOLUME D'OCTOBRE.*

LE CALOANDRE FIDÈLE, de Giovanni-Ambrosio Marini, *page* 3
Première Epoque, contenant les deux Générations. *Personnages*, 13
Seconde Epoque. *Personnages*, 15
*Le Caloandre Fidèle*, 21
Aloïse de Livarot, 137
*Suite* des Amours Rivaux, ou l'Homme du Monde éclairé par les Arts, 209
*Les deux Maisons*. Maison de Mademoiselle Guimard, 211
Maison de Mademoiselle d'Hervieux, 214

## *APPROBATION.*

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux le premier Volume du mois d'Octobre de *la Bibliothèque des Romans*. Cet Ouvrage me paroît toujours fait pour plaire à l'imagination & aux ames sensibles, sans jamais blesser la décence. A Paris, ce 30 Septembre 1779. DE SANCY.

De l'Imprimerie de DEMONVILLE, rue S. Severin.

# BIBLIOTHÈQUE
## *UNIVERSELLE*
# DES ROMANS,
## OUVRAGE PÉRIODIQUE,

*DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages; ainsi que les mœurs, les usages du temps, les circonstances particulières & relatives, & les personnages connus, déguisés ou emblématiques.*

*OCTOBRE* 1779. SECOND VOLUME.

*A PARIS,*

AU BUREAU, rue Neuve-Sainte-Catherine, pour Paris.

AU BUREAU, & chez DEMONVILLE, Imprimeur-Libraire de l'Académie Française, rue Christine, pour la Province.

*Avec Approbation & Privilège du Roi.*

# BIBLIOTHÈQUE
## *UNIVERSELLE*
# DES ROMANS.

*OCTOBRE* 1779. SECOND VOLUME.

## *PREMIÈRE CLASSE.*

ROMANS ÉTRANGERS.

## LES FRERES JUMEAUX,

*NOUVELLE HISTORIQUE.*

TIRÉE DE L'ESPAGNOL.

NOUS rangeons cette Nouvelle dans la classe des Romans traduits, parce que le titre l'exige. C'est une Brochure de trois cents pages, de la

compoſition de M. Millon de la Valle, qui la publia chez Jean François Joſſe, en 1730. Nous ne ferons, à la contexture du Roman, qu'un petit nombre de changemens que nous avons cru convenables.

LE Comte de Benizmar étoit un des plus ambitieux Courtiſans qui fréquentaſſent le Louvre. Après avoir élevé Cléonice, ſa fille unique, avec toutes les attentions qu'exige une haute naiſſance, il la deſtinoit à épouſer quelque grand Seigneur, dont le crédit & les richeſſes puſſent ajouter encore à l'éclat de ſa Maiſon. Sur ce principe, il rebuta pluſieurs partis qui ſe préſentèrent, parce que les uns n'avoient pas aſſez de nobleſſe, les autres trop peu de faveur. Cléonice, dont le cœur ne ſe régloit pas entièrement par les mêmes maximes, fit un choix ſans attendre celui du Comte. Elle fut frappée du mérite & de la bonne mine d'un jeune Capitaine d'Infanterie, nommé Vallicour, qui étoit amuſant, aimable, plein d'eſprit, & qui avoit ſervi, avec diſtinction, ſous les ordres

du Comte; en sorte qu'il jouissoit de son estime, & qu'il avoit, à toute heure, dans l'hôtel le plus libre accès. Comme il savoit les grandes vues de M. de Benizmar pour sa fille, il ne songea pas même à la lui demander en mariage; il étoit sûr d'être refusé, &, ce qui eût été bien pis, de se faire pour toujours interdire la maison.

Cependant, le Comte fut tout-à-coup affligé d'une goutte sereine, qui lui ôta entièrement l'usage de la vue; & il lui fut prescrit d'aller prendre, dans une de ses Terres, un air plus salubre, & moins rempli de vapeurs froides que celui de la Capitale. Cléonice, qui entroit dans sa vingtième année, l'y suivit; & son père lui confia la conduite de toutes choses dans sa maison. Elle fit nommer Vallicour du voyage, sous prétexte de procurer de l'amusement au Comte. L'intimité de ces deux Amans fut bientôt à son comble, & dégénéra même en abus sensible des bienséances. Cléonice s'apperçut qu'elle étoit enceinte. Il faut remédier à cet accident. Le moyen qui s'offrit étoit des plus téméraires; &, selon toutes les apparences, il ne pouvoit tarder

de faire le plus grand éclat : ce fut de gagner, à prix d'or, le Curé & le Notaire du lieu. On n'exigea du Curé que le silence le plus absolu. Pour le Notaire, on attendoit de lui une prévarication formelle. Il fut payé en proportion du risque qu'il vouloit bien courir; & sous prétexte de faire signer le Comte sur le contrat de mariage d'un de ses Vassaux, il lui fit souscrire le contrat de mariage de sa fille & de Vallicour. Sur la présentation de cet acte, dont le Curé avoit le secret, nos deux Amans furent clandestinement mariés dans une Chapelle assez isolée qui terminoit le parc du Château. Le Curé & le Notaire eurent soin d'y faire trouver les seuls témoins nécessaires, & choisirent à cet effet des gens discrets & affidés.

L'intention de Cléonice étoit d'abord de profiter de l'aveuglement dont avoit été frappé son père, pour faire ses couches à son insu; ensuite de lui cacher, le plus long-tems qu'on pourroit, ce mariage, ou même de ne le publier qu'après la mort du Comte, qui commençoit à devenir infirme de vieillesse. Précautions superflues : la vue revint au

Comte; & lui revint si bien, qu'il s'apperçut de l'état où se trouvoit sa fille. Elle voulut faire passer cet état pour une hydropisie. Il feignit de le croire; & cependant éloigna Vallicour, qui, en prenant congé de sa chère Cléonice, lui dit qu'il alloit dans son Pays natal tout disposer pour la recevoir, & qu'aussitôt qu'il auroit mis ordre à quelques affaires, il viendroit la rejoindre pour l'enlever.

Trois mois se passèrent ainsi. L'hydropisie de Cléonice commençoit à ne plus passer pour telle. Son père, qui voyoit le moment de sa honte approcher, étoit sombre & silencieux, & sembloit méditer un projet sinistre. Cléonice en frémit; & craignant plus encore pour le fruit de son amour, que pour elle-même, elle se déroba de nuit, & alla accoucher au fond du parc chez l'un des Gardes-chasse, nommé Florisin, dont la femme pût la soigner dans cette crise. Après une heure de travail, elle mit au monde deux Jumeaux, qu'elle leur confia, leur commandant de ne point leur révéler le mystère de leur naissance sans une extrême nécessité.

Pour ſubvenir aux beſoins de ces deux enfans, & pour engager la femme & le mari au ſecret, elle leur donna une bourſe pleine d'or, & un écrin rempli de billets au porteur, & de diamans d'un grand prix. Elle voulut que l'aîné de ces deux Jumeaux fut nommé Octave, & ſon frere Liſandre.

A peine eut-elle fait ces diſpoſitions, qu'elle ſe fit reporter au Château, où elle entra par un eſcalier dérobé, avant le lever du jour, & ſans avoir été apperçue de perſonne.

Onze heures ſonnoient, & Cléonice commençoit à peine à repoſer, lorſque le Comte entra dans ſa chambre d'un air auſtère, & lui ordonna de ſe lever, lui notifiant qu'il partoit pour Paris, & qu'il alloit l'y ramener à l'inſtant même. Il fallut obéir. Cléonice appella ſa Femme-de-chambre; mais elle apprit que le Comte l'avoit fait partir de grand matin, avec la plupart des malles. Elle fut donc obligée de ſe contenter, pour s'habiller, de l'aide d'une jeune Villageoiſe, ſa filleule; & elle monta ſeule en voiture avec ſon père. Cléonice remarqua que quoique quatre chevaux fuſſent attelés

au carroſſe, il n'y avoit point de Poſtillon ; qu'il n'y avoit, pour les ſuivre, qu'un ſeul Domeſtique, qui étoit celui de confiance du Comte. Ainſi, tout le cortège ſe réduiſoit à ce Domeſtique & au Cocher ; & Cléonice ſavoit qu'on devoit paſſer par un bois. Le morne ſilence de ſon père pendant la route, & les regards d'indignation qu'il lançoit de tems en tems ſur elle, n'étoient guères propres qu'à lui donner de funeſtes preſſentimens. Ils ne tardèrent point à ſe réaliſer. Lorſqu'on fut parvenu dans l'endroit le plus ſombre & le plus ſolitaire du bois, le Cocher arrêta tout-à-coup, & mit auſſi-tôt pied à terre avec le Laquais. *Souvenez-vous de votre ſerment*, leur dit le Comte ; *délivrez-moi d'une fille infame. Tirez cette malheureuſe d'ici, & faites ce que j'ai ordonné.*

A l'inſtant, les deux miniſtres de la rage du Comte prirent Cléonice par le bras, pour l'arracher hors du carroſſe. Leur deſſein étoit de lui faire paſſer la roue ſur le corps, afin de pouvoir publier qu'étant tombée par la portière, Cléonice avoit été malheureuſement écraſée. Comme ce père cruel ignoroit

qu'elle eût fait ſes couches, il comptoit que le fruit de ſon inconduite ſeroit enveloppé dans cette barbare exécution. Il fut trompé dans ſon attente. Ni le Cocher ni l'autre Domeſtique ne purent jamais réuſſir à tirer Cléonice du carroſſe; & cependant elle faiſoit des cris à faire retentir toute la forêt. C'étoit en vain que, pour la réduire au ſilence, on la menaçoit de la poignarder : elle n'en crioit que plus fort.

Le Comte vit en ce moment accourir à bride abattue cinq Officiers à cheval, qui tout-à-coup inveſtirent le carroſſe, & proteſtèrent qu'ils ne laiſſeroient faire aucune violence à la Dame dont ils entendoient les cris. Quelle fut la ſurpriſe du Comte, lorſque parmi ces cinq Officiers il reconnut Vallicour ! Sa fureur ſurpaſſa encore ſon étonnement; & ſans faire attention à ſon âge, il deſcendit précipitamment de voiture pour mettre l'épée à la main. Mais, en ce moment, un piſtolet qu'il avoit dans une de ſes poches ſe lâcha, & lui caſſa la cuiſſe. Il tomba ſans connoiſſance au bas de la portière. Vallicour & ſes quatre Compagnons profitèrent de cet accident

pour faire sortir Cléonice du carrosse. Vallicour la reçut en croupe sur son cheval; & tandis que les deux Domestiques du Comte étoient occupés à le relever, on s'éloigna en diligence.

Quelques jours après, Vallicour apprit que le Comte étoit mort de sa blessure, après avoir commencé contre lui & contre sa fille une poursuite criminelle. Se voyant donc poursuivi comme raviſſeur, il prit congé de ses quatre amis & de Cléonice, & s'embarqua pour les Grandes-Indes.

Cléonice avoit sur elle quelqu'or & quelques bijoux, avec lesquels elle subsista un certain tems, en Province, sous un nom supposé. Ses moyens diminuant de jour en jour, elle résolut de passer en Espagne, où elle avoit un proche parent, dont tout l'empressement, lorsqu'il la vit arriver, se borna à la placer, à titre de Demoiselle de Compagnie, auprès d'un Corrégidor.

Cependant les deux Jumeaux, ses enfans, qui ignoroient le mystère de leur naissance, & qui se croyoient fils de Florisin, reçurent une excellente éducation par le moyen d'un homme

fort instruit & très-âgé, qui, sur ses vieux jours, vint se mettre en pension chez ce Garde, & qui prit ces deux enfans dans la plus grande amitié. Les Lettres, les Mathématiques, le Dessin, la Musique, les Armes, rien ne fut négligé. La Terre du Comte étoit depuis long-tems en décret; un grand Seigneur, veuf & sans enfans, en fit l'acquisition. Les deux jeunes gens lui firent soigneusement la cour, & ne perdirent point leur assiduité. Ils avoient à peine vingt ans, qu'il donna un poste à Lisandre dans son Régiment. A l'égard d'Octave, il le plaça en qualité de Gentilhomme auprès de son neveu, récemment nommé à l'Ambassade de Madrid.

Lorsque Florisin vit ses deux élèves prêts à le quitter, il leur recommanda une bonne conduite, leur partagea ce qui lui restoit d'or & de joyaux provenans de leur mère; & leur dit qu'il avoit regret de ne pouvoir lever le voile répandu sur leur naissance; que tout ce qu'il pouvoit leur en apprendre, c'est qu'ils étoient nés chez lui, de parens Nobles, mais poursuivis par les plus grandes infortunes.

On étoit en guerre. Lisandre avoit de la bravoure. Il se distingua dans son poste avec tant d'éclat, qu'il ne tarda point à être fait Colonel.

Octave avoit suivi une autre carrière ; celle de Courtisan d'un Ambassadeur. Son Excellence l'aimoit beaucoup. C'étoit un Seigneur très-magnifique & très-généreux. Octave n'avoit chez lui aucune dépense à faire, aucun soin à prendre pour son entretien : les bienfaits, de tout genre, de l'Ambassadeur, prévenoient toujours ses vœux.

Octave étoit né avec la figure la plus intéressante & le caractère le plus heureux. Il avoit l'esprit doux, insinuant & facile à s'accommoder aux mœurs de toute sorte de Pays. Un peu de galanterie lui étoit nécessaire pour se désennuyer. Il ne concevoit point qu'on pût vivre sans cela. Mais, dans ses tendres amusemens, il avoit toujours la précaution de garder un empire absolu sur son cœur. Si, par hasard, une Cruelle opposoit à ses vœux une résistance inflexible, il se dégageoit sans peine de ses fers : en un mot, il n'aimoit pas ; il se faisoit un jeu de l'amour.

Cette humeur volage trouva enfin de quoi se fixer, le jour où l'Ambassadeur fit son entrée dans Madrid. Parmi une multitude innombrable de Dames qui s'étoient mises aux fenêtres, Octave en vit une dont la beauté le frappa. Ses yeux s'attachèrent avec plaisir sur les charmes de cet objet vainqueur; & ce ne fut qu'à regret qu'il s'en éloigna. Il crut d'abord que ce qu'il sentoit étoit une de ces douces émotions qui s'évanouissent aussi-tôt qu'elles sont nées. Il se trompoit; il étoit captif sans le savoir.

Sa passion, empruntant le masque de la curiosité, il s'informa du nom de cette aimable personne. Il fut bientôt qu'elle étoit l'épouse d'un vieux Financier, nommé Patrice, & qu'elle s'appelloit Dorothée. Il fut aussi que plusieurs Cavaliers, des mieux faits, avoient soupiré pour elle, qu'ils avoient été mal reçus, & qu'on voyoit revivre en elle l'austérité de Lucrèce.

Ces obstacles ne le rebutèrent point; au contraire, sa passion en devint plus violente, & il se résolut de tenter tous les moyens imaginables de plaire à Dorothée.

Elle avoit une Femme-de-chambre nommée Jacinthe. Octave ne ménagea avec elle ni l'or ni les préſens. Il l'eut bientôt miſe dans ſes intérêts. Elle ſe chargea d'une lettre qu'elle promit de rendre à ſa Maitreſſe. Son induſtrie lui fournit le moyen de la faire parvenir à Dorothée, ſans qu'elle parût y avoir la moindre part. Dorothée aimoit les fleurs; Jacinthe en acheta une corbeille, & mit au fond la lettre d'Octave. Elle laiſſa le tout négligemment ſur une table; & ce qu'elle déſiroit ne manqua pas d'arriver. Dorothée, en cherchant parmi ces fleurs de quoi faire un bouquet, trouva la lettre. La curioſité la lui fit ouvrir avec d'autant moins de répugnance, qu'elle croyoit n'être vue de perſonne; & cependant Jacinthe, cachée derrière une porte, obſervoit ce que faiſoit ſa Maitreſſe: elle laiſſoit voir ſur ſon front une joie ſecrète dont Jacinthe tira bon augure en faveur d'Octave. Dorothée recommençoit à lire; mais Jacinthe, entrant d'un air troublé, ſe ſaiſit de la lettre. — Ah! malheureuſe que je ſuis, dit-elle, quelle eſt mon imprudence de ne m'être pas

défiée de l'industrie des Amans ! — De qui est ce billet, demanda Dorothée, affectant à son tour un air de surprise & de simplicité ? — Ne raillez point, répondit brusquement Jacinthe ; vous ne voyez que trop qu'il est d'Octave, ce jeune Cavalier qui est à la suite de l'Ambassadeur de France. Pendant que j'achetois des fleurs, il est venu se mettre auprès de moi ; & sans doute il s'est servi de cette occasion pour glisser son billet dans la corbeille. Il y a déjà long-tems que je me suis apperçue qu'il vous aime, & qu'il cherche, avec empressement, les occasions de vous parler ; mais je n'aurois jamais pensé au tour dont il vient de s'aviser pour vous instruire de ses sentimens —.

— Comme le respect y brille autant que l'amour, repliqua Dorothée, je ne saurois m'en offenser. Que cet Octave s'exprime galamment & décemment ! que d'esprit & d'urbanité dans son style ! Crois-tu qu'il en soit de même de sa conversation ? — C'est une épreuve, reprit Jacinthe, à laquelle il ne tiendra qu'à vous de le soumettre : si vous voulez même vous en amuser, il est

possible qu'Octave n'en sache rien. Je le ferai trouver demain chez une de mes parentes chez qui je vous cacherai, de manière à tout voir sans être vue ; je lui parlerai de sa lettre, & vous jugerez de son esprit par ce qu'il répondra. — Dorothée, qui se piquoit d'être fine, & qui, dans la lecture des Romans, avoit pris du goût pour ces sortes d'artifices, accepta la proposition.

La première chose que fit Jacinthe, fut d'informer Octave de ce qui se passoit; ainsi, tout conspiroit à la défaite de Dorothée. Elle y consentoit, sans doute, en affrontant le péril d'écouter & de voir de près un homme qui lui plaisoit déjà par le style. Peu de chose suffit pour donner des forces à l'amour. Jacinthe conduisit Dorothée chez sa parente; & bientôt après Octave arriva. Dorothée s'étoit cachée dans un cabinet obscur & à porte vitrée. Octave s'entretint long-tems avec Jacinthe, & ne parla que de la flamme dont il étoit pénétré. L'amour lui donnoit de l'éloquence ; il s'énonçoit avec une grace qui charmoit Dorothée. Jacinthe lui dit qu'il étoit François, & par consé-

quent volage; qu'ainſi, l'on ne pouvoit ſe repoſer ſur ſa foi. — Ah! que dites vous, répondit-il? Les attraits de la divine Dorothée doivent l'aſſûrer de ma conſtance: on ne trahit que les Beautés vulgaires. Si toutes lui reſſembloient, il n'y auroit que des Amans fidèles —. Ces flatteuſes louanges, prononcées par une bouche aimable, ſéduiſirent Dorothée. Elle fut également ſurpriſe par l'oreille & par les yeux. Les progrès d'Octave devinrent tels, qu'il obtint l'aveu de ſon bonheur. Il fit même demander des rendez-vous qu'on n'eut point la force de lui refuſer.

Jacinthe fut chargée du ſoin de ménager les occaſions favorables pour les entrevues ſecrètes. Elle s'acquitta d'un devoir ſi doux avec ſon adreſſe accoutumée. Cependant, pour y vaquer ſans inquiétude, elle crut à propos d'agir de concert avec un Poëte nommé Lopès, qui demeuroit chez Patrice. Ce Vieillard, qui ſe plaiſoit à la Poéſie, ſans y rien connoître, l'avoit reçu dans ſa maiſon. Il trouvoit admirable la plus grande ſottiſe du monde dite en vers: ſur-tout ceux qu'il ne comprenoit pas l'enle-

voient hors de lui-même. Lopès avoit de quoi le ravir en extaſe. Son ſtyle étoit des plus obſcurs. Il avoit de l'invention, & s'exprimoit paſſablement en proſe. Mais lorſqu'il vouloit monter ſur le Parnaſſe, il étoit impoſſible de l'entendre. Œdipe même, Œdipe, ſi ſavant à développer les Enigmes, y auroit échoué. Tel étoit le Poëte Lopès. Il ſe laiſſa gagner aiſément par Jacinthe. Peut-on réſiſter aux volontés d'une Maitreſſe? Il brûloit pour elle, & la célébroit dans ſes Ouvrages ſous le beau nom d'Amaranthe. Son ſecours ne fut pas inutile; Octave & Dorothée eurent lieu d'en être contens.

Un jour Patrice étoit allé ſouper chez un de ſes amis à la campagne; & Dorothée, croyant qu'il y coucheroit, envoya chercher Octave, pour cauſer avec lui. Pendant cet entretien ſecret, comme la nuit étoit très-belle, Jacinthe ſe tint à la porte de la rue avec Lopès, qui lui débitoit ſes fleurettes d'un ton pathétique. Ils apperçurent tout-à-coup, au clair de la lune, Patrice qui revenoit. — Mon cher Lopès, s'écria Jacinthe, nous ſommes perdus, ſi tu

n'éloignes ce maudit Vieillard, jusqu'à ce que j'aie fait sortir Octave. Quel motif le ramène? que ne demeuroit-il où il étoit? — Ne craignez rien, belle Amaranthe, s'écria Lopès.

« Je saurai l'éloigner, ce Vieillard redoutable,
» Dussé-je l'entraîner jusques dans les climats,
» Où du froid Aquilon le souffle épouvantable
» Signale ses fureurs par d'éternels frimats ».

Voilà quatre beaux Vers, continua-t-il; mais je n'ai pas de tems à perdre. Adieu. — Il alla au-devant de Patrice; & lui prenant la main : — Seigneur, lui dit-il, vous ne serez pas fâché d'apprendre une nouvelle que j'ai reçue de Cadix. Il faut que je vous la confie. — Je vous serai très-obligé, répondit Patrice. Mais entrons au logis; nous pourrons nous y entretenir à notre aise. — Point du tout, reprit Lopès; gardons-nous-en bien, de par Apollon : le sommeil nous y surprendroit. Le récit que j'ai à vous faire exige un air frais & libre.

Abandonnons Morphée au reste des humains :
Refusons les pavots qu'il verse à pleines mains.

L'air eſt ſi doux ! l'agréable Zéphyre
Poſsède ſeul l'Aërien Empire :
Et nous voyons briller aux céleſtes lambris
Les diſcrets confidens des nocturnes récits.

— Vous êtes un homme admirable, s'écria Patrice. Quelle divine verſification ! L'Empire aërien ! les lambris céleſtes ! les confidens diſcrets qui brillent ? voilà ce qu'on appelle cette pompeuſe gravité d'images que les Anciens affectoient. Tous les autres Poëtes de Caſtille rampent en comparaiſon de vous. Je ne ſaurois ſouffrir ces Eſprits ſecs & ſtériles qui s'expriment ſi clairement, que le Peuple même pourroit les entendre. Ce ſont des profanes, qui aviliſſent la ſcience & la rime. — Je ſuis charmé de vous ſavoir dans ces ſentimens, interrompit Lopès. Mais tournons vers le Prado, & promenons-nous pendant que je raconterai l'hiſtoire annoncée. Promenons-nous, vous dis-je : ce ſont les Muſes qui l'ordonnent. Elles ont fait dire à l'un de leurs Favoris :

Parle en marchant, tu croiras marcher moins.

*Aventure d'un Médecin de Cadix.*

Il y a quelques années qu'un Médecin vint s'établir à Cadix pour les péchés des Habitans de cette Ville ; témoin, l'infortuné Don Manrique de Torrès, que l'ignorance meurtrière de ce prétendu Docteur envoya au tombeau à la fleur de ſes ans. Ce Médecin ſe nommoit Lambert Oroſtrate. On ſait qu'il eſt eſſentiel à ceux de cette Faculté d'avoir un nom étranger & bizarre : c'eſt ſouvent ce qui leur donne du mérite. Lambert ſoutenoit la majeſté de ſon nom par une barbe des plus avantageuſes. On le voyoit monté ſur une mule, qui mettoit une heure & demie à paſſer la rue la plus courte. Avec ces merveilleuſes qualités, le Docteur épouſa la jeune Caſſildée : elle étoit aimable, & digne d'un mari moins flegmatique.

Le jeu des échecs avoit un aſcendant invincible ſur Lambert. Il alloit, après ſouper, chez un Apothicaire, qui étoit de ſes voiſins, & qui avoit le même goût que lui. Là, tous deux appuyés

ſur une table, tous deux rêveurs & ſombres, jouoient ordinairement juſqu'à minuit; alors ils ſe ſéparoient en maudiſſant l'horloge.

Les jeunes Dames n'aiment point à reſter ſeules; elles ſont ſujettes à avoir peur la nuit. Un aimable Cavalier, nommé Salazar, auſſi brave en amour qu'en guerre, & qui ſe trouvoit le proche voiſin de la belle Caſſildée, s'offrit à diſſiper ſes craintes fantaſtiques: ſon offre fut acceptée. On ſut mettre à profit les abſences fréquentes du Docteur, qui, parce moyen, en même tems qu'il perdoit ſon argent au jeu des échecs chez l'Apothicaire, recevoit encore, ſans le ſavoir, *échec* & *mat* dans ſa maiſon.

Un événement, & des plus extraordinaires, mit pourtant Maître Lambert Oroſtrate preſque à portée de ſe douter que les heures de ſolitude qu'il faiſoit paſſer à ſa femme n'étoient pas abſolument ſolitaires.

Il arriva que le Duc Don Perès de Guſman fut bleſſé par un ſanglier à la chaſſe, auprès de San-Lucar. Comme Lambert étoit en vogue, on dépêcha un des Serviteurs du Duc pour l'aller

chercher. Ce Courier se mit dans une barque; & vers les neuf heures du soir, il entra dans le Port de Cadix. Il parcourut toute la Ville, en demandant où demeuroit le Médecin & le Chirurgien tout ensemble: car Lambert étoit l'un & l'autre. L'obscurité faisoit que personne ne vouloit le mener. Enfin, un homme officieux le conduisit chez l'Apothicaire, ne doutant point que Lambert n'y fût, selon sa coutume. Il y étoit aussi. Quand il sut de quoi il s'agissoit, il quitta le jeu; chose qu'il auroit refusé de faire, si l'occasion n'avoit été bien pressante. Il alla chez lui pour dire adieu à son épouse, & prendre un coffre où il gardoit des drogues & des instrumens de Chirurgie.

On ne l'attendoit pas, & son arrivée surprit des gens qui savoient se passer de sa présence. Cassildée fut saisie d'un prompt effroi. Salazar, un peu moins troublé, se cacha dans le coffre, qui, par bonheur, étoit ouvert.

Quand le Docteur fut entré, Cassildée, feignant de n'être pas encore bien éveillée, lui demanda quelle raison le ramenoit si-tôt, & l'accabla de caresses. Il lui dit qu'il étoit obligé de partir, & qu'il

qu'il avoit besoin de ce coffre. En même tems, il tourna la clef, &, sans autre délai, il le fit enlever. La malheureuse Cassildée ne put le voir disparoître sans en tirer de funestes conséquences. Elle ouvrit toute son ame au désespoir; & sa douleur lui ôta la force de répondre à son époux. Il crut que c'étoit un effet du chagrin qu'elle ressentoit de son éloignement. — Modérez votre tristesse, ma chère, lui dit-il, je ne vais pas au bout du monde. Tâchez de vous réjouir; je reviendrai dans peu de jours. Vous ne sauriez croire, continua-t-il, en parlant au Serviteur du Duc, combien elle m'aime; elle n'a des yeux que pour moi. Ce seroit inutilement qu'on voudroit la tenter. Ni dignités, ni richesses, ni bonne mine ne pourroient l'ébranler. — J'en suis persuadé, dit le Serviteur du Duc; mais partons sans nous amuser —.

Ils se mirent en chemin; & s'étant rendus sur le rivage, ils entrèrent dans une barque, où déjà le coffre étoit arrivé. Le trajet de Cadix à San-Lucar est petit, mais périlleux. A peine furent-ils en mer, qu'une horrible tempête s'é-

leva. — Attendez, poursuivit Lopès en rêvant un peu, je vais vous la décrire en vers; c'est le morceau du Poëte. — Vous ne sauriez rien faire qui me soit plus agréable, dit Patrice; & dès ce moment, je commence par vous admirer. — Ecoutez donc, reprit Lopès:

Le bouraſqueux effort des bruyans Aquilons
Fait tournoyer la frêle barque;
Et les flots diviſés en mille affreux ſillons,
Tracent le portrait de la Parque.

— Ah! que vous vous exprimez noblement, interrompit Patrice! Voilà un tour neuf: *Tracent le portrait de la Parque.* Je donnerois tout ce que je poſsède au monde pour avoir dit que les flots agités ſont les Peintres de la mort. — Vous avez le diſcernement délicat, répondit Lopès; continuez-moi, s'il vous plaît, votre attention.

On voit bouillonner ſur les eaux
Du feu du Ciel les foudroyans carreaux.
Les pâles Mariniers au haſard s'abandonnent,
Tout retentit de leurs gémiſſemens;
Dans l'infernal ſéjour les Ombres s'en étonnent:
Mégère, ſur ſon front, hériſſe ſes ſerpens.

— Qui eſt cette Mégère, demanda Patrice? — C'eſt une Furie d'Enfer, répondit Lopès. Les Fables l'ont faite ſœur de Tyſiphone & d'Alecton. Mais laiſſons-là cette généalogie, & ſouffrez que j'achève l'hiſtoire du Médecin.

Les cris des Matelots pénétroient d'une manière très-articulée dans le coffre où giſſoit Salazar. Il concevoit toute l'horreur du danger qui menaçoit ſa tête: & ce qui rendoit ſa ſituation encore plus rigoureuſe, c'eſt qu'il n'oſoit ſe plaindre ni ſouffler le moindre mot.

Caſſildée, reſtée à Cadix, n'étoit pas dans un état plus paiſible que ſon Amant. En quel abyme de malheurs me ſuis-je précipitée, ſe diſoit-elle! Capricieuſe Fortune, que tu me vends cher quelques inſtans de douceur! L'eſpoir m'abandonne; je ne vois plus qu'un avenir horrible. C'eſt peu des douleurs dont je ſuis accablée: il faut que le Sort cruel y mette le comble par l'idée des maux que ſouffre Salazar, & des périls affreux auxquels il eſt expoſé.

C'eſt ainſi que la triſte Caſſildée déploroit la rigueur de ſon deſtin, tandis

que les Matelots de la barque, se voyant sur le point de faire naufrage, se mirent à crier qu'il falloit jeter le grand coffre dans la mer, qu'il pesoit beaucoup, & que ce qu'il contenoit, fût-ce les plus rares trésors des Indes, n'étoit pas comparable à la vie d'un seul homme. — Il ne pèse pas tant que vous le dites, repliqua Lambert. Il ne contient que peu de choses dont j'ai besoin pour la guérison de Monseigneur Don Perès de Guſman.—Lorsque l'Exprès du Duc entendit ces paroles, il résista fortement au dessein des Mariniers. — Il n'y a qu'à prendre ce qui est nécessaire, dit alors le Patron de la barque, & jeter le coffre. Il tient trop d'espace ; cela nous empêche d'agir, & peut nous être préjudiciable —.

Pendant qu'ils disputoient ainsi, l'orage cessa. Les vents impétueux se calmèrent. Une douce haleine leur succéda, & conduisit bientôt nos Voyageurs à San-Lucar un peu avant une heure du matin. Lambert sortit de la barque, & pria les Mariniers de garder son coffre jusqu'à ce qu'il envoyât du monde pour le transporter chez le Duc.

A peine se fut-il éloigné de quelques toises, que l'un des Mariniers dit à ses Compagnons : — Avez-vous remarqué combien le Docteur Lambert a d'attachement pour ce coffre? Je pense que si nous avions jeté cette caisse dans la mer, il s'y seroit jeté lui-même. Savez-vous ce que j'imagine ; c'est que sans doute ce coffre est rempli des richesses de cet avare, qui ne les perd jamais de vue. Ouvrons-le ; si ma conjecture est fausse, nous aurons assez d'adresse pour le refermer ; & si ce que je soupçonne est véritable, nous aurons tout le loisir de nous rendre heureux par une proie des plus précieuses. Allons, mes amis, qui de nous aura le courage d'ouvrir les flancs de ce coffre mystérieux ? — C'est moi, repartit le Patron de la barque ; voici une dague dont je vais faire merveille. — Dans quel état pouvoit être Salazar en entendant des discours de si mauvais présage ?

Le Patron commençoit à tenter la fortune, & avoit déjà enfoncé la pointe de sa dague dans la serrure du coffre, lorsque Lambert revint sur ses pas avec quatre Serviteurs du Duc. Les Mate-

lots, quoiqu'interdits d'un si prompt retour, dissimulèrent le chagrin qu'ils avoient de voir avorter leur projet; le coffre fut enlevé, & on le mit dans une chambre préparée pour Lambert.

Don Perès de Gusman dormoit d'un profond sommeil; Lambert recommanda qu'on ne l'éveillât point: il se contenta de se faire montrer la plaie, qu'il jugea n'être aucunement dangereuse, & dont il remit le traitement au lendemain matin. Lui-même alla se coucher; & avant de se mettre au lit, il dit tout haut ses prières, dans lesquelles Salazar remarqua fort bien que le Docteur, avec beaucoup de componction, demandoit pardon aux ames de ses pratiques défuntes, de les avoir envoyées dans l'autre monde, moins toutefois par malice que par ignorance; & les supplioit de lui faire miséricorde, & de ne point troubler son sommeil par de fâcheuses apparitions. Les litanies de ces morts étoient longues; car le Docteur, depuis qu'il exerçoit son Art, n'avoit pas tué peu de malades. Salazar crut qu'elles ne finiroient point. Enfin, Lambert met la

clef à la ſerrure du coffre ſans l'ouvrir, ſe couche, & s'endort, après avoir ſoufflé ſa lumière. Salazar, l'entendant ronfler, commença à ſe moins contraindre. Ennuyé de ſon étroite demeure, & de l'attitude où il étoit, il voulut ſe retourner; mais auſſi-tôt les inſtrumens de Chirurgie ſur leſquels il étoit étendu, le piquèrent, & lui firent jeter de grands cris, qui réveillèrent en ſurſaut le Docteur. La conſcience, juſtement timorée de celui ci, lui perſuada que ces cris venoient de quelque ame en peine. A l'inſtant, il ſe jette en bas du lit, tout tremblant de frayeur, & cherche à tâtons le coffre, pour en tirer un chapelet qu'il ſe rappelle y être. Il ſe réjouit de rencontrer ce coffre ſous ſa main; & tournant la clef, il ſe dépêche de l'ouvrir. Salazar, qui n'avoit pas perdu un mot des pieuſes litanies du Docteur, ſe les rappelle en ce moment, & en tire un excellent parti. — Miſérable, lui dit-il, en le ſaiſiſſant à la gorge, voici l'inſtant que la Juſtice divine réſervoit à ta punition. Je ſuis l'ame de Manrique de Torrès, que tes remèdes pernicieux ont fait périr il y a ſix mois.

Je suis député des lieux sombres par les autres victimes, sans nombre, de ton Art assassin. Descends dans les abymes, & viens y subir la peine qui t'est due —.

Il dit; & prenant Lambert par le défaut du corps, il l'enferma dans le coffre, se saisit de la clef, & sortit promptement de San-Lucar, bien joyeux de céder une place si gênante à celui qui lui avoit causé tant d'inquiétude. Comme il étoit sans armes, il se munit d'un fort bâton d'épine, en passant par le parc de Don Perès; & ce bâton lui servit à franchir le mur du parc dans sa partie la moins élevée; car il n'osa point se présenter pour sortir à la porte du Château, qui étoit fermée. Parvenu au Port, il s'y embarqua dans le même petit bâtiment qui l'avoit amené. Les Mariniers n'eurent garde de le reconnoître: mais lui les reconnut parfaitement tous à la voix. Lorsque la traversée fut faite, il se divertit à se faire conduire assez loin, comme Étranger, par celui qui avoit donné l'avis d'ouvrir le ventre au coffre; & lorsqu'ils furent isolés, & sans témoins, il lui appliqua, pour récompense de ses pas, plusieurs volées de coups de

bâton sur les épaules, en lui disant que les raisons de ce traitement étoient dans le coffre du Docteur.

Il étoit tems que Salazar arrivât à Cadix. Il y trouva sa chère Cassildée, qui, les yeux noyés de larmes, & le cœur agité des craintes les plus vives, sortoit de sa maison pour s'enfermer dans un Monastère. Il l'empêcha d'effectuer un dessein si contraire à leurs flammes mutuelles, en lui racontant ce qui s'étoit passé. — Mon cher Salazar, dit Cassildée, vous me rappellez à la vie, & vous faites renaître la tranquillité dans mon ame. Que ne puis-je vous tracer un tableau fidèle de tout ce que j'ai éprouvé d'alarmes pour vous —!...

Cependant Lambert étoit dans son coffre; & ce que Salazar lui avoit dit avoit fait une telle impression sur son esprit, qu'il se croyoit déjà dans les Enfers. Il soupiroit amèrement, & se recommandoit à tous les Saints & à la miséricorde de tous ses anciens malades. Il ne reconnoissoit plus son coffre, tant le mortel effroi dont il étoit agité troubloit ses sens & sa raison. Il se figuroit être dans un gouffre rempli d'insectes

venimeux; & toutes les fois que ſes inſtrumens de Chirurgie le piquoient, il s'écrioit: Ah! malheureux Lambert! infortuné que je ſuis! Pardon, juſte Ciel! éloignez ces ſerpens affreux qui m'environnent. Quelques vives que ſoient leurs atteintes, elles n'égalent pas la cruauté de mes remords.

A peine le ſoleil fut levé, qu'on vint chercher le Docteur pour viſiter la plaie du Duc. On ouvrit ſa porte; & l'on fut bien étonné de ne le point trouver, mais d'entendre du bruit & des plaintes qui partoient de tems en tems de ſon coffre. Cette nouveauté fit aſſembler dans ſa chambre preſque tout le monde du Château. — Le Docteur Lambert eſt-il là, s'écria quelqu'un? — Oui, répondit-il, & j'y demeurerai juſqu'à ce que la bonté divine m'en retire. Si vous êtes encore ſur la terre, priez pour moi, & gardez-vous de ſuivre mon exemple —.

Tous les aſſiſtans ne répondirent à cette dolente exhortation que par un éclat de rire. On ſe hâta d'ouvrir le coffre en forçant la ſerrure, car Salazar avoit emporté la clef.

Il auroit continué ſur le même ton

si l'Aumônier du Château, homme de bon sens & plein de bonté, n'eût interrompu le cours de ses extravagances. — Docteur, lui dit-il, songez que vous êtes dans votre coffre, & non pas en Enfer; quelqu'un vous aura enfermé là-dedans : c'est une pièce qu'on vous a jouée, & vous ne vous en souvenez plus. Nous ne sommes point des Diables, & notre intention n'est point de vous tourmenter, vous qui venez guérir un Seigneur que chacun de nous aime plus que soi même. — Lambert ne répondit point; il reconnut le coffre, après l'avoir attentivement considéré, & s'être frotté les yeux quatre ou cinq fois. Enfin, baissant la tête d'un air pensif, il sortit de sa niche sans proférer une seule parole, & s'habilla à la hâte. — Messieurs, dit-il ensuite à la compagnie, il est fort mal d'envoyer chercher un honnête homme pour le tourner en ridicule. Mes remèdes sont très-utiles; & quiconque soutient le contraire est un ignorant. Sachez que je n'ai point tué Don Manrique, & que je ne panserai point la plaie de Monseigneur le Duc. Je me serois fait un plaisir

de lui montrer mon zèle : mais je ne me sens point capable de supporter des mépris avec patience —.

Il vouloit effectivement se retirer : mais on le retint ; & on le conduisit devant le Duc, qui l'assura d'une prompte satisfaction, si l'auteur de l'injure dont il se plaignoit pouvoit être découvert. On fit les démarches nécessaires pour le connoître : mais on cherchoit en vain à San-Lucar un homme qui se livroit, dans la Ville de Cadix, aux plus doux passe-tems.

Lambert se laissa fléchir ; ses soins eurent plus de succès pour le Duc qu'ils n'en avoient eu pour Don Manrique. Cette cure, quoique peu difficile, augmenta sa réputation ; car il n'est rien tel que de guérir de grands Seigneurs. Le Docteur revint donc à Cadix, glorieux & triomphant. Sa femme continua de l'aimer à la folie.

— En vérité, dit Patrice à Lopès, cette aventure m'a fort diverti. Mais il est tard ; pendant le cours de votre histoire, je ne m'en suis point apperçu —. Ayant dit cela, le vieux Patrice retourna à son logis avec Lopès. Tout y étoit

calme. Dorothée étoit couchée, Octave s'étoit séparé d'elle.

Le lendemain, un homme du voisinage vint voir Patrice, & lui dit que son épouse abusoit de sa facilité. Il lui fit remarquer qu'elle donnoit de fréquentes commissions à Jacinthe; & qu'elle-même, depuis quelque tems, alloit tous les jours à la promenade, contre son ancienne coutume. — Croyez-vous, poursuivit-il, que tout cela se passe sans conséquence? Non, non, Seigneur Patrice, votre honneur m'est cher, & je ne puis souffrir qu'on y porte atteinte. J'ai vu souvent entrer un homme dans votre maison, lorsque vous n'y étiez pas. Prenez vos mesures. En vous révélant ceci, je fais le devoir d'un ami fidèle. Le reste vous regarde —.

Patrice avoit une grande disposition à la jalousie. Ce rapport indiscret acheva ce que la Nature avoit commencé. Dorothée fut peu de tems à s'appercevoir que son mari étoit informé de sa conduite, & qu'il l'observoit avec une exactitude extrême. Octave fut averti de ne paroître que le moins qu'il pour-

roit. Lopès, de son côté, joua son rôle avec zèle. Il employa mille stratagêmes pour tromper la vigilance de Patrice ; mais il falloit un autre Mercure que lui pour endormir cet Argus.

Dorothée s'avisa d'un moyen assez subtil. Elle écrivit une lettre adressée au Seigneur Osorio, quoiqu'elle ne connût personne qui s'appellât ainsi. « Seigneur Osorio, disoit-elle, si vous » continuez à me parler d'un amour » que je ne puis écouter sans crime, » vous m'obligerez à quelque fâcheux » éclat. Cessez de perdre votre tems à » me persécuter, ou craignez que Pa- » trice ne se venge de votre audace. » Vous l'offensez aussi bien que moi ; » & s'il vient à le savoir, au lieu d'un » ennemi, vous en aurez deux.

» DOROTHÉE ».

Cette fausse réponse étant achevée, Dorothée appella sa Femme-de chambre. — Ma chère Jacinthe, lui dit-elle, sois attentive à bien épier le tems où Patrice sera au logis. Alors, tu sortiras comme si tu voulois porter cette lettre à son adresse. Notre jaloux, qui la verra dans tes mains, aura, sans doute,

la curiosité de lire ce qu'elle contient. Tu ne la lui remettras qu'après t'être fait prier plus d'une fois. — Soyez sûre de mon zèle & de mon art, répondit Jacinthe —.

La fidelle Confidente tint parole, & la ruse eut un plein succès. Jacinthe affecta de cacher si visiblement la lettre, que le mari ombrageux la lui arracha des mains. Il la lut quatre à cinq fois avec un étonnement dont il ne pouvoit revenir. Il se repentit d'avoir si mal jugé de la vertu de sa femme. — Où demeure cet Osorio, dit-il à Jacinthe? je veux moi-même lui porter l'arrêt que Dorothée a prononcé contre lui: ma présence aura peut-être assez de poids pour arrêter sa témérité. — Ah! mon cher Maître, interrompit Jacinthe en le retenant, que prétendez-vous faire? Osorio est le plus emporté des hommes; dès qu'on s'oppose à ses desirs, il tue, il massacre, il saccage tout: rien n'est à l'abri de sa violence. Vous ne seriez point en sûreté chez lui. — Je n'y vais donc pas, repartit Patrice. — Cependant, si vous le voulez absolument, repliqua l'hypocrite Jacinthe, je vous y conduirai: mon de-

voir m'oblige à vous obéir. — Il n'eſt pas néceſſaire, répondit le timide Vieillard : je trouverai bien le moyen de remédier au mal ſans m'expoſer au danger —.

Après avoir parlé ainſi, il alla s'enfermer dans ſon cabinet ; & Jacinthe courut rendre compte à Dorothée du ſuccès de ſon ambaſſade. Elles rirent enſemble de la ſimplicité de Patrice : mais leur joie ne fut pas de longue durée. Patrice, après avoir bien médité, crut devoir aller prendre, pour ſa tranquillité, l'avis de ce même voiſin dont les rapports l'avoient ſi fort troublé. Il lui dit ce qui venoit de ſe paſſer, & lui montra la lettre de Dorothée au Seigneur Oſorio. Le malicieux voiſin ſe mit à rire, & lui dit : — Ou cet Oſorio n'exiſte point, ou c'eſt quelque ami intime du Gentilhomme François, qui vous remplace dans vos abſences. Mais puiſque vous voici chez moi, acceptez-y la collation, & envoyez dire chez vous que vous ſoupez dans un quartier éloigné, & que vous ne rentrerez que tard. De cette fenêtre à jalouſies, d'où l'on apperçoit la porte de votre maiſon,

je m'engage à vous faire voir dans peu le véritable Osorio, non celui qu'on éconduit dans une lettre, mais celui dont les lettres & la personne sont également bien reçues —.

Le trop curieux Patrice accepta la proposition, & ne vit entrer personne chez lui pendant une assez longue attente. Il se mit à table. Mais après qu'il l'eut quittée, il se remit à la même fenêtre, & vit alors distinctement, au clair de la lune, sortir de sa maison un Cavalier, enveloppé d'un manteau qui lui couvroit la tête. Patrice rendit mille graces à son voisin de l'impertinent service que lui avoient rendu ses jalousies, d'où il avoit vu le Poëte Lopès se tenir en sentinelle dans la rue, tandis que Jacinthe reconduisoit le Cavalier quelques pas hors du logis, pour en recevoir les libéralités d'usage.

Le premier soin de Patrice, en rentrant chez lui, fut de mettre à la porte, sans aucune explication, M. Lopès & Mademoiselle Jacinthe. Pour Madame Dorothée, elle étoit couchée, & dormoit, ou feignoit de dormir; il ne lui témoigna rien : mais le lendemain matin, il lui déclara qu'il partoit avec

elle pour sa campagne des environs de Salamanque.

Il n'y fut pas plutôt, qu'il fit griller toutes les fenêtres, & barricader les portes. Il n'entra plus rien dans la maison que par un tour très-étroit. Dorothée, intérieurement, savoit trop d'où venoient de telles précautions, pour oser en demander la cause. Elle gémissoit en silence.

L'esclavage où elle étoit retenue se divulgua bientôt dans Salamanque. Tout le monde en murmuroit; chacun blâmoit le procédé de Patrice. On en fit des chansons & des épigrammes, dont il se soucioit peu. Au contraire, il s'applaudissoit en lui-même, & croyoit que la prudence humaine ne pouvoit s'élever au-dessus de sa précaution. Cependant, il n'avoit point prévu tout ce qui pouvoit altérer la tranquillité dont il pensoit jouir. L'Amour écouta les plaintes de Dorothée. Octave vint à Salamanque, moyennant un congé de six mois qu'il avoit obtenu de l'Ambassadeur, sous prétexte de vouloir parcourir toutes les Villes d'Espagne. Il apprit avec douleur ce que Dorothée souffroit; mais il ne trouva-

d'abord aucun moyen d'abuſer le jaloux. Les tours qui renfermoient la nouvelle Danaé étoient inacceſſibles, ou du moins on ne pouvoit aiſément pénétrer dans leur enceinte. La porte de cette priſon ne s'ouvroit que par une vieille Concierge, nommée Inès, & pour Patrice. Il lui donnoit ſa confiance, parce qu'elle étoit la veuve d'un de ſes Commis, que ſon mari étoit mort inſolvable, & qu'elle ne ſubſiſtoit que de ſes bontés.

Octave avoit à Salamanque un intime ami, François de naiſſance, nommé Gendron, fort intrigant en amour, & d'un eſprit fécond en reſſources. Il aſſura Octave qu'il l'aideroit en tout ce qui dépendoit de lui. Il ſavoit que la maiſon où Dorothée étoit captive, n'étoit gardée que par Inès, & que cette vieille femme avoit pour Confeſſeur, à Salamanque, un fameux Miſſionnaire nommé le Père Henriquès, qui venoit de s'embarquer pour la Chine. Il imagina donc de conſeiller à Octave de ſe déguiſer en fille, & de ſe dire nièce de ce Miſſionnaire. Octave étoit très-jeune; ſon teint étoit plus délicat que ne le demandoit ſon ſexe; & l'on pouvoit

dire de lui que la Nature, en faisant un homme, s'étoit trompée.

Octave se sentit le courage de risquer ce déguisement, à la faveur duquel son ami lui promettoit de l'introduire dans peu auprès de Dorothée. Lorsque Gendron l'eut ajusté à sa guise, & l'eut muni sous sa jupe d'une épée courte, mais à l'épreuve, il le fit monter avec lui dans une voiture. On n'arriva à la maison de campagne que sur le soir. Patrice n'étoit point encore rentré ; c'étoit précisément ce qu'on désiroit. Gendron frappa à la porte. Inès s'y présenta aussi-tôt, & demanda à Gendron ce qu'il vouloit. — Je viens, dit-il, de la part de mon parent le Révérend Père Henriquès, à qui sa jeune nièce, Done Elvire que voici, a été adressée au moment même où il partoit pour la Chine. Il m'a chargé de vous prier instamment de vouloir bien la garder quelques jours jusqu'à ce que je lui aie été choisir un Couvent à Madrid. Je reviendrai la chercher avant la fin de la semaine prochaine ; & pour commencer à reconnoître vos bons soins pour elle, voici une bourse de pièces d'or que j'ai l'honneur de vous offrir,

& que le Père Henriquès & moi vous conjurons d'accepter —.

Inès avoit trop de considération pour la recommandation du Père Henriquès, & pour une bourse pleine d'or, pour refuser ce qu'on demandoit d'elle. La jeune personne descendit de voiture, & fut aussi-tôt remise à sa garde. Gendron n'eut pas plutôt vu la porte se refermer sur elle, qu'il s'éloigna en diligence.

A peine eut-il disparu, que Patrice frappa. Inès courut lui ouvrir; & lui présentant la jeune parente du célèbre Missionnaire, lui raconta ce qui venoit d'arriver. Patrice trouva Done Elvire d'une figure aussi modeste qu'intéressante, & lui dit obligeamment qu'il se félicitoit que sa Révérence eût choisi sa maison pour servir quelques jours d'asyle à une personne aussi aimable. —Je veux, ajouta-t-il, vous présenter à ma femme; je ne doute point, belle Elvire, qu'elle ne soit ravie de vous connoître—.

Tout ceci se passoit dans la cour d'entrée, où il faisoit un clair de lune très-brillant, & à la faveur duquel Dorothée, qui s'étoit mise à une croisée, reconnut son cher Octave, malgré son déguisement. Cela lui servit à se contenir, lors-

qu'elle vit Patrice lui-même entrer avec lui dans sa chambre un instant après, & s'empresser à le lui présenter. Patrice recommanda à Dorothée d'embrasser Done Elvire; & jamais ordre donné par un mari ne fut exécuté de meilleure grace.

Dorothée n'eut pas besoin de faire violence à ses sentimens pour faire mille caresses flatteuses à Done Elvire, & pour l'inviter à accepter sa table & une chambre auprès de la sienne.

Vers la fin du souper, la fausse Done Elvire, qui avoit une voix douce & flûtée, & qui touchoit supérieurement de divers instrumens, apperçut une harpe dont elle s'empara; &, comme par modestie, détournant ses regards de Patrice, elle les fixa sur Dorothée, & chanta avec une douce expression la Romance suivante:

Dans un bois où régnoit l'horreur & le silence,
Lycidas se livroit au transport douloureux
Qui signale la violence
D'un amour tendre & malheureux.
Abattu sous le poids du destin rigoureux
Dont il ressentoit les atteintes,
Désespéré, mourant, il confioit ses plaintes
Aux autres les plus ténébreux.

Il se croit pour jamais, ô détresse trop dure,
Privé d'un objet plein d'appas.
Las de la peine qu'il endure,
Il veut se donner le trépas :
Mais l'Amour lui retient le bras,
En lui faisant revoir sa chère Alcimadure.

Octave chanta cette Romance avec tant de grace, que Dorothée & Patrice en furent également charmés. Celui-ci ne soupçonna nullement ce que cette Romance renfermoit d'allusion à l'état actuel des deux Amans. Ce n'étoit point Octave, c'étoit Done Elvire qu'il croyoit entendre & contempler. Malgré ses cheveux gris & sa jalousie pour sa femme, le bon homme avoit une forte inclination à voler de belle en belle. En un mot, il avoit trouvé Done Elvire fort à son gré; & c'est sur-tout ce qui l'avoit poussé à un excès de prévenance & de courtoisie, qui ne lui étoit pas ordinaire.

On demanda à la belle Chanteuse quelques particularités de sa vie; & Patrice se montra curieux de savoir pourquoi ses parens l'avoient ainsi brusquement adressée au Père Henriquès, sans

prévenir sa Révérence. La fausse Elvire, pour répondre à cette question, forgea sur le champ un conte, dans lequel elle apprit à ses Hôtes, sous le plus grand secret, qu'elle étoit née Portugaise ; qu'elle avoit un frère presque aussi jeune qu'elle, qui étoit son vivant portrait, & Colonel d'un Régiment en Portugal ; que ce frère avoit conçu pour elle une passion criminelle & incestueuse ; qu'il la poursuivoit de retraite en retraite avec une fureur sans égale ; & que ses parens, pour la mettre à l'abri des dangers d'une telle poursuite, l'avoient secrètement adressée en Espagne à Don Henriquès, qui devoit être chargé de lui procurer, à Madrid, une retraite sûre dans un Couvent, jusqu'à ce que son frère se fût rembarqué pour Goa.

Pendant qu'ils s'entretenoient de la sorte, Patrice qui entendit sonner minuit & qui n'avoit point coutume de veiller si tard, s'alla coucher, en disant à Dorothée : — Caressez & traitez le mieux qu'il vous sera possible l'aimable Done Elvire. Si elle veut prendre le frais, & jouir des beautés de la nuit, tenez-lui compagnie ; ensuite vous la conduirez dans la

la chambre que vous lui avez fait préparer.

Le bonheur dont jouiſſoient ces tendres Amans dura ainſi une ſemaine & plus. Pendant ce tems, la flamme que Patrice avoit conçue pour Dona Elvire augmenta conſidérablement. Il parla, & ne fut point écouté : on lui remit devant les yeux que ſon amour terniſſoit tout le luſtre de ſon procédé généreux ; & l'on ſut ſe parer d'une fierté capable d'impoſer du reſpect aux plus audacieux. Enfin, le jour déſigné par Gendron arriva. Il vint prendre ſa parente en voiture : mais il ne put l'empêcher de promettre à ſes Hôtes qu'avant d'aller à Madrid, elle viendroit encore paſſer chez eux une couple de jours. Cette promeſſe, comme on s'en doute bien, s'adreſſoit bien plus à Dorothée qu'à Patrice.

Gendron ne crut pas un inſtant que cette promeſſe d'Octave fût ſérieuſe. Il avoit lieu de croire ſon ardeur ralentie par le ſuccès même ; & il ne le croyoit point homme à chercher une ſeconde fois à ſe perdre, toujours pour la même femme. Gendron ſe trompoit ; cinq jours ne s'écoulèrent pas, qu'Octave

parla de retourner chez Patrice. Son ami voulut lui faire des remontrances, & lui conseilla de ne point laſſer ſa bonne fortune. Octave, ſans l'écouter, reprit ſes vêtemens de fille, & ſe fit conduire chez Patrice, où il fut reçu avec le plus grand empreſſement, & même avec une rivalité marquée, par le Maître & la Maitreſſe de la maiſon. Ils venoient de ſouper, car il étoit tard quand Done Elvire arriva. Elle-même ne voulut accepter qu'un bouillon, & tout le monde ſe coucha.

L'amour (paſſion qui ne dort guères) réveilla Patrice de très-grand matin. A peine le jour commençoit-il à luire, qu'il entra dans la chambre d'Elvire, ſans doute dans un très-mauvais deſſein. Octave dormoit: comme il faiſoit très-chaud, ſa poitrine étoit entièrement découverte; & Patrice, du premier coup-d'œil, vit que la perſonne qu'il avoit retirée chez lui, ſous le nom de Done Elvire, étoit un homme. A cette vue, il jette un grand cri, qui réveille Octave. Celui-ci ne perd point le jugement, dans une telle criſe: mais ſe rappellant la fable qu'il

avoit faite à ſon premier voyage, il ſaute ſur ſon épée, & la pointant ſur la gorge de Patrice : — Non, non, dit-il, je ne ſuis point Done Elvire; je ſuis Don Hilnaro, ce frère qui lui reſſemble tant, ce frère qui ne peut vivre ſans elle, & qui a appris que tu lui as donné hoſpice pour la ſouſtraire à mes recherches. Il s'agit maintenant de me dire où elle eſt, & ce qu'elle doit devenir depuis qu'elle eſt partie de chez toi. Parle, inſtruis-moi de ce que je déſire ſavoir, ou c'eſt fait de ta vie. Je ne me ſuis introduit hier chez toi, ſous le déguiſement que tu vois, que pour apprendre, par ta bouche, de gré ou de force, quelle route je dois prendre pour rejoindre ma chère Elvire —.

Patrice, tout tremblant, ſe jeta à genoux devant le faux Hilnaro, & lui confeſſa tout ce qu'il croyoit ſavoir touchant la marche de Done Elvire. Il lui dit qu'elle devoit être à Salamanque chez un Gentilhomme François, nommé Gendron, qui étoit chargé par le Père Henriquès de la placer dans un Couvent à Madrid —.

— Il suffit, dit gravement Octave, c'est ce que je voulois savoir. Ne craignez plus rien de moi. — En même tems, ouvrant la malle avec laquelle il étoit venu, il en tira un habillement d'homme complet, qu'il mit en place de son vêtement de fille. Il fut habillé en un instant; & ne le fut pas plutôt, que, prenant congé de Patrice chez qui il laissa sa malle, il lui commanda de lui faire ouvrir la porte. Le timide Vieillard ne se fit pas prier. Il lui tardoit trop de le voir loin de lui.

Lorsque le faux Hilnaro fut sorti, Patrice raconta à Dorothée ce qui venoit de se passer, & crut bonnement lui apprendre que la personne qu'ils avoient reçue chez eux la veille, étoit un homme. Elvire admira en elle-même la présence d'esprit d'Octave; & se promit bien que ce tour ne seroit pas le dernier qu'ils joueroient, de concert, à son mari. C'est en quoi Elvire s'abusoit: car la mort y mit bon ordre. Patrice alla ce jour-là même visiter une de ses Métairies, où il faisoit rétablir un puits très-profond & dégradé par le tems. Il voulut examiner de trop près

les travaux. Une groſſe pierre, ſur laquelle il s'appuyoit, ſe détacha tout-à-coup, & l'entraina dans ſa chûte au fond du puits. On l'en retira mort.

A cette nouvelle, Dorothée témoigna une inexprimable affliction. D'aſſurer qu'elle fût véritable, c'eſt ce qui paroîtroit téméraire. Le malheur dont elle affectoit de ſe déſoler la délivroit d'un tyran, & la rendoit maîtreſſe d'elle-même & d'une fortune conſidérable; mais, ſur-tout, cet accident la mettoit, en toute liberté, dans les bras d'Octave. Il ſeroit ſuperflu d'analyſer ce qui ſe paſſoit dans ſon cœur.

On vit bientôt arriver en homme ce même Octave dans une maiſon où il n'étoit encore entré qu'en fille. Il aimoit de très-bonne foi, & juſqu'à l'excès, Dorothée; il lui parla de l'épouſer, comme elle avoit la bouche ouverte pour lui faire la même propoſition. Elle lui répondit qu'aucune offre ne pouvoit la flatter davantage; mais ne ſachant autre choſe concernant ſa perſonne, ſinon qu'il étoit François, & Gentilhomme de l'Ambaſſadeur de France, elle le pria de lui donner, ſur ſa naiſ-

sance, les éclaircissemens d'usage. Octave rougit; puis se remettant peu-à-peu du trouble où l'avoit jeté cette question, il lui avoua le peu qu'il en savoit, c'est à-dire, tout ce que lui en avoit appris Florisin. Comme l'amour embellit tout, Dorothée sut gré à son Amant de sa franchise, & l'assura que cet aveu ne changeoit rien à son inclination pour lui, ni au dessein où elle étoit de l'épouser. Après cette ouverture réciproque, ils partirent tous les deux pour Madrid, où les attendoient les traverses les plus terribles qu'ils eussent encore éprouvées.

Le Corrégidor Don Sanche de Barca, successeur & fils de celui qui avoit retiré chez lui Cléonice, eut occasion de faire connoissance avec Dorothée, qui le vint solliciter pour un de ses Fermiers compromis dans une plainte criminelle. Il ne l'eut pas plutôt vue, qu'il conçut pour elle un amour des plus violens. C'étoit un homme artificieux, emporté, vindicatif, & prêt à tout sacrifier aux passions qui l'agitoient. Il alloit parler; il alloit découvrir le feu dont il brûloit aux yeux qui l'avoient fait naître, lors-

qu'on lui apprit qu'Octave étoit heureux. La rage & la fureur s'emparèrent de son ame. Il ne songea plus qu'aux moyens de désunir ces tendres Amans, ou de les perdre.

Profondément occupé de ses pernicieux desseins, il s'informa adroitement du tems où avoit commencé l'intelligence de Dorothée avec Octave. Il apprit, par des bruits sourds & confus, de quelle façon étoit arrivée la mort de Patrice. Sur ces fondemens, son industrieuse rage lui suggéra le plan d'un stratagême, qui ne tarda pas à éclore, au préjudice de l'innocence. Un matin que Dorothée étoit à sa toilette, sa maison fut tout-à coup remplie d'Alguasils, qui, de la part du Roi, vinrent lui signifier qu'il falloit marcher en prison. Quoiqu'elle ne se sentît coupable d'aucun crime qui méritât un pareil traitement, elle ne put s'empêcher de pâlir; elle gémit, & s'abandonna aux larmes: mais elle n'avoit pas affaire à des cœurs susceptibles de compassion. Les Alguasils exécutèrent impitoyablement l'ordre dont ils étoient chargés. Que devint Octave lorsque les gens de Dorothée lui

apprirent cette funeſte nouvelle ? Et combien de fois ne ſouhaita-t-il pas de s'être trouvé préſent à cette malheureuſe ſcène, pour délivrer ſa Maîtreſſe, ou pour périr à ſes yeux ? L'excès de ſa douleur peut s'imaginer, il eſt impoſſible de le dépeindre.

Dorothée fut bientôt qu'on l'accuſoit d'avoir abrégé les jours de ſon mari, pour ſe livrer plus tranquillement à l'amour qu'elle reſſentoit pour un jeune Etranger. Elle parut devant le Tribunal du Corrégidor, qui, l'ayant interrogée en Juge ſévère, la renvoya en priſon. Quoiqu'elle y fût traité avec aſſez de douceur, la timidité naturelle à ſon ſexe lui remplit l'imagination de préſages affreux & terribles. Elle ſe croyoit déjà ſur l'échafaud, prête à expier, par ſon ſang, un crime dont elle ne ſe ſentoit point coupable. Son innocence ne la raſſuroit pas ; & elle étoit dans des alarmes & dans une agitation continuelles. Si elle perdoit quelquefois de vue les funeſtes idées du ſupplice, c'étoit pour ſonger à ſon cher Octave ; & ſon eſprit n'en étoit pas plus tranquille. Elle ſe repréſentoit ce fidèle Amant réduit au

déſeſpoir : elle s'imaginoit l'entendre déplorer la rigueur du ſort qui les ſéparoit, lorſqu'ils ſe flattoient qu'une heureuſe union alloit couronner pour jamais leurs vœux & leurs ſoupirs.

Une nuit qu'elle s'entretenoit dans ces idées accablantes, elle entendit ouvrir la porte de ſa priſon ; & bientôt, à la lueur d'un flambeau, elle y vit entrer le Corrégidor, ſuivi du Geolier. Saiſie d'une vive frayeur, elle crut que ce Magiſtrat lui venoit annoncer l'arrêt de ſa mort ; & ne ſachant preſque ce qu'elle faiſoit, elle lui dit, en verſant un torrent de larmes : — O Ciel ! eſt-ce fait de moi ? n'aura-t-on point pitié de mon innocence ? — Madame, lui dit-il, quelque répugnance que j'aie eue à vous interroger ces jours paſſés comme criminelle, je n'ai pu m'en défendre : mon devoir l'exigeoit ; & ſi, dans cette conjoncture, je n'euſſe ſatisfait aux obligations d'un Juge auſtère, les ennemis ſecrets qui vous accuſent ſe ſeroient prévalu de ma douceur, à votre déſavantage & au mien. Je me ſerois compromis, & ne vous aurois pas ſauvée. A préſent, libre de cette contrainte, je viens ici

pour vous prouver que même, au moment où je me suis montré sévère, mon vœu secret étoit de vous sauver. Vous éprouverez que mon amitié est à l'épreuve des plus cruelles disgraces. Je vais hasarder ma vie, mes biens & mon honneur même pour vous en donner des marques certaines. Oui, Madame, poursuivit-il, mon dessein est de vous dérober à la rigueur des loix. Habillez-vous promptement, & suivez mes pas; je vais vous conduire dans un asyle où vous braverez le supplice qui vous menace. Banniſſez donc toutes vos alarmes: cet homme-ci ne doit vous causer aucune inquiétude; il est d'intelligence avec moi: sa fidélité m'est connue; & il y va de ses intérêts à ne pas trahir les miens —.

Dorothée regarde en ce moment le Corrégidor comme un Ange descendu du Ciel pour l'affranchir d'un trépas honteux. Elle s'habille en diligence, & monte dans un carrosse que son perfide libérateur avoit fait tenir prêt dans une rue voisine de la prison d'où elle sortoit. Elle fut conduite sans différer à un Château que Don Sanche avoit auprès de

Madrid. Il y avoit une chambre magnifique préparée pour elle. Le Corrégidor lui dit: — Vous pouvez, Madame, demeurer ici en toute assurance jusqu'à ce que vos affaires soient entièrement accommodées. N'en sortez point, je vous prie, sans que je le sache. Si la Justice découvroit le lieu qui vous sert de refuge, nous serions perdus l'un & l'autre sans ressource. J'espère, au reste, que vous voudrez bien vous ressouvenir que j'expose pour vous ma fortune & ma vie. — A ces mots, il prit congé d'elle, & passa dans une autre chambre, où il fit venir Cléonice, qu'il avoit gardée chez lui pour obéir aux dernières volontés de son père & de sa mère, lesquels avoient toujours beaucoup considéré cette Dame Françoise. Elle faisoit, chez Don Sanche de Barca, l'office d'une sage Gouvernante, & avoit inspection sur tout le Château qu'il avoit auprès de la Ville. Cléonice commençoit à être sur le déclin de l'âge; mais on voyoit aisément qu'elle avoit été belle: il s'en falloit même beaucoup que sa beauté fût encore effacée. D'ailleurs, elle joignoit à un esprit doux & insinuant un cœur

orné des sentimens les plus nobles & les plus vertueux. En un mot, elle s'étoit formée à l'école du malheur. On se rappelle par quel tragique accident elle avoit perdu son père ; comme une suite forcée, la confiscation de ses biens & l'embarquement de son cher Vallicour, qu'elle n'avoit plus revu depuis, avoient été les suites funestes de ce même accident. Mais revenons à Don Sanche.

Il recommanda à Cléonice de désennuyer Dorothée ; sur-tout, de ne la laisser ni sortir, ni parler à personne, & d'empêcher, par toutes les précautions qu'elle jugeroit nécessaires, que le Public ne sût qu'elle étoit dans son Château. Après avoir pris ces mesures, il retourna promptement à Madrid, pour mettre la dernière main au pernicieux stratagême qu'il méditoit.

Le lendemain, on sut bientôt dans toute la Ville l'évasion de Dorothée. Don Sanche en fit faire des perquisitions aussi exactes que s'il eût ignoré où elle étoit. Enfin, après avoir satisfait à tout ce qu'il jugeoit nécessaire pour colorer ses artifices, il déclara hautement que ce ne pouvoit être qu'Octave qui avoit

ouvert la prison de sa Maitresse, & que, sans doute, il avoit séduit le Geolier par ses présens. Quoique cette accusation fût trop foible pour résister aux lumières d'un juste examen, elle ne laissoit pas d'être revêtue d'apparences propres à séduire la crédulité publique. On savoit qu'Octave étoit l'Amant de Dorothée, il étoit assez naturel de croire qu'il avoit employé ses soins à la mettre en liberté.

Sur ces apparences trompeuses, le Corrégidor réussit à faire mettre Octave en prison. Ce tendre Amant n'étoit déjà que trop à plaindre. Le chagrin d'être séparé de sa chère Dorothée lui avoit causé une fièvre violente. On n'eut point d'égard à sa maladie, & l'absence de l'Ambassadeur donnoit toute prise sur lui à ses persécuteurs. On le resserra dans une tour, où l'inhumanité de son rival étoit ingénieuse à le priver de tout ce qui pouvoit adoucir ses peines. Cependant, au milieu des sujets de tristesse dont il étoit environné, ce fut pour lui une consolation d'apprendre que Dorothée étoit hors de péril. Heureux encore d'ignorer qu'elle étoit exposée aux caprices d'un homme qui brûloit pour elle

d'une flamme violente, & qui la tenoit captive dans un lieu où tout dépendoit de ſes volontés.

Si Octave gémiſſoit ſous le poids du malheur qui l'éloignoit de Dorothée, cette infortunée n'étoit pas moins ſenſible à l'abſence d'Octave. Ses yeux, noyés de larmes, demandoient ſans ceſſe à le voir, & ſes ſoupirs voloient continuellement vers lui. L'humaine Cléonice ſe lia bientôt avec elle d'une étroite amitié. Elle s'appliquoit ſoigneuſement à calmer ſes chagrins; mais voyant qu'elle n'y pouvoit réuſſir, elle jugea qu'un violent amour en devoit être la cauſe: elle lui dit ce qu'elle penſoit. Dorothée fit l'aveu le plus naïf; & pour lui montrer une entière confiance, elle lui déclara qui étoit le Chevalier qu'elle aimoit, & lui en fit même voir le portrait qu'elle portoit toujours ſur elle dans une petite boëte d'or. Cléonice, en voyant ce portrait, éprouva d'abord une émotion dont elle ignora la cauſe. A meſure qu'elle redoubloit ſon attention pour le mieux examiner, les larmes lui venoient aux yeux. Enfin, ne pouvant plus ſe contraindre, elle s'écria:

— O mon cher époux, mon cher Vallicour, voici les traits que la Nature avoit imprimés sur votre front, & voici les graces dont elle vous avoit orné. Hélas! je vous ai perdu; tout est perdu pour moi. — A ces mots, elle baissa la tête, & ses pleurs coulèrent avec une nouvelle force. — Qu'avez-vous donc, ma chère Cléonice? lui dit Dorothée. Quelles funestes idées viennent tout-à-coup troubler votre repos? — Ah! Madame, lui répondit-elle, ce portrait ressemble parfaitement à un époux que j'aimois avec tendresse, & que les rigueurs du Destin m'ont enlevé. Ne vous opposez point à ma douleur: elle n'est que trop légitime. Eloignée de ma Patrie, privée du plaisir de voir mes enfans, ne sachant même s'ils respirent encore, ensevelie dans un état honteux & indigne de ma naissance, sans appui, sans ressource, j'ai tous les jours à déplorer mes malheurs & ceux de mon époux. Objet infortuné de la colère du Ciel, que fais-je sur la terre? Si j'y ai jamais goûté quelques douceurs, elles se sont évanouies comme un songe; & il ne m'en reste qu'un souvenir qui envenime l'amertume des maux que je souffre —.

Ici Dorothée pressa Cléonice de lui apprendre l'histoire de ses infortunes. — Je vais vous satisfaire, répondit-elle; ce sera pour moi une consolation de vous ouvrir mon cœur: & la part que vous y prendrez donnera quelque relâche à mes vives douleurs —.

Cléonice ne cacha rien à Dorothée; elle lui apprit son goût & ses foiblesses pour Vallicour, sa grossesse, ses couches chez Florisin, l'aventure du bois, l'accident de son père, la fuite de Vallicour au-delà des mers, & la sienne en Espagne.

Dorothée lui laissa achever, sans l'interrompre, le récit de ses aventures; mais à mesure qu'elle les écoutoit, la joie se répandoit sur son front. — Quoi! Madame, lui dit-elle enfin, vous êtes la mère des deux Jumeaux élevés chez Florisin? Ah! jouissez de l'espoir de les revoir bientôt l'un & l'autre: l'un est cet Octave, dont le portrait vous a tant affectée; l'autre est son frère Lisandre, présentement Colonel en France —.

Cette nouvelle pensa faire évanouir de joie Cléonice. L'espérance d'embrasser bientôt ses enfans, & d'en voir l'un uni avec une aussi aimable personne

que Dorothée, répandoit dans son cœur une satisfaction qui lui étoit inconnue depuis plusieurs années. Elle ne songeoit déjà qu'à chercher Octave: mais il falloit aller à Madrid; & ne connoissant pas les perfides desseins du Corrégidor, elle craignoit de lui déplaire en s'éloignant un instant d'auprès de Dorothée. Son premier mouvement fut de s'adresser à lui pour le prier de faire avertir Octave de la venir trouver dans le Château. Si elle eût fait cette démarche, tout étoit perdu pour elle, aussi bien que pour Dorothée & son Amant.

Heureusement, il lui vint dans l'esprit de demander au Chirurgien du Château, qui souvent alloit à la Ville, s'il n'auroit pas entendu parler, dans Madrid, d'un Cavalier François, nommé Octave. Le Chirurgien, qui ignoroit que la jeune Dame, retirée dans le Château sous la garde de Cléonice, fût Dorothée, répondit qu'Octave étoit en prison, & que c'étoit Don Sanche qui l'y avoit fait mettre, parce qu'on l'accusoit d'avoir pratiqué l'évasion de la veuve du Financier Patrice, soupçonnée d'avoir tué son mari.

Quels furent l'étonnement & la douleur de Cléonice en apprenant une telle nouvelle ! Comme elle avoit l'esprit vif & juste, elle comprit d'abord tout ce qu'il en étoit ; & sachant jusqu'à quels excès les sentimens jaloux portent une ame Espagnole, elle trembla pour son fils. Elle courut dans la chambre de Dorothée, & lui raconta ce qu'elle venoit d'apprendre. — Ah ! s'écria Dorothée, est-il possible que le cœur humain soit capable d'une malice aussi noire ? Mais que dis-je ? Comment ai-je pu si long-tems me méprendre aux intentions de Don Sanche ? Les importunités dont il m'accable, & le langage qu'il me tient depuis que je suis dans son Château, devoient me faire juger qu'en me tirant de prison, il songeoit moins à me servir, qu'aux moyens de contenter son amour criminel. C'est, sans doute, lui qui m'avoit fait arrêter, pour avoir lieu de me séduire par une fausse apparence de générosité ; c'est lui qui accuse Octave, & qui cherche à le perdre —.

Pendant que Cléonice & Dorothée s'entretenoient ainsi dans le Château du Corrégidor, & qu'elles s'occupoient des

moyens de procurer la liberté à Octave, ce malheureux Amant gémissoit dans la tour de Tordesillas, sans consolation, sans ressource, & n'ayant à Madrid aucun protecteur dont l'autorité pût le sauver de l'injustice de Don Sanche.

Un jour que, rempli des plus funestes idées, il promenoit négligemment ses regards sur un glacis qui environne la tour, il y apperçut deux hommes magnifiquement vêtus, l'un à l'Espagnole, l'autre à la Françoise. Ils étoient chacun descendus de leur voiture. Leurs gens paroissoient avoir ordre de se tenir à l'écart, & sembloient eux-mêmes fort courroucés les uns contre les autres. Les deux Maîtres mirent l'épée à la main, & commencèrent un combat, où brilloient également l'adresse & le courage.

Octave, qui, d'une fenêtre de la tour, étoit témoin de ce spectacle, ne put le voir sans s'y intéresser. Le Cavalier François avoit l'air & la taille de son frère; & malgré le peu d'apparence qu'il y avoit que Lisandre fût en Espagne, il ne laissa pas d'être aussi ému de cette ressemblance, que s'il avoit été certain que c'étoit lui-même. Pour dissiper ses

doutes, il se servit d'une petite lunette à longue vue qu'il avoit dans sa poche; &, par ce moyen, il s'assura que c'étoit véritablement son frère qu'il avoit devant les yeux. Il ne faut pas demander de quel côté son cœur pencha pour lors; mais le succès ne répondit pas à ses désirs. Lisandre fut blessé par son ennemi, qui, le voyant étendu sur l'herbe, lui mit l'épée sur la gorge d'une façon qui fit juger à Octave qu'il exigeoit de lui ou quelque soumission ou quelque aveu; faute de quoi, il le menaçoit de lui arracher la vie.

Octave frémissoit de douleur & de rage de voir son frère dans cet état, & de ne pouvoir le secourir. Il cria; mais sa voix se perdit dans les airs, & ne fut point entendue. Il regardoit en tremblant l'épée qui menaçoit les jours de Lisandre; & il attendoit, avec frayeur, la fin de cette sanglante scène. Elle ne fut pas aussi tragique qu'il l'appréhendoit: le vainqueur tendit la main au vaincu, d'un air qui ne témoignoit ni haine ni vengeance. Ils s'embrassèrent même avec beaucoup d'affection, & montèrent tout deux dans un même carrosse.

Cette aventure inquiéta extrêmement Octave, & sa prison lui devint plus désagréable que jamais : sa Maitresse & son frère le jettoient dans une égale impatience d'en sortir. Enfin, ses souhaits furent accomplis. Il vit entrer un jour dans sa chambre le Duc Don Christoval de l'Infantade, Premier Ministre, sa chère Dorothée, & Cléonice qu'il ne connoissoit point encore.

Quelle fut sa surprise à cette vue inespérée ? — Ah ! puisque vous voilà, s'écria-t-il transporté d'amour & de joie, aimable Dorothée, sans doute je suis libre. Par quel heureux sort ?... — Il en vouloit dire davantage ; mais Cléonice l'interrompit en l'embrassant avec tendresse. — Ah ! mon fils, mon cher fils, lui dit-elle, que ce jour est heureux pour moi ! Connoissez votre mère. — Elle prononçoit ces paroles d'une voix entrecoupée de soupirs & de larmes.

— Madame, lui dit-il, puisque vous m'apprenez que c'est à vous que je dois le jour, recevez mon tendre hommage. Vos embrassemens pénètrent mon cœur d'une vive joie ; & l'émotion dont il est agité m'assure que c'est votre sang qui coule dans mes veines. Mais par quel

bonheur inespéré vous retrouvé-je en ce jour? — Nous aurons le tems de vous instruire de tous ces événemens, qui ont lieu de vous surprendre, interrompit Dorothée. Ces mouvemens doivent céder, en ce moment, à la reconnoissance que vous devez à Monsieur le Duc de Christoval, que vous voyez présent. C'est à lui à qui vous devez la liberté dont vous allez jouir. Nous lui avons fait savoir votre innocence, aussi bien que les criminelles pratiques que le Corrégidor, notre ennemi commun, a mises en usage pour vous perdre. Comme il met toute sa gloire à confondre l'injustice & à secourir les malheureux, il a bien voulu employer son crédit en votre faveur, & lui-même vient briser vos fers —.

Octave remercia le Duc Don Christoval avec la reconnoissance dont se piquent les ames bien nées. Le Duc l'assura de toute son estime, & lui promit de ne rien épargner lorsqu'il s'agiroit de lui rendre service.

Ils sortirent de la tour de Tordesillas, & montèrent tous dans le carrosse de Don Christoval, où Octave apprit que ce Ministre, qui avoit toujours protégé

la famille de Dorothée, ayant été informé, par une de ses lettres de tout ce qui se passoit, il avoit fait connoître au Roi l'injustice & la méchanceté du Corrégidor; que cependant, comme il avoit du crédit, & qu'il étoit d'un sang illustre, on ne l'avoit pas puni autant que son crime le méritoit; & qu'on s'étoit contenté de le priver de sa Charge.

Don Christoval conduisit Dorothée chez elle avec Octave & Cléonice, & les laissa jouir tranquillement du plaisir de se revoir après une séparation si rude. Ce fut-là qu'Octave eut la satisfaction de témoigner sans contrainte à sa Maîtresse la joie qu'il avoit de la revoir; ce fut-là que ces tendres Amans se firent de nouveaux sermens de fidélité; enfin, ce fut-là que Cléonice raconta son histoire à son fils, & lui apprit de quel sang il tenoit l'être. Octave, de son côté, lui apprit qu'au lieu d'un fils, elle en retrouveroit peut être deux dans Madrid. Il lui dit la malheureuse aventure de Lisandre, dont il avoit été témoin lorsqu'il étoit prisonnier dans la tour de Tordesillas. Ce récit la plongea dans une extrême inquiétude, aussi bien que Doro-

thée, qui aimoit trop Octave pour ne pas prendre part aux intérêts de son frère.

Pour remplir les devoirs du sang & de l'amitié, & pour répondre à l'empressement que Cléonice & Dorothée avoient de voir Lisandre, Octave alla de tous côtés s'informer où il demeuroit; mais ses soins & ses peines étoient inutiles. Madrid est une très-grande Ville. Octave avoit déjà parcouru divers quartiers sans succès, lorsqu'au passage d'une rue assez déserte, il rencontra un Cavalier qu'il reconnut pour celui qui avoit blessé Lisandre. A la vue de cet objet, il se sentit ému d'une fureur soudaine, qu'il ne put contenir; &, mettant l'épée à la main, il dit à cet homme, qu'il regardoit comme son plus grand ennemi: — Monsieur, je suis le frère d'un Cavalier François que vous avez blessé dernièrement sur le glacis de la tour de Tordesillas. Après avoir versé son sang, vous ne pouvez vivre qu'en versant tout le mien. Songez donc à vous défendre —.

— Quoi! répondit, sans colère, l'Inconnu, vous êtes le frère de Lisandre! C'est donc vous qui vous appellez Octave?

tave? Que je rends de graces au Ciel de vous retrouver ici, pendant que je vous croyois en prison, & que je cherchois des protecteurs pour vous délivrer? Ouvrez les yeux, & connoissez-moi, mon fils; l'épée que vous tenez est-elle faite pour répandre le sang de votre père —? En prononçant ces mots, il s'étoit approché d'Octave, & il le serroit tendrement entre ses bras: — Mon cher fils, continua-t-il, j'ai blessé votre frère sans le connoître; mon Cocher avoit coupé le sien: Lisandre s'étoit cru insulté, & m'avoit pris à partie. Lorsque je l'eus blessé, je voulus savoir son nom, & le lieu qui l'avoit vu naître. Il ne m'eut pas plutôt satisfait sur ces deux articles, que je reconnus que j'étois son père; je l'appellai du doux nom de fils, & nous nous jettâmes dans les bras l'un de l'autre. Heureusement, la plaie que je lui ai faite n'est point dangereuse. Il ne tient qu'à vous de le voir en ce moment; vous le trouverez presque guéri. — Octave étoit si étonné de tout ce qu'il entendoit, qu'il ne pouvoit y ajouter foi. Il ne savoit que ré-

pondre ; & levant sans cesse les yeux au Ciel sans proférer une seule parole, il se laissa conduire dans une maison voisine, où en effet il vit son frère, qui se promenoit dans une chambre, & qui ne paroissoit qu'un peu affoibli.

Après plusieurs embrassemens, après mille témoignages réciproques d'amitié de la part des deux frères, Vallicour les interrompit pour leur demander si l'un d'eux ne pourroit pas lui donner des nouvelles de sa chère Cléonice leur mère. Octave l'interrompit à son tour avec précipitation, pour lui apprendre qu'elle étoit vivante ; & lui raconta, en peu de mots, tout ce qu'il avoit appris de sa bouche même.

Cette nouvelle produisit un redoublement de joie dans le cœur de Vallicour & de Lisandre. Ils se mirent tous en carrosse, & s'en allèrent chez Dorothée, où la reconnoissance se fit avec tous les témoignages d'amour, & les transports d'allégresse, qui accompagnent toujours ces évènemens heureux.

Lorsque les premiers transports, s'étant un peu modérés, laissèrent à ces

tendres époux l'esprit assez libre pour s'entretenir tranquillement ; Cléonice, ayant appris à Vallicour qui étoit Dorothée, & qu'elle devoit épouser Octave, le pria de raconter, devant cette Dame, ce qui lui étoit arrivé depuis leur fatale séparation. — L'histoire de mes voyages n'est pas bien longue, répondit Vallicour.

Le vaisseau, sur lequel je m'embarquai sur les Grandes-Indes, fut pris par un Armateur Anglois ; &, quelques jours après, ce Corsaire eut un pareil sort au nôtre. Un Pirate Algérien le prit ; nous fûmes tous mis aux fers. Je fus emmené à Alger, & de-là conduit à Tunis, où l'on me vendit au Bassa Méhémet Hérédin, chez qui j'ai été environ dix-neuf ans Esclave. Je ne vous parlerai point des maux que j'ai soufferts pendant un si cruel esclavage. Le récit en seroit trop long & trop triste. Je passerai sous silence également les diverses tentatives que j'ai faites inutilement pour briser mes fers. Il vous suffira d'apprendre celle qui m'a tiré d'esclavage ; & vous y verrez un effet merveilleux de la Providence.

Méhémet m'avoit fait son Bostangi dans un Château qu'il avoit auprès de Tunis, dont j'avois seul la conduite, & où il n'alloit que pour passer deux mois de la belle saison. J'y étois la plûpart du tems seul; ce qui me plaisoit infiniment, & rendoit mon esclavage moins dur & moins pénible. Mes occupations me plaisoient assez, parce qu'elles me laissoient le tems de rêver, sans contrainte, à mes malheurs. Un jour que je creusois la terre un peu profondément, je sentis une matière dure, qui résistoit à l'instrument dont je me servois. Je crus que c'étoit une pierre; &, en effet, je ne me trompois pas. Mais lorsque je voulus l'ôter, je vis qu'elle étoit unie & cimentée avec plusieurs autres, qui, comme je m'en doutai, formoient un bâtiment souterrein.

Un mouvement de curiosité me fit examiner ce que c'étoit. Je creusai plus avant; &, après bien du travail, je réussis à enlever deux de ces pierres, qui me laissèrent une ouverture par où je pouvois passer. Il me vint dans l'esprit que, peut-être, il y avoit là-dedans quelque trésor caché, dont je

pourrois profiter pour m'enfuir, & me retirer enſuite en Eſpagne.

Je couvris l'ouverture de mon ſouterrein avec une planche & de la terre; &, la nuit ſuivante, j'y deſcendis avec un flambeau. C'étoit une ſalle ſpacieuſe & pavée de marbre. La voûte étoit ſoutenue d'un triple rang de colonnes de porphyre & de jaſpe. Au fond, s'élevoit un autel, où l'on voyoit encore quelques ſtatues, que le tems & l'humidité n'avoient pu détruire. Au milieu de l'autel, on liſoit une inſcription latine, dont le ſens étoit: *AUTEL CONSACRÉ AUX DIEUX MANES.*

Au milieu de cette ſalle, paroiſſoit un tombeau, ſurmonté de deux ſtatues de marbre, dont l'une repréſentoit un homme & l'autre une femme. A leurs pieds, on voyoit une grande urne d'airain, ornée de diverſes figures en relief; & ſur la colonne voiſine, étoit gravée une épitaphe également latine, qui peut s'interpréter ainſi:

« Moi, Adherbal, Barcéen, voyant » Carthage ruinée, & ſes cendres inſul- » tées par l'Aigle victorieux, je me ſuis » retiré dans ce ſouterrein avec la chaſte

» Sophonisbe, ma chère épouse, pour » fuir le joug de la tyrannie Romaine. » C'est ici que, percé de blessures mor- » telles nous sommes morts en nous » embrassant; c'est ici que nos cœurs, » unis par les liens d'un amour indisso- » luble, ont ensemble rendu le dernier » soupir ».

Tout ce que je voyois dans ce lugubre souterrein m'inspiroit une surprise mêlée de crainte & d'horreur. Je cherchai à me ressouvenir si je n'avois point lu dans l'Histoire quelque chose qui eût rapport à cet Adherbal & à son épouse Sophonisbe; mais ma mémoire ne se rappelloit rien qui en approchât. Je conjecturai seulement que c'étoient des Gens de Qualité, qui, voyant Carthage, leur Patrie, soumise au pouvoir des Romains, s'étoient enfermés dans cette retraite ténébreuse, pour se dérober ou à la honte de l'esclavage, ou à l'ignominie de suivre le char de triomphe du vainqueur; qu'enfin, las de traîner dans cette affreuse obscurité une vie mourante, ils s'étoient résolus à terminer leurs malheurs par un coup de désespoir, après avoir chargé quel-

que fidèle Affranchi d'immortaliſer leur amour & leurs diſgraces par des monumens qui puſſent en inſtruire la Poſtérité.

Je continuai ma recherche; & en examinant l'urne qui étoit aux pieds des deux ſtatues, j'y remarquai les deux vers latins ſuivans, qu'on y avoit gravés en gros caractères :

*Urbs ſæva, Urbs atrox, Mundi rabioſa vorago,*
*Roma; ubi magnæ ſubripiuntur opes.*

En y ſongeant depuis, je me ſuis amuſé à les traduire de cette façon :

Fléau de l'Univers, théatre d'avarice,
Cruelle Ville, où la haine des Cieux
Laiſſe régner la licence & le vice,
Rome, je te dérobe un tréſor précieux.

Ces Vers me firent juger que l'urne devoit être pleine de richeſſes. J'y cherchai une ouverture; & n'en trouvant point, je me déterminai à la briſer. Pour cela, je me ſervis d'un inſtrument de mon jardin : mes idées ne m'avoient

point séduit par une vaine espérance. L'urne étoit remplie d'une prodigieuse quantité de médailles d'or, & de pierreries d'un prix inestimable. Il y avoit aussi des brasselets, des colliers, & quantité d'autres bijoux, dont je ne puis vous exprimer le nombre & la magnificence.

La difficulté étoit de trouver les moyens d'emporter ce trésor en Europe. Je ne savois quel parti prendre, lorsque le Ciel, qui avoit résolu de me dédommager des maux que j'avois soufferts, seconda mes desirs. Il vint à Tunis un Envoyé de France. Je m'ouvris à lui, & déposai, entre ses mains, l'urne précieuse. Aussi tôt il me racheta, me rendit mon urne, & me fit expédier, sous son attache, un passe-port par l'Administration de Tunis. C'est ainsi que je suis arivé, sans aucune disgrace, dans les Ports d'Espagne, n'osant aborder en France, d'où m'exhile forcément le procès criminel que le Comte de Benizmar, père de ma chère Cléonice, m'a intenté quelque tems avant de mourir, & qui est cause que non-seulement nous sommes fugitifs de notre

Patrie, mais même que la légitimité de votre naissance, mes chers fils, reste indécise, & que tous mes biens, ainsi que ceux de votre infortunée mère, sont confisqués —.

Octave, d'après ces instructions, ne témoigna rien sur le parti qu'il vouloit prendre ; mais il ne fut pas plutôt seul, qu'il écrivit tout ce qu'il venoit d'éprouver & d'apprendre, à son Protecteur, l'Ambassadeur de France. Ce Seigneur se remua en Cour avec tant de diligence & de succès, qu'au bout de six semaines, Octave reçut, par le Courier, un Edit du Souverain, qui cassoit toute la procédure faite à la poursuite du Comte de Benizmar ; qui rétablissoit son gendre & sa fille dans leur honneur & dans leurs biens ; & qui déclaroit valide leur mariage, & légitimes les deux enfans nés avant la mort du Comte.

Après avoir réussi dans cette importante négociation, Octave ne s'oublia point pour lui-même. La possession certaine de la belle Dorothée étoit nécessaire à son bonheur. Le deuil de cette charmante Veuve étant expiré, il l'é-

pousa avec l'agrément & en présence de Vallicour & de Cléonice, lesquels, après avoir joui du spectacle de la satisfaction mutuelle de ces deux époux, s'en retournèrent en France avec leur fils le Colonel.

# SUITE
## DE LA PREMIÈRE CLASSE.
## ROMANS ÉTRANGERS.

*Relation de la découverte du Tombeau de l'Enchantereſſe Orcavelle,*

*Avec l'Hiſtoire tragique de ſes Amours;*

Traduits de l'Eſpagnol de Jules Iniguo de Médrane, par de Caſtera.

*Paris*, 1730.

Jules Iniguo de Médrane étoit contemporain de la Reine Marguerite de Navarre. Cette Reine, qui

s'eſt fait un nom dans la Littérature parmi les Femmes célèbres, invita Jules Inigue à quitter l'Eſpagne. Il vint en France, s'attacha à Marguerite, & fit, pendant pluſieurs années, les délices des Comités littéraires de cette Princeſſe. On a de lui deux Ouvrages, *Le Verger Fertile*, & *La Forêt Curieuſe*, qui ont eu pluſieurs Editions, & qui ont été traduits en pluſieurs Langues. Nous les ferons connoître à leur tour. Les Lecteurs qui jugeroient Don Iniguo ſur la lecture du Roman, dont nous allons parler, le placeroient aſſurément auprès d'Young, ou tout au moins à côté de Crébillon le Tragique. On ſe tromperoit. Sa manière ordinaire eſt cependant plus ſérieuſe que gaie; mais elle n'eſt pas noire.

On a peint l'amour: les fureurs de cette paſſion ont été changées en Furies au gré des Romanciers. Mais on n'a jamais raſſemblé tant d'horreurs dans un ſi petit eſpace: c'eſt la Boëte de Pandore. Ce Roman n'a point de plan, point d'intrigue; c'eſt une narration rapide, animée par les tableaux affreux qui ſe ſuccèdent & ſe preſſent. L'Avant-propos

répond au sujet & prépare à la terreur, on croit être transporté dans les Péristiles ténébreux des Temples de *Teutatès*, & voir déjà le poignard briller dans les ténèbres, & le sang couler goutte à goutte *à côté d'une lampe sépulcrale.*

- J'étois assis (c'est l'Auteur qui parle) aux pieds du Mont Caucase: la terre s'ébranle; je me relève effrayé, j'ose écarter l'herbe qui couvroit la surface; j'apperçois un trou de la largeur du corps d'un homme: à ce trou aboutissoit un escalier taillé dans le roc. J'imagine un trésor enfoui, peut-être un chef-d'œuvre de Phidias. Je descends, éclairé par le jour pâle & tremblant d'une lanterne que je tiens dans ma main. C'étoit une caverne qui servoit de retraite à tous les oiseaux nocturnes, lesquels, épouvantés par la clarté de ma lanterne, volèrent tumultueusement autour de moi, & faillirent à me renverser. Je parviens dans une salle spacieuse, soutenue d'un triple rang de colonnes ornées de reliefs d'un goût bizarre. On y voyoit représentée en grand une femme, qui, toute échevelée, & le poignard à la main, égorgeoit plusieurs petits enfans, dont elle faisoit couler

le sang dans un vase; d'un autre côté, cette même femme, armée d'une baguette mystérieuse, faisoit sortir de la terre une légion de Démons; ailleurs, elle paroissoit fendre les airs dans un char traîné par des animaux ailés, d'une figure hideuse; enfin, cette salle n'offroit à mes yeux que des objets propres à inspirer une horreur dégoûtante. J'hésitai... je combattis ma frayeur... j'avançai.... je me vis environné de serpens menaçans. Je marche d'un pas mal assuré au milieu de ces animaux prêts à s'élancer sur moi; je les voyois s'élever, passer sur ma tête, se croiser, se heurter, s'embrasser, & témoigner leur joie par des sifflemens horribles. Une porte me conduit dans une autre salle, de la même grandeur que la première; elle étoit remplie de statues en marbre noir, qui toutes représentoient une scène tragique & cruelle. Au milieu, s'élevoit un tombeau de marbre couvert d'une lame de cuivre; sur le cuivre étoient gravées ces paroles, en caractères Grecs: *Mortel audacieux, qui que tu sois, qui ôses porter ici tes pas, lève cette lame, & tu sauras mon nom.* Je n'avois qu'un couteau pour écarter

le ciment qui tenoit le cuivre. A peine avois-je enfoncé le fer, que les ſerpens accoururent, s'élancèrent ſur moi : une nuée d'inſectes m'environnoit, des cris aigus, prolongés par de lamentables échos, me faiſoient trembler. Je ſuſpendis forcément l'ouvrage ; une ſueur froide couvrit mon viſage. Où ſuis-je ? m'écriai-je, grand Dieu ! m'abandonnerez-vous ? A ces mots, les animaux, qui n'étoient raſſemblés dans cette ſombre caverne que par la force d'un enchantement terrible, diſparurent. Bientôt la lame de cuivre fut levée. Il y avoit dans le tombeau une lampe qui brûloit ; mais une ou deux minutes après qu'elle eut été frappée du grand air, elle s'éteignit. Le tems avoit conſumé les corps qui y avoient été enſevelis ; je n'en trouvai que les cendres, avec une boëte d'or, qui renfermoit un rouleau de parchemin, où l'Hiſtoire ſuivante étoit écrite en Grec. Je lus.

JE suis la Magicienne Orcavelle. J'avois juré une haine implacable à tous les hommes; je me plaisois à tremper mes mains dans leur sang; & le dernier cri, ce cri de mort que je leur faisois pousser, m'en fit toujours jetter un de joie. Voir un homme, pâlir de colère, m'élancer sur lui & l'immoler, c'étoit-là ce que je faisois tous les jours. Qui m'eût dit que j'en trouverois un qui me puniroit de tous les maux que j'avois faits à l'espèce? Je ne l'aurois pas cru. Moi; aimer! c'est un plaisir qu'on ne connoît point aux Enfers. Je ne voulois point le connoître.

Un jour que, roulant mille funestes desseins, je me promenois sur les côtes de la Colchide, j'apperçus de loin une flamme effroyable s'élever du milieu des ondes. Surprise de la nouveauté du spectacle, je montai sur un rocher; mes yeux découvrirent deux vaisseaux qui se réduisoient en cendres. Sur le rivage étoient étendues, mortes, vingt-cinq ou trente personnes. Conduite par ma curiosité, ou

plutôt accompliſſant ma deſtinée, je deſcendis du rocher. Les armes, que le trépas même n'avoit pu leur faire tomber de la main, la fureur peinte encore ſur leur front, m'apprirent qu'ils étoient des victimes d'un combat cruel. A leurs habits, je connus que les uns étoient Arabes, les autres Aſſyriens. Un d'entr'eux étoit vivant (Ah! pourquoi n'étoit-il pas mort!). Sa plaie étoit légère; ſon viſage paroiſſoit animé d'un funeſte déſeſpoir. Un feu terrible & menaçant éclatoit dans ſes yeux; ſes mains & ſa bouche étoient enſanglantées : il tenoit un poignard, & je vis, à ſon attitude, qu'il le tenoit à deſſein de s'en percer le cœur..... Je me ſentis émue.... c'étoit la première fois que la pitié entroit dans mon ame..... Combien je me ſerois défendue de cette émotion, ſi j'avois ſu qu'elle touchoit de ſi près à l'amour! J'avois été juſqu'alors menaçante & farouche : je n'étois plus.... Eh! ſais-je ce que j'étois! Devenue timide et lâche, non-contente de lui laiſſer la vie, je m'abaiſſai juſqu'à lui offrir des ſecours, juſqu'à lui promettre d'adoucir ſon infortune. Je quittai mon poignard; je m'aſſis près de lui

ſur le ſable ; je pris ſa main : ce ſouvenir me fait encore rougir. — Daignez, me dit-il, prêter une oreille attentive à ce que je vais vous dire —. Vous ne ſauriez imaginer avec quelle avidité j'écoutai. Le plaiſir que j'éprouvai en l'écoutant étoit bien différent de celui que j'avois à voir couler le ſang que je faiſois répandre. C'étoit un enchantement céleſte, qui alloit toujours en augmentant. Immobile, retenant mon haleine, je n'avois des yeux que pour le voir, des oreilles que pour l'entendre ; & tout ce qu'il diſoit me cauſoit un frémiſſement ſi doux... Enfin, c'étoit la première fois que j'eus du plaiſir à repoſer ma main ſur mon cœur.

— Je m'appelle Gélanor, dit-il ; Félimar, Roi d'Arabie, eſt mon père. Le Ciel m'avoit fait un préſent plus précieux que le Trône : il m'avoit donné des vertus. Cependant le nombre de mes crimes égale celui de mes jours. Il eſt un âge... ô Dieux ! que ne l'avez-vous retranché, cet âge impétueux, du cercle de nos années ? Que l'aiguillon de nos premières paſſions eſt piquant ! Dominés, entraînés par un aſcendant ennemi, ſavons-nous

jamais nous arrêter au bord du précipice ? Malheureux ! ce n'eſt qu'au bruit de notre chûte que la raiſon s'éveille. Réveil tardif ! réveil cruel ! âge terrible, où la Nature aveuglée donne tant de force au preſtige qui naît des impreſſions que nous recevons de la Beauté ! La Beauté ! le Crime ! ces deux images devroient-elles être ſi près l'une de l'autre ? Je croyois que la Beauté ne faiſoit que des heureux. Je vis le Crime éclore dans ſon ſein, & je ne pus me défendre d'en être l'inſtrument. J'aimois une Etrangère : ſon nom eſt Théoride. Elle ſe diſoit Aſſyrienne, & vivoit à Pudnapolis, Capitale du Royaume de mon père. Je l'aimois avec idolâtrie.... mais j'aimois ſeul. M'auroit-elle commandé un crime ſi elle m'eût aimé ?... Lui aurois-je obéi, ſi, en ne m'aimant point, elle ne m'avoir trompé par une de ces fauſſetés trop communes aux femmes ? Elle feignoit de ſentir ce qu'elle ne ſentoit point. Dupe de ſon artifice, j'attribuois à la pudeur ces réſiſtances qu'elle ſe ménageoit avec tant d'art. Avec que le adreſſe elle mettoit un prix juſqu'au plus léger coup-d'œil ! Que ſes yeux

étoient beaux quand elle vouloit ! qu'elle étoit intéreſſante dans ſa feinte triſteſſe ! Théoride, ſincère, n'eût pas été plus aimable. J'étois ſi peu maître de moi, que malgré la diſproportion de mon état au ſien, je lui propoſai de l'épouſer. —Vous n'êtes pas Roi, me dit-elle; il faut porter une Couronne pour prétendre à ma main : mon origine eſt aſſez illuſtre pour juſtifier mon orgueil ; vous n'êtes que le premier Sujet de Félimar. —La Couronne, lui dis-je, dont vous êtes ſi ambitieuſe, m'appartiendra bientôt. Qui pourroit me la diſputer ? Je ſuis Roi par les droits du ſang & par la loi. Que mon père meure, & je règne. —Il faut que votre père meurt, dit-elle, pour régner ; vous n'êtes rien pendant qu'il vit, tant qu'il vivra —. Je compris qu'elle ſouhaitoit que ma main.... L'idée d'un parricide m'inſpira de l'horreur.... mon ſang bouillonna dans mes veines ; ce ſang ſembloit me crier : Gélanor, Gélanor, c'eſt ton père. Vous voyez que j'étois innocent encore. Ce même jour, je rencontrai Félimar. Attendri à ſa vue, je m'élance ſur lui, en verſant de groſſes larmes ; je le ſerre contre mon ſein, & je lui dis en

ſanglotant : O mon père, vivez, vivez, mon père. Ce Vieillard répondoit à mes careſſes par des careſſes, à mes pleurs par des pleurs. —Jour heureux, diſoit-il ; ô mon fils, que tes careſſes me ſont chères - ! J'évitai Théoride ; je craignois que le venin dont ſon cœur étoit empoiſonné ne paſsât juſqu'à moi.

Pendant que je dévorois en ſecret la douleur mortelle dont j'étois accablé, on vit arriver dans Pudnapolis un Aſſyrien nommé Phalerus. Il avoit reçu du Ciel tous les dons extérieurs qui ſéduiſent. Le Peuple l'écoutoit, & étoit entraîné. Il ſe vantoit d'être favoriſé du don de prophétie, & ſe paroit adroitement des apparences d'une piété profonde. Mon père y fut trompé. Je ne fus pas moins crédule. Il obtint du Roi la permiſſion d'enſeigner ſa doctrine dans le Temple de Jupiter Dionyſien. J'avois une ſi haute opinion de l'Impoſteur, que me perſuadant qu'il auroit le pouvoir de guérir mes peines ſecrètes, j'allai lui en demander le remède. Il ſe mit en prières, & feignit long-tems d'attendre que le Ciel lui inſpirât ce qu'il devoit me répondre. Enfin, paroiſſant revenir d'une extaſe pro

phétique, & composant ses gestes & son visage, il me dit, en hérissant ses cheveux : *Gélanor ne sera jamais heureux, & il attirera sur lui & sur tout le Royaume une longue suite de disgraces, s'il n'arrache la vie à son père. Félimar est coupable de plusieurs crimes cachés aux yeux des hommes, mais clairement connus des Immortels. C'est la main qui lui est la plus chère ; c'est Gélanor que les Dieux ont choisi pour le punir. Redoute, fils trop timide, la foudre prête à venger les Dieux de ta fausse piété, si tu refuses d'obéir à leurs ordres suprêmes.* Dans mon aveuglement religieux, je crus avoir entendu les Dieux. Insensé ! les Dieux veulent-ils le crime ? Ne devois-je pas reconnoître l'imposture de l'Oracle au sacrifice qu'on exigeoit de moi ? Les Dieux, qui ne sont que les Pères immortels de tout ce qui respire, ordonneroient-ils qu'un fils immolât son père, qui, sur la terre, représente l'image de leur bonté ? Mais que ne peut point sur une ame pieuse & crédule un Pontife hypocrite & rusé ! Il effraie l'imagination, il épouvante... On obéit... Que vous dirai-je ? je promis d'être parricide pour n'être point sacrilége ; je me fis un

devoir religieux d'un crime déteſtable. Phalerus, pour me perſuader que l'intérêt du Ciel le faiſoit ſeul parler, & pour me ſubjuguer entièrement par un appareil impoſant, dont il ſentoit qu'il avoit beſoin pour faire taire les murmures ſecrets de la Nature, me dit qu'il falloit que je l'immolaſſe au pied des autels; que la ſainteté du lieu rendroit le ſacrifice plus agréable à Jupiter, & que j'obtiendrois une vie heureuſe & un règne paiſible. Enfin, pour achever d'étouffer les cris de ma conſcience alarmée, il nomma Théoride. Il me la peignit accourant au-devant de mes pas, eſſuyant mes mains enſanglantées, & ſerrant dans ſa main innocente ma main ſaintement parricide. Dieux, qui m'entendez, pourquoi ne m'avez-vous point donné des forces ſurnaturelles pour réſiſter à une ſéduction ſi extraordinaire? ou bien que n'avez-vous tonné avant le crime? Vous fûtes les complices d'un homme qui déshonoroit votre culte & vos autels. Je ne conſidérai point que ce parricide m'attireroit la haine des Arabes, & qu'un chemin ſi affreux, loin de me conduire au Trône, devoit m'en éloigner à jamais.

Le jour fatal arriva. Je me rendis au Temple avec des complices, qui devoient me défendre des Gardes de mon père. Ce Prince infortuné offroit alors un pompeux sacrifice. Dès qu'il m'apperçut, il me tendit la main : — Approchez, me dit-il, mon cher fils ; je remerciois les Dieux qui m'ont donné en vous un successeur que j'aime —. Cette voix si touchante n'arriva point jusqu'à mon cœur : le fanatisme l'avoit fermé. Je détournai les yeux, & je lui plongeai, pour toute réponse, un poignard dans le sein. — Mon fils, s'écria-t-il, mon cher fils, que faites-vous? Ne connoissez-vous plus votre père —? La douleur qu'il souffroit l'empêcha d'en dire davantage. Je le vis tomber à mes pieds. C'est alors que mon cœur s'ouvrit. Je le regarde, & mes larmes, en tombant, baignoient sa tête vénérable.

Phalerus, feignant d'être saisi d'horreur, avoit quitté l'autel : il déchira sa robe de douleur, & commanda au Peuple, au nom des Dieux, de venger la mort du Roi & l'honneur du Temple profané. Il menaça de la colère céleste quiconque m'épargneroit ; il lança contre

moi

moi une javeline qu'il avoit arrachée des mains d'un des Gardes de mon père.... Comme le bandeau fut cruellement déchiré ! Malheureuse victime de la perfidie la plus noire, je voulus déceler le Monstre à la Nation... Méritois-je qu'on m'écoutât?... Quand on m'auroit entendu, auroit-on ajouté foi aux discours d'un parricide ? Le Temple sacré devint le champ d'une cruelle bataille. La vie m'étoit trop odieuse ; je ne combattis pas pour la défendre. Tuer Phalerus, & mourir ensuite, c'étoit mon unique envie ; je n'eus ni le bonheur de pouvoir le joindre, ni l'avantage de signaler mon repentir par un trépas glorieux. Je fus blessé & entraîné, malgré moi, hors du combat. On n'entendoit que des cris tumultueux, qui célébroient la piété de Phalerus. Vive, disoit la Populace, vive Phalerus ; meure le parricide Gélanor ! Je frémissois de rage & de désespoir en voyant le triomphe d'un homme si noir. Tout lui obéissoit, tandis que les Habitans de Pudnapolis, dont j'avois été si tendrement chéri, me refusoient un asyle. Mes complices m'entraînèrent dans un vais-

ſeau, qui s'éloigna bientôt du Port. Nous évitions la fureur des hommes; la juſtice divine nous pourſuivoit. Une tempête horrible ſubmergea le vaiſſeau. Le trépas ne pouvoit plus m'effrayer; c'étoit le terme de mes remords. Tandis qu'on ſe jettoit dans les ondes pour ſe ſauver à la nage, je demeurai dans le vaiſſeau, avec un Seigneur Arabe, nommé Timagène. Ce Vieillard vertueux n'avoit point été mon complice; il s'étoit joint à moi ſeulement pour me défendre des fureurs de Phalerus, & pour montrer au Peuple que rien ne dégage les Sujets de l'obéiſſance qu'ils doivent à leur Prince légitime.

Ceux qui eſpéroient ſe ſauver à la nage, trouvèrent la mort qu'ils fuyoient; & moi, qui cherchoit la mort, je ne la trouvai point. Une galère Carthaginoiſe nous reçut ſur ſon bord. Je reſtai quelques mois à Carthage, pour ſolliciter cette République à me ſecourir contre l'Uſurpateur de mon Trône. Mes prières n'obtinrent rien du Sénat. Une ſeule nouvelle pouvoit mettre le comble à ma misère: je ne tardai point à l'apprendre. Théoride avoit épouſé

Phalerus. Ils s'aimoient, & leur tendreſſe avoit pris naiſſance en Aſſyrie, d'où on les avoit exilés pour divers crimes. Croiriez-vous que la jalouſie réveilla dans mon cœur un funeſte amour que je croyois éteint ? Ma Maitreſſe dans les bras d'un rival odieux ! Croirez-vous qu'oubliant mes crimes, je ne me ſouvins plus que de Théoride ! Le deſir de punir le Monſtre qui m'avoit porté à me couvrir du ſang de mon père ne m'irrita pas tant contre lui, que le deſir de lui ravir ma Maitreſſe : ce que n'avoient point examiné mes remords, la jalouſie l'exécuta. Je partis déguiſé. J'arrivai en Arabie. J'entrai dans le Palais de l'Uſurpateur. Perſonne ne me reconnut. Je ne trouvai point dans les appartemens ce que je cherchois. Je deſcendis dans les jardins.... Non, il n'eſt point de couleurs qui puiſſent peindre ce que je ſouffrois, en revoyant des lieux où j'avois goûté, auprès de mon père, ces plaiſirs purs & tranquilles d'une ame innocente. Je ne vous peindrai point mon déſeſpoir. Je courois comme un furieux dans ces vaſtes jardins, en prononçant les noms de Théoride & de

Phalerus. Perſonne ne m'entendit. Enfin, je trouvai Théoride endormie dans un cabinet de verdure : ſes Suivantes s'étoient écartées. Quel moment ! Je venois pour l'aſſaſſiner, & je la conſidérois avec plaiſir; je ne ſais ſi ma fureur, combattue par la préſence de tant d'appas, n'auroit pas cédé. Mais tous ces charmes étoient au pouvoir de Phalerus; c'étoit ſon bien, il n'avoit plus rien à deſirer; plus rien à deſirer !... Cette penſée me rendit toute ma rage : je levai le poignard.... Au lieu de la faire paſſer du ſommeil au trépas, ma barbarie ingénieuſe redoubla ma cruauté. Je l'éveillai.... jugez de ſon effroi.... — Malheureuſe, lui dis-je, après l'avoir bien éveillée, ſouviens-toi de tes crimes; reconnois Gélanor, & ſaches que tu meurs de ſa main. — Je lui donnai auſſi-tôt deux coups de poignard : hélas ! que je ſentis vivement ces coups ! Je me retirois de ce funeſte lieu; je rencontrai Phalerus, qui ſe promenoit avec trois Seigneurs Arabes; j'étois ſi troublé, que je lui criai, du plus loin que je l'apperçus : — Traître, tu ne ſaurois m'échapper; Théoride t'attend

aux Enfers : va subir avec elle les supplices qui te sont dûs. Phalerus reconnut ma voix, fit approcher des Soldats ; je fus traîné en prison, après avoir été désarmé. Phalerus, qui se jouoit sans cesse des ames crédules, fit assembler sur le champ tout le Peuple autour du Palais ; ensuite, étant monté sur un endroit élevé, d'où il pouvoit être entendu, il prononça un discours artificieux. — Le cruel, disoit-il en finissant, vient de massacrer l'aimable Théoride ; son bras, accoutumé au crime, vous prive d'une Reine qui vous chérissoit, & m'ôte une épouse adorée —. Il montra au Peuple le corps de Théoride ; & ces restes sanglans de la plus belle personne du monde, excitèrent la pitié dans tous les cœurs. Tout le Peuple cria que je méritois la mort. Les uns dressèrent un échaffaud dans la place publique ; les autres vinrent me tirer de ma prison. — Je ne crains point le trépas, disois-je à ces furieux ; depuis long-tems je le desire : mais je ne puis assez me plaindre de ce qu'un Hypocrite se joue impunément de votre crédulité. Il profita d'un moment

d'erreur pour armer mes mains contre un père que j'aimois. Apprenez que ſes crimes l'ont fait chaſſer de ſa Patrie; vous aller punir en moi un parricide, puniſſez en lui celui qui conſeilla ce crime affreux.— Je finiſſois à peine de parler; j'apperçus Timagène, qui venoit à mon ſecours avec une troupe de gens qu'il avoit perſuadés de la trahiſon de Phalerus. Je vis d'un autre côté, ô Ciel! quel fut mon étonnement!.... je vis mon père, accompagné d'une multitude d'Etrangers & d'Arabes Je me défiois de mes yeux. Le Peuple couroit en foule auprès de mon père; je l'entendois qui crioit qu'on me reſpectât comme ſon fils. On me mit en liberté; mon premier mouvement me porta auprès du Roi. Je ne m'exprimai que par des ſanglots: la honte, la douleur, le repentir me privoient de l'uſage de la parole.

Phalerus, qui pleuroit dans ſon Palais ſa chère Théoride, ſuſpendit le cours de ſa douleur, ordonna à ſes Gardes de fondre ſur nous, & de lui apporter nos têtes. Ses Gardes mirent bas les armes devant leur Roi; & le Roi prouva

à tout le Peuple que la défense de Phalerus envers lui étoit un crime, & qu'il n'étoit qu'un Usurpateur. Je courus au Palais : Phalerus avoit pris la fuite, & s'étoit embarqué.

Il vous tarde, peut-être, d'apprendre comment Félimart fut rendu à la vie. Un Seigneur Arabe, nommé Cyranophile, qui s'étoit trouvé au Temple, avoit embrassé le corps sanglant de Félimar, & s'étoit tenu auprès de lui pendant qu'on me poursuivoit ; le Roi n'étoit que blessé ; il avoit repris connoissance, & avoit demandé à Cyranophile ce que j'étois devenu. Mon père apprit de lui que Phalerus m'avoit séduit, qu'il n'agissoit que par ambition ; & lui persuada qu'il couroit risque de perdre la vie & le Trône, si Phalerus apprenoit qu'il vivoit encore. Cyranophile avoit été quinze ans Grand-Prêtre de Jupiter ; il connoissoit tous les souterreins du Temple ; il y fit descendre mon père, qui, pendant qu'on le croyoit mort, s'y rétablissoit de ses blessures. Phalerus, inquiet comme il devoit l'être sur un Trône usurpé, se plaignit publiquement de ce qu'on lui

avoit dérobé la consolation de montrer, en rendant les honneurs funèbres à Félimar, combien il le regrettoit. Il envoya des gens armés pour visiter les maisons. Il n'avoit point d'autre dessein que de s'assurer de la mort du Roi. Pendant que le Roi étoit à l'abri de tous les traits, Cyranophile rassembla tous les Sujets qui étoient restés fidèles, & ils jurèrent tous de rétablir Félimar sur le Trône. La conspiration fut conduite avec tant de secret, qu'elle eut un entier succès.

Les cicatrices que ma main cruelle avoit faites à mon père, n'avoient pas pénétré jusqu'à son cœur. Il avoit tout oublié. Il m'embrassoit avec autant de tendresse, que si je n'eusse point mérité sa haine. Je n'osois attacher mes yeux sur les siens; plus il m'assuroit qu'il oublioit ma faute, plus mes cruels remords m'en retraçoient l'horrible souvenir. La nuit du même jour, j'écrivis une lettre à mon père, dans laquelle je l'avertissois que j'allois chercher Phalerus pour laver mon crime dans son sang odieux. Je me dérobai du Palais; je m'embarquai sur un vaisseau léger:

Timagène, les fils de Ciranophile, voulurent bien s'associer à mon sort. Nous dirigeâmes notre course vers la Grèce, où nous croyions que Phalerus s'étoit retiré. Nous l'avons rencontré ce matin. Il a voulu éviter le combat; mais les Dieux, qui se lassent enfin de tolérer les crimes, l'ont livré entre mes mains. Il seroit inutile de vous faire un long récit de notre combat. Vous avez apperçu, sans doute, l'incendie qui consumoit nos vaisseaux: elle fut notre ouvrage. Tous mes amis, tous ceux qui avoient suivi Phalerus, ont reçu sur ce rivage une mort cruelle. Nous sommes resté seuls, Phalerus & moi. J'avois déjà reçu la blessure que vous me voyez; cependant je l'ai vaincu: il ne vit plus, ce monstre que poursuivoit ma vengeance, il ne vit plus. J'étois altéré de son sang; &, graces au Ciel, ma fureur est satisfaite. Vous allez frémir, lorsque je vous dirai quels en ont été les terribles effets.... J'ai arrachai le cœur de Phalerus; & ma bouche ensanglantée vous montre aisément ce que j'en ai fait. Il est tems que j'achève ce récit affreux. Si

les prières d'un Prince infortuné ont quelque puiſſance ſur votre ame, je vous conjure de faire ſavoir à Félimar de quelle façon je l'ai vengé de Phalerus & de moi-même.

A ces mots, Gélanor ſe donna un coup de poignard avec tant de promptitude & de force, que je ne pus retenir ſa main. — Prince infortuné, m'écriai-je, que faites-vous? vos malheurs ne ſont pas irréparables. La Terre & les Cieux m'obéiſſent: les ondes ſe ſoulèvent & ſe calment au gré de mes deſirs; les Enfers tremblent aux accens de ma voix. — Je pris quelques herbes ſalutaires que je portois ſur moi, & je les préparai pour les appliquer ſur les bleſſures de Gélanor. Pendant que je m'occupois à ce travail, Gélanor attachoit ſes regards mourans ſur le corps de Phalerus; ſes yeux, prêts à ſe couvrir des ombres éternelles, trouvoient de la douceur à ſe repaître de ce funeſte ſpectacle. — O mon père, diſoit-il d'une voix foible, vous avez eu trop d'indulgence pour mon crime; vous apprendrez bientôt que je ne me le ſuis point pardonné.

Vous, fidèles amis, que l'injuſtice du ſort enveloppe dans mon malheur, je cours vous rejoindre; & toi, Monſtre que je déteſte, le trépas que tu viens de ſouffrir n'eſt qu'un foible eſſai des maux que je me hâte de te ſuſciter en deſcendant ſur les rives infernales. Je vais auſſi t'y chercher, cruelle Théoride, & ma préſence augmentera tes ſupplices —. Il proféra encore quelques paroles mal articulées; & s'indignant de ce que la Mort paroiſſoit tardive à remplir ſes ſouhaits, il me montroit la place de ſon cœur pour le frapper. Le tems preſſoit; il touchoit à ſa dernière heure. J'arrêtai ſon ſang, je fermai ſes bleſſures, & la force de mes enchantemens lui rendit la vie, qu'il alloit perdre. Auſſi-tôt je le tranſportai dans cette ſolitude, où s'élevoit pour lors un ſuperbe Palais, qui renfermoit, dans ſon enceinte délicieuſe, de quoi ſatisfaire les cœurs les plus avides de plaiſir.

C'eſt-là que, ceſſant d'avoir recours aux enchantemens, je dépoſai mon pouvoir. Là, tendre & ingénieuſe Amante, j'étois toujours occupée à prévenir les

desirs de Gélanor. On dit que les femmes reçoivent l'encens & les vœux des hommes. Gélanor recevoit, au contraire, mes hommages journaliers. Oubliant les prérogatives de mon sexe; trop sensible, trop épriſe pour avoir de l'orgueil, c'eſt moi qui tombois à ſes pieds; c'eſt moi qui le cherchois. Il n'eût tenu qu'à lui d'être le plus heureux des mortels, & de me rendre la plus heureuſe des femmes. Je ne lui demandois pas de répondre avec excès à mon exceſſive tendreſſe. Qu'il eût ſeulement voulu aimer, j'aurois été ſatisfaite. La reconnoiſſance qu'il me devoit étoit devenue en ma faveur un titre bien ſacré. Il fut reconnoiſſant. Il n'étoit pas ſenſible. Il ne pouvoit aimer la tendre Orcavelle; l'ingrat brûloit encore en ſecret pour la criminelle Théoride. Je crois cependant que ce ſouvenir cruel étoit une furie qui le tourmentoit. Je crois qu'il ſe rapprochoit de moi plutôt pour ſe diſtraire, que par pitié pour moi : peut-être auſſi craignoit-il ma colère. Je le trouvois inquiet, agité, preſque toujours ſolitaire. Quand je lui demandois ce qui faiſoit

l'objet de ſes penſées : C'eſt vous, me diſoit-il d'un air embarraſſé. Heureuſe, mille fois heureuſe, ſi j'avois pu me livrer aux charmes de cette agréable illuſion. Mais, hélas! j'étois jalouſe. Je ne pus être long-tems la dupe d'un menſonge. Mes regards perçans ne découvroient dans Gélanor qu'affectation & que contrainte; ſes diſcours étudiés me paroiſſoient autant d'injures qu'il faiſoit à ma gloire, & d'hommages qu'il rendoit aux charmes de ma rivale. Une noire mélancolie s'empara de mon ame; rien n'adouciſſoit mes ſombres inquiétudes; mes yeux ſe refuſoient aux paiſibles douceurs du ſommeil : eſclave infortunée d'un fatal amour, victime d'une furieuſe jalouſie, je gémiſſois ſous le joug des plus violentes paſſions qui puiſſent agiter le cœur humain. Laſſe des maux que j'endurois, j'eus recours à un ſtratagême, qui, en éclairciſſant mes ſoupçons, devoit ou tranquilliſer mon ame, ou me donner le coup mortel. Stratagême imprudent! funeſte curioſité! quelle fatale opiniâtreté nous pouſſe toujours à vouloir déchirer les voiles bienfaiſans qui

nous dérobent des vérités cruelles! Avois-je besoin d'une épreuve nouvelle pour être sûre que Gélanor ne m'aimoit point; & puisque je l'aimois, devois-je desirer de le trouver plus coupable qu'il ne paroissoit l'être? J'usai de perfidie moi-même; je redoublai mes caresses; je le cherchois avec plus d'empressement: en un mot, je l'embrassai pour mieux l'étouffer. Je repris ma baguette; j'employai les enchantemens. Un jour qu'il étoit à la chasse, je pris la forme de Théoride, & j'allai me placer dans l'épaisseur d'un bois par où je prévoyois qu'il passeroit. Dès que je l'entendis, je proférai ces paroles d'une voix triste & gémissante. *Sous quel astre es-tu née, malheureuse Théoride! meurs enfin, meurs, & termine, par un courageux trépas, les maux dont t'accablent les rigueurs du Destin. Echappée à la séduction de Phalerus, à l'emportement de Gélanor & à la vengeance de Félimar, attendrai je, dans ce climat sauvage, que les bêtes féroces purgent la terre d'un monstre tel que moi? Eh! ne vaut il pas mieux offrir mon sang en sacrifice aux Dieux irrités qui le*

*demandent ?* A peine ma voix eut-elle frappé l'oreille de Gélanor, que je le vis se troubler, s'arrêter, me considérer, & éprouver, en me considérant, des émotions pénibles plutôt par l'excès d'une joie inattendue, que par un excès de haine. Immobile, mais l'œil toujours attaché sur moi, faisant des efforts pour parler : Dieux ! que je souffris de tourmens, en m'appercevant que l'amour l'emportoit sur tout autre sentiment contraire ! Enfin, il parla. —Est-ce bien vous, Théoride ? Les Dieux, qui semblent vous rendre à ma tendresse, veulent-ils ajouter à mes tortures des supplices nouveaux, ou veulent-ils finir tous mes tourmens ? Parlez —. En prononçant ces mots, qui me perçoient le cœur, il pleuroit, il baisoit ma main.

O toi, qui liras cette funeste Histoire, juge quels furent les mouvemens de fureur qui s'élevèrent dans mon ame lorsque je vis le traître que j'aimois prosterné aux pieds du fantôme de ma rivale, & lorsque j'entendis tout ce qu'il disoit. Je me fis violence. —Barbare, lui dis-je, ta main criminelle vient-elle

rouvrir les bleſſures qu'elle m'a faites ? Achève ton ouvrage ; la mort n'a rien qui m'épouvante dans l'état où mes malheurs m'ont réduite —. Hélas ! répondit Gélanore, chère Théoride, n'accablez point un Prince infortuné qui vous adore. J'atteſte les Dieux, ennemis du parjure, que ni vos trahiſons, ni votre trépas, que je croyois certain, ni l'abſence rigoureuſe qui nous a ſéparés, n'ont pu vous bannir de mon cœur. — C'en eſt aſſez, m'écriai-je en reprenant ma figure ordinaire ; c'en eſt aſſez, ingrat : reçois le prix que je réſervois à ta diſſimulation. A l'inſtant, j'enfonçai un poignard dans le ſein de Gélanor. Il tomba ſans vie. Il n'étoit plus ; mais mon amour ſubſiſtoit encore. Gélanor, tué par mes mains, n'étoit plus coupable. Je me reprochois ſon trépas. Bientôt ma douleur ne connut point de bornes. Une lionne en fureur, qui court les forêts, redemandant ſes lionceaux, eſt moins furieuſe que je ne l'étois. Les airs étoient fatigués de mes cris déchirans. J'accuſai la Nature entière ; je ſacrifiai à ma douleur une multitude innombrable d'innocens : la

Colchide en vit ruiſſeller le ſang dans ſes ſillons. Je changeai mon Palais en une grotte triſte & affreuſe : enfin, dévorée d'ennuis, & ſuccombant ſous l'excès de ma fureur, je pris en horreur la lumière du jour. Gélanor ne la partageoit plus. Je lui élevai un tombeau dans cette grotte, où je deſcendis vivante, réſolue d'attendre la mort à côté de lui. O toi, qui liras cette fin tragique, arrête-toi, pleure & n'aime jamais.

Nous n'avons que des éloges à donner pour la partie du ſtyle & pour les effets à Don Iniguo. Il eſt ſage autant qu'on peut l'être dans un ſujet dont le fond poſe ſur la Magie. Il eſt bien plus ſage encore, ſi nous le jugeons comme Eſpagnol, & ſi nous le reportons, pour le juger, au règne de Henri III. Comme Eſpagnol, il a un mérite rare; c'eſt celui du ſtyle, toujours noble, toujours

serré, toujours *frappant fort* & *frappant juste*, s'il est permis de s'exprimer ainsi. On voit que Don Iniguo auroit pu aller bien loin dans ce genre noir, & servir de modèle à l'Auteur de Cleveland, à Young, & aux Allemands, qui commencent à gâter leur naïve simplicité par des peintures forcées. On a cru, dans le tems, que ce Roman avoit été fait pour décrier la superstition. L'intention de l'Auteur ne nous semble point assez manifeste pour que nous ajoutions foi à ce bruit. Il n'y a qu'un moment où on pourroit croire qu'il veut faire appercevoir jusqu'où le fanatisme & un Prêtre rusé peuvent conduire un homme ardent & crédule; c'est dans le moment que Phalerus engage Gélanor à tuer son père au nom des Dieux. Ce tableau, sans effet pour nous, a dû être senti peu d'années après la S. Barthelemi. Nous n'osons point parler de ce

qu'on croit que Gélanor assassinant Félimar, n'offre qu'un trait d'Histoire véritable sous des noms empruntés. Quant à la manière de traiter les caractères, on a dû voir que Don Iniguo savoit dessiner à grands traits, & tracer des caractères profonds. Nous n'avons pas besoin absolument de faire observer à nos Lecteurs que Théoride, voulant engager son Amant à assassiner son père, est devenue une situation bannale sur le Théâtre, où elle a été transportée. Les Copies en sont nombreuses, l'original seul restoit inconnu. Il n'y a pas de doute que Don Iniguo est l'Inventeur de cette situation. Le Traducteur (de Castera) a ajouté à l'intérêt de l'Ouvrage par son style; car il écrit avec beaucoup de noblesse. Nous avons souvent emprunté sa propre Traduction; ce qui ne nous arrive que bien rarement dans la foule des Romans qui nous passent par les mains. La Traduc-

tion eſt dédiée à M. le Prince de Bouillon, Grand-Chambellan de France. La Dédicace eſt en Vers : elle auroit aſſurément mieux valu en Proſe; car le Traducteur n'avoit pas la tête poétique.

(*Par M. Mayer.*)

## *TROISIÈME CLASSE.*

## ROMANS HISTORIQUES.

# ANECDOTES

## *SUR*

# CHRISTINE DE PISAN,

*Ses Romans & ſes principaux Ouvrages.*

*Nous rangeons dans cette Claſſe l'Extrait ſuivant, parce qu'il renferme des Anecdotes curieuſes ſur deux de nos vieux Rois; & que la peinture des mœurs, à laquelle on s'eſt principalement attaché, appartient de droit à l'Hiſtoire.*

AU milieu des ténèbres du quatorzième siècle, une femme vint éclairer nos bons Aïeux, & jetta des rayons de lumière dans une Nation qui n'étoit encore que brave. L'Imprimerie n'existoit pas encore ; & les Ouvrages de Christine, à l'exception de quelques-uns (*Le Chemin de Long-Etude, & la Cité des Dames*), étant restés manuscrits, n'ont pas fort étendu sa réputation : son nom ne s'est maintenu célèbre que parmi les gens instruits.

Deux Hommes-de Lettres, Boivin, *au second Volume des Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, & l'Abbé le Bœuf, *dans le troisième Tome de ses Dissertations sur le Diocèse de Paris*, ont fait des recherches curieuses sur cette Dame. Nous venons d'examiner toutes ses Œuvres ; & notre travail, joint à celui des deux Académiciens, nous mettra à portée de présenter à nos Lecteurs des Anecdotes, sinon intéressantes, du moins recueillies avec soin.

# CHRISTINE DE PISAN.

CHRISTINE étoit fille de Thomas de Pisan, né à Bologne vers le milieu du quatorzième siècle. Ce Savant avoit fait d'excellentes études dans cette Ville, la plus célèbre alors de l'Italie après Florence. Il s'y étoit lié d'une amitié étroite avec un Docteur de Forti, qui devint bientôt Membre du Grand-Conseil à Venise. Ce Docteur avoit une fille qu'il donna à son ami. Il eut tout lieu de s'applaudir de ce choix. Thomas de Pisan s'acquit la considération publique ; sa réputation vola même au-delà des Alpes; & deux grands Rois, celui de France & celui de Hongrie, envièrent à Venise le jeune Bolonois : le mérite personnel de Charles V, si justement surnommé *le Sage*, la prépondérance du nom François, le désir de voir l'Université de Paris, très-brillante alors, déterminèrent l'illustre Etranger.

Son deſſein n'avoit d'abord été que de paſſer un an en France, & de retourner enſuite à Bologne. Mais Charles le traita avec tant de bonté, que Thomas de Piſan laiſſa aller ſon cœur, & préféra la Cour d'un Roi à toutes les dignités qui l'attendoient à Veniſe. Il appella donc à Paris ſa femme & ſes enfans. On les reçut d'une manière bien flatteuſe : le Roi, avec toute ſa Cour, leur donna audience au Louvre, où le Peuple, enchanté de leurs magnifiques habillemens à la Lombarde, les ſuivit avec honneur : ce fut au mois de Décembre 1368. Charles, ravi des lumières, & ſur-tout des connoiſſances de ce Savant dans l'Aſtrologie, ne pouvoit ſe laſſer de converſer avec lui. Il inſpira le même goût à ſes Courtiſans : un ſeul homme fit une révolution en France, & devança le ſiècle de François Premier. Par lui, le goût des Lettres commençoit déjà à ſe répandre du Louvre dans les Provinces : foible crépuſcule qui dura peu; étincelle précieuſe, que le règne orageux de Charles VI vint bientôt éteindre!

Chriſtine n'avoit que cinq ans quand elle

elle fit à Paris cette entrée brillante au milieu de sa famille. Elle fut élevée en fille de Qualité sous les yeux de son père & du Roi : née sous les plus heureux auspices, son sort étoit lié à la conservation de ces deux personnes : à leur mort, sa félicité expira.

Dès l'enfance, aux dispositions les plus rares, elle joignit le plus grand désir d'apprendre. Avant tout, on lui donna les premiers élémens de la Langue Latine, trop considérée alors, trop négligée aujourd'hui.

A l'âge de quinze ans, elle avoit fait les plus grands progrès dans les sciences. Mais si son mérite lui suscitoit déjà des admirateurs, sa beauté lui faisoit bien plus d'esclaves. *Encore que je fusse assez jeunette*, dit-elle, *je fus demandée pourtant par plusieurs Chevaliers, autres Nobles & riches Clercs. Qu'on ne regarde pas ceci comme ventence*, ajoute-t-elle ; *la grande amour que le Roi démontroit à mon père, en étoit la cause, & non ma valeur.*

Un jeune Gentilhomme de Picardie, *Etienne Castel*, eut la préférence sur tous

ſes rivaux. Charles V fit la nôce, & pourvut l'heureux époux d'une Charge de *Notaire & Secrétaire du Roi*. Caſtel, loyal & franc, géra ſon Office avec honneur, & réunit tous les avantages qui rendent la vie douce, une femme charmante, des enfans bien nés, la confiance de ſon Prince, & l'eſtime générale.

Le bonheur n'eſt pas un état durable. Le bon Roi Charles meurt: nouvelle Cour, nouvelles faveurs. L'Aſtrologue Thomas de Piſan perd ſon crédit; les oncles du jeune Roi négligent ou éteignent la probité de Caſtel; le beau-père eſt privé de ſes penſions, le gendre de ſon Office: Chriſtine connoît le chagrin. Son père tombe dans la miſère, puis dans la mélancolie; les infirmités s'accumulent, il ſuit de près au tombeau le Roi ſon bienfaiteur.

Chriſtine donne les plus grands éloges à l'auteur de ſes jours; elle aſſure qu'il termina ſa carrière à l'heure préciſe qu'il avoit indiquée. Elle prétend que c'eſt en partie aux bons conſeils de ſon Aſtrologue que Charles-le-Sage dut la proſpérité de ſes armes & les grands

effets de son administration. La piété filiale ne se permet qu'un reproche: Thomas de Pisan étoit trop libéral. *Du reste*, ajoute-t-elle, *en son tems durant, & cent ans devant, n'avoit vécu homme de si haut entendement aux sciences Mathématiques & en jugemens d'Astrologie.*

On peut juger de l'estime que Charles-le-Sage fit de ce Savant par la pension de cent livres qu'on lui payoit chaque mois: somme étonnante pour un tems où les espèces étoient si rares, & qui monteroit aujourd'hui à huit mille quatre cents livres. Le plus économe de nos Rois donnoit, outre cette pension, des gratifications annuelles; *des livrées & autres bagatelles* à Thomas de Pisan. Tous ces bienfaits réunis le faisoient aller de pair avec les plus riches Officiers de la Cour, *qui venoient courber leurs couronnes & leurs mortiers devant les lauriers qui ceignoient la tête du Savant, comme Pompée, vainqueur des trois parties du monde connu, avoit incliné ses faisceaux devant la porte du Philosophe Possidonius.*

Après la mort de Pisan, Castel, de-

venu chef de la famille, la soutenoit encore par sa bonne conduite; mais il est enlevé lui-même par une maladie contagieuse, à l'âge de trente-quatre ans.

Christine, qui n'en avoit que vingt-cinq, veuve & mère de trois enfans, au milieu des ruines d'un établissement prêt à s'écrouler, *se prit à gouverner en plourant sa nef en la mer orageuse.* Sa Philosophie ne l'abandonna point; elle rappella son courage pour ses enfans, *& resta navrée de douleur pour son compte.* Cette douleur fut amère & longue. *Fortune, ennemie de toute grandeur mondaine, m'a abattue*, dit-elle; *je l'ai perdu, celui sans lequel je ne pouvois avoir joie: j'étois la simple Colombe correspondante à son vouloir; lui mon reconfort, mon plaisir & ma suffisance. Il étoit la clef de mon secret, j'étois la serrure de son desir. O gentille alliance! j'étois jeune, & lui sage. Heur pareil au nôtre étoit-il en ce monde? Las! mon bien-aimé s'est envolé de moi pour toujours, & mon cœur fait couler de mes yeux l'eau d'amertume; me semble qu'il n'y a qu'une heure que son trépas est avenu.*

Pour défendre les débris de sa fortune, elle fut contrainte de courir de Tribunaux en Tribunaux, sans pouvoir encore obtenir justice. Rebutée partout, sa beauté, autre embarras, faisoit naître mille passions, qui *ajoutoient merveilleusement à ses ennuis.* Elle prit un grand parti. De concert avec son père, elle avoit jadis régi la Bibliothèque (1) du Roi; elle *sentit revenir ce goût de son enfance*, fit sa retraite du monde, lut, & composa.

Ne privons point nos Lecteurs de la marche qu'elle se prescrivit. *Je me pris d'abord*, dit-elle, *aux Histoires anciennes des commencemens du monde, Hébreux, Assyriens, les quatre grandes Seigneuries, descendant de-là aux Romains, aux Bretons & aux François.* En se gravant les faits dans la mémoire, elle étudioit les Sciences, & se rendoit successivement

(1) La Bibliothèque de Charles V étoit alors déposée au Louvre. Elle n'étoit composée que de neuf cent Manuscrits. On sçait qu'à cette époque l'Imprimerie n'existoit pas encore.

compte de toutes les découvertes des Philosophes.

De l'Histoire, elle passa à la Poésie, où elle trouva beaucoup d'attraits. *A force de lire*, dit-elle, *après avoir trouvé le style à moi naturel, me délectant en subtiles couvertures & belles manières, délectables imaginations & polie Rhétorique, je me mis à voler comme les autres.*

Elle avoit reçu de la Nature une ame sensible; ses malheurs l'avoient inclinée à la tristesse: son goût la portoit à chanter l'Amour.

Ses premiers Ouvrages sont ses *Dictz*, petites Pièces de Poésie légère, telles que les Ballades, les Lays, les Virelays & les Rondeaux. Enchantée de l'intérêt qu'elle trouvoit dans cet amusement: *Le Destin ne m'a pas tant grevée*, disoit-elle, *que je ne sois encore accompagnée des Musettes des Poëtes; elles me font, par soulas, rimer Complaintes sur mon ami, qui n'est plus, & le bon tems passé; elles savent attraire à gaieté mon cœur douloureux. Mais c'est pour autrui que je compose mes Dicts galans; amour est fini pour moi.*

Dans toutes ces petites Pièces si ten-

dres, Christine avoit toujours la précaution d'avertir les Lecteurs qu'il n'étoit point question d'elle. On la crut quelque tems ; mais le moyen de peindre si vivement l'amour, si on ne le sentoit point! On ouvrit les yeux: on lui donna un Amant. *Voyez la méchanceté*, dit-elle; *ne publie-t-on pas de moi par la Ville que j'aime d'amour? Dieu & moi savons bien ce qui en est.*

La sage, la triste Christine aimoit pourtant déjà d'amour. Pourquoi cacher une flamme si pure? Elle n'avoit pas à rougir de son choix : elle aimoit un Héros.

Le Comte de Salisbery (1), Favori de Richard, Roi d'Angleterre, étoit venu à Paris pour y négocier le mariage de son Maître & de la jeune Isabelle de

(1) Il étoit fils de cette belle Comtesse de Salisbery, si tendrement aimée du Roi Jean, & il naquit pendant la captivité de ce Prince à Londres, avant le Traité de Brétigny, conclu en 1360. On le croyoit fils du Monarque François.

France. Ce fier Insulaire, dont la faveur fut si brillante & la fin si lamentable, oublia son indifférence dès l'instant qu'il vit Christine ; mais loin de lui en faire l'aveu, il se cacha sa défaite à lui-même. Involontairement, cet homme, si altier, quand il traitoit avec les Puissances, déposoit son orgueil aux pieds de la savante Bolonoise. Sa passion nouvelle ne s'annonça d'abord que par une timidité extrême, qui n'étoit point dans son caractère. Passionné pour la Poésie, cette analogie de goût l'avoit conduit d'abord chez Christine. Elle lui avoit récité des Vers ; mais son esprit avoit touché bien moins le Comte que sa beauté. *Gracieux Chevalier*, lui dit-elle, *aimant Dictez, & vous-même, délectable Dicteur, égayerez-vous pas mes oreilles à votre tour de quelques gentils Lays ?* — *O la perle des plus beaux-Esprits*, répondit-il, *comme la fleur des plus belles ; vous avez chanté, il ne me reste plus de sons. O desir de mon cœur, plaisance de mes yeux, tourment de ma pensée, vous avez attiré à vous mon entendement & ma substance entière ; vous avez lié ma langue : tout ce que je puis faire à cette*

*heure, c'eſt de vous voir & de vous entendre.*

Chriſtine voulut bien regarder comme un compliment ſans conſéquence ces expreſſions naïves d'un cœur épris; & Saliſbery, honteux lui-même d'en avoir tant dit, ſe promit d'être plus circonſpect à l'avenir, & *de mieux rembrider ſon amour.*

Rendons juſtice aux Anglois; quand ils ſont généreux, ils le ſont plus qu'aucun Peuple du monde. Le Comte avoit appris que Chriſtine avoit un enfant de treize ans, né dans la plus brillante fortune, & ſans appui alors. Heureux enfant, vous n'avez rien perdu, & Saliſbery va vous tenir lieu de Charles V, de votre aïeul, de votre père. *Madame*, dit-il à Chriſtine, *j'ai beſoin d'un grand intérêt; je ne veux pas aimer, je renonce au mariage: vous avez un fils; dépoſez ce tréſor dans mes mains, il fera mon bonheur.* Chriſtine attendrie arroſe ſon fils de ſes larmes, contemple avec les yeux de la reconnoiſſance le généreux Comte, lui préſente ſon enfant. *Je vous le prête*, lui dit-elle; *il ſeroit trop*

*dur de vous le donner, trop cruel de vous le refuser. Que je le voie toujours, que je vous voie aussi, & que votre séjour en Angleterre ne soit pas long: la tendresse maternelle me donneroit des ailes, j'y volerois.*

Bonne Christine! prenez garde: une autre tendresse, encore déguisée sous les traits de cette reconnoissance qui vous séduit, pourroit aussi vous faire franchir l'Océan. Elle ignore ce danger, & son cœur la trompe. Elle ne voit dans le Chevalier Banneret qu'un protecteur à son fils. Touchée de sa répugnance pour tout engagement tendre, elle ajoute: — *Mais si jeune, avec un si grand état, renoncer à l'amour, à l'hymen!* — *L'amour*, dit Salisbery, *fait le malheur du monde: je rencontre par tout ses victimes. Vous même, Madame, avez-vous été à l'abri de ses coups* — ?

A ces paroles, Christine sentit une sorte de peine. La tristesse du Comte ajouta au goût naissant qu'elle prenoit pour lui. Les jeunes gens de la Cour de France étoient plus gais, plus faits pour séduire: bien plus heureux, sans le savoir, déjà Salisbery intéressoit. Il alloit

partir, & le jeune Castel avec lui. Pourquoi ne pas suivre cet enfant chéri à Londres? Un mère tendre s'arracher à la seule douceur qui lui reste! s'isoler à Paris, pour y être désintéressée dans tous les genres! *J'irai en Angleterre*, dit Christine... *Cependant Salisbery ne me l'a point proposé. Quand il me le proposeroit, je n'irois point.... Est il bien vrai qu'il ait renoncé à l'amour? Ah! tant mieux, j'en serai plus tranquille; car si jamais.... Oh! non, il ne ressemble point à nos jeunes François. Hélas! je n'ai pas ce danger à craindre.... Il faut sçavoir s'il a bien renoncé au sentiment le plus général de la Nature humaine.*

— *Consolateur d'une mère affligée*, lui dit-elle, *& protecteur d'un fils qui me fait encore trouver quelques charmes dans la vie, vous faites mon bonheur, & n'êtes pas heureux; vous souffrez, & je ne vois que trop que la magnificence de nos fêtes vous est à charge: comblez vos bienfaits, apprenez-moi vos peines* —.

— *La source en est-là*, dit Salisbery en mettant sa main sur son cœur, *mais c'est mon secret. Madame! daignez le respecter.*

Il demande le dépôt confié à son amitié : il part la mort dans le cœur. Mais Christine étoit-elle plus heureuse ? Séparée de son enfant, du généreux Salisbery, elle chercha des consolations dans ses *Dictiez*, & n'en trouva plus.

Tel est l'homme qui rendit encore sensible à l'amour le plus pur la belle & savante Bolonoise, & pour qui elle composa tant de Pièces tendres, qui firent enfin transpirer son secret.

Son trop discret Amant n'eut la force de s'expliquer que lorsqu'il eut mis l'Océan entre Christine & lui. Il écrivit enfin *douloureuse complainte, composée de cœur ardent.* Tantôt, il se peignoit sous les traits d'un Berger, désespéré d'être amoureux, & n'osant l'avouer à son inhumaine. Tantôt, il *s'accomparoit* à Léandre. Ces allégories étoient envoyée à Christine, qui les expliquoit soudain. Elle répondit par une Ballade, à la comparaison de Léandre.

» Quand Léander passoit la mer salée,
» Non pas en nef, mais en batel à gage,
» Qui souffroit plus au périlleux passage ?
» C'étoit Héro, la belle désolée.

*Léander avoit prudhommie & valeur ; la pauvrette n'avoit que de la crainte : valeur tient compagnie ; crainte eſt moins que rien, elle ôte cœur & force.*

Loin de Saliſbery, Chriſtine *paſſoit le tems à lire ou à la fenêtre, ou bien cachée en un anglet* (1) *; le cœur gros, elle repaiſſoit ſon ame d'humides pleurs, & ſon unique confort étoit de faire Rondelet* (2). *Amour, au-delà du rivage lointain, retenoit ſon bien ; pour ainſi*, diſoit-elle,

« Seulette ſuis & ſeulette veux être.

Pendant cette abſence cruelle, Saliſbery invoquoit la mort. *O mort! ô mort! viens à moi, tu me feras la Souveraine des Dames.* Chriſtine le reconfortoit, en lui mandant :

« Souffrez-vous par aventure,
» Dites-moi, mon doux Ami,
» Les maux cuiſans que j'endure ? »

Depuis cette époque, elle parut rarement en public. Le Comte avoit pour

(1) En un petit coin, *angulus*.
(2) Petit Rondeau.

ſon fils les bontés les plus attendriſſantes: cette délicateſſe ajoutoit à la flamme de Chriſtine. Elle étoit tentée de voler en Angleterre; le Comte cherchoit des prétextes pour revenir en France : tous deux, également timides, reſtoient éloignés, & s'adreſſoient ſeulement ces écrits ſi tendres qui leur ont ſurvécu.

Hélas ! trop heureux encore, ſi cet état pénible eût pu durer! Mais l'abyme ſe creuſoit ſourdement ſous les pas de Saliſbery. Il étoit l'ami de Richard. On connoît cette révolution fameuſe qui précipita du Trône d'Angleterre ce Prince infortuné, pour y faire aſſeoir Henri de Lancaſtre. Cette chûte de Richard fut fatale à ſes plus fidèles Serviteurs. L'Uſurpateur fit d'abord arrêter l'Amant de Chriſtine. Dans ces grandes commotions d'un Etat, les malheureux ſont ſouvent criminels : Saliſbery perd la tête ſur un échafaud, malgré l'eſtime publique, malgré les cris perçans du jeune Caſtel, qui s'étoit élancé au milieu de la foule, redemandant, en pleurant, ſon protecteur & ſon père. Inutiles douleurs ! la tyrannie fut inflexible : le malheureux enfant eſt couvert du ſang de Saliſbery.

La nouvelle de cette exécution sanglante passe les mers; elle arrive à la tendre Christine au moment qu'elle alloit s'embarquer, & qu'elle comptoit déjà les heures qui l'éloignoient de tout ce qui lui étoit cher au monde. Une lettre de son fils, les détails du crime de Lancastre, la jettent dans le désespoir. C'en est fait, plus de félicité; elle a tout perdu, & de quelle manière encore! Son imagination égarée lui retrace toutes les circonstances de cette horrible scène. Chaque jour ajoute à sa douleur. Elle apprend que tous les papiers du malheureux Comte ont été confisqués. On y avoit trouvé tous les Vers amoureux de Christine; on les avoit portés à l'Usurpateur Henri. Charmé de la pureté & de la délicatesse qui respiroient dans ces Ballades, il conçut le dessein d'attirer la belle Savante à sa Cour; ayant tout fait pour arriver au Trône, il se persuada que Christine seroit flattée de se voir recherchée par un grand Roi. Il lui écrivit.

Elle, à la Cour du Meurtrier de Salisbery! Cette proposition l'indigna; mais c'est ce qu'elle n'osa dire dans sa réponse au nouveau Monarque : elle le refusa

fièrement, mais sans colère. *Ce beau Roi*, dit-elle ailleurs, *avoit commencé à tenir vers lui mon enfant en très-bon état, & envoyé deux fois des Hérauts, notables hommes, me priant & me sollicitant, par force promesses, de passer à Londres. Mais je refusai telle fortune pour mon enfant & pour moi, parce que je ne pus croire que fin de déloyal vienne à bien.*

Elle fait donc revenir son fils, & le couvre de larmes, qui ne couloient pas pour lui seul. Il n'est plus pour elle qu'un sujet intarissable de douleurs, lui rappellant à tout moment ce qu'on lui avoit ravi, *ce tant gracieux Comte*. Elle tombe dans la mélancolie; un souvenir amer empoisonne le reste de ses jours.

Tandis que sa situation devient de plus en plus déplorable, plusieurs Souverains, touchés de sa misère, lui offrent des secours & des asyles. On lui propose de quitter la France: elle peut choisir des établissemens considérables dans les différentes Cours de l'Europe. Le Duc de Milan *lui promet des rentes à toujours, si elle veut venir en Lombardie.* Mais, quand on est bien malheureux,

tous les lieux sont indifférens, & l'on reste où l'on est. Viscomti ne fut point choqué de son refus; il la soulagea à Paris, comme il l'auroit protégée à Milan. Christine perdit bientôt ce généreux Prince : sa destinée étoit de se voir enlever tout ce qui s'intéressoit à elle. Aux pertes successives de Charles V, de son père, de son époux, de Salisbery, de deux enfans, elle ajouta celle du Prince Lombard, & bientôt après encore, celle du Duc de Bourgogne.

Ce dernier (Philippe-le-Hardi) s'étoit chargé de son fils, récemment revenu d'Angleterre, & le seul qui lui restoit alors. Pour consoler Christine elle-même, il lui avoit donné une occupation à laquelle il paroissoit mettre un grand prix, & qui devoit être bien chère au cœur de la malheureuse Bolonoise : c'étoit d'écrire la vie de Charles V. La grace avec laquelle Philippe lui fit cette proposition la toucha vivement. Elle commença l'Histoire du sage Monarque : elle n'étoit pas finie, que le Duc de Bourgogne étoit mort.

Destituée de tout, ayant à sa charge

une mère âgée, son fils, trois pauvres parentes, elle-même encore : *Je suis trois fois double*, disoit-elle, *ayant six personnes à soutenir ; mais le malheur donne plus de force qu'on ne croit, & je sens que lorsqu'on a reçu un caractère de la Nature, les souffrances vives inspirent bien du courage.* Au milieu de tant de peines, elle avoue qu'elle conservoit encore un reste de fierté, fondée sur sa naissance & sur son ancien état. Craignant de montrer au Public le délabrement de ses affaires, elle étoit toûjours *bien mise ; gentil mantel fourré de gris, beau surcot d'écarlatte, radieuse ceinture, des fleurs, & quelques perles sauvées du naufrage*, donnoient encore du lustre à sa beauté. *Ses cheveux étoient bien crépés & nattés gentiment par-derrière. Son lit étoit riche, mais le repas étoit sobre : raison économe l'ordonnoit, & Dame Philosophie s'en contentoit.*

Son plus grand chagrin étoit d'être obligée d'emprunter. *Beau Sire Dieu, comme elle rougissoit alors !* Demander, lui causoit toujours un accès de fièvre. Elle eut bien de ces accès, parce que

les Gens de Finance, au lieu de lui payer une pension de deux cens livres que Charles VI lui avoit accordée à l'âge de trente-neuf ans, la promenoient sans cesse *par leurs belles paroles.*

Le tems efface les plus grandes douleurs, & la Philosophie à la force de nous soumettre, après quelques murmures, aux plus fâcheux événemens. La vieillesse de Christine, moins agitée que son jeune âge, fut comme *l'onde amère, qui n'ayant plus la force de se battre, finit par se calmer.*

Il nous reste quelques portraits de cette Dame célèbre à la tête de ses Ouvrages conservés en manuscrits sur vélin, dans le plus riche dépôt de l'Europe. Ces portraits, enluminés de son tems, s'accordent assez avec l'idée qu'elle-même nous a donnée de sa figure. *Je dois au Créateur*, dit-elle, *d'avoir corps sans difformité, & passablement agréable.* Ce jugement nous paroit même trop modeste; & si elle n'est point flattée dans la gravure qui sert de frontispice à sa *Cité des Dames*, elle étoit belle. Elle y est représentée assise sous un dais, la tête pen-

chée sur la main gauche, & le coude appuyé sur un bureau. Elle a le visage rond, les traits réguliers, la taille très-fine, sans maigreur. Ses yeux sont fermés; elle paroit sommeiller. Sa coiffure est une sorte de chapeau lilas, ombragé d'une gaze très-déliée; sa chemise, d'une finesse extrême, un peu entr'ouverte, ne cache qu'une partie des épaules & de la gorge. Sa robe est bleue, & brodée d'or par le bas, laissant entrevoir sous le sein un petit corset violet orné de réseaux d'or.

Nous parlerons maintenant des Ouvrages de Christine.

# LE CHEMIN
## *DE LONG-ÉTUDE*,
### ROMAN.

CET Ouvrage étoit encore fort goûté au seizième siècle ; il fut imprimé alors. Nous osons croire qu'il ne déplaira pas aujourd'hui. C'est un monument précieux de l'imagination sensible de nos aïeux, & une production qui, du moins par son contraste avec celles de nos jours, paroîtra intéressante.

LA Sibylle de Cumes apparoît à l'Auteur elle-même pendant une nuit ténébreuse; & s'étant assise au chevet de son lit, elle lui adresse ces mots : *Fille, j'ai pitié de ta détresse ; protectrice de tous les sentimens purs, j'ai guidé Enée aux Enfers, je te conduirai de même sur la nef de ce bas monde.* Christine lui répond :

*Très-Sainte Dame, me voici prête à vous obéir, & à vous suivre dans tous les climats.* Soudain elle prend sa *cotte*, & coiffée d'un simple *couvre-chef*, avec un *touret*, elle se garnit d'une *guimpe* & *gorgerette*, attache *sa ceinture dorée*; *& comme le travail ne coûte à qui de le faire a envie, elle se met en route avec la Sibylle.*

C'étoit au mois de Mai; l'air étoit doux & *atrempé.* On arrive dans une plaine délicieuse, *diaprée* de mille fleurs odorantes; on voit neuf belles Dames se baigner dans une onde pure. — *N'est-ce pas ici le Paradis de Volupté*, s'écrie Christine? — *Non*, dit la Sibylle, *c'est le séjour des Muses, première Hôtellerie du chemin de Long-Etude, asyle délectable & doux pour les hommes qui veulent aller par le monde, fleurs cueillir sans chercher trop profonde voie. Ceux qui creusent les abîmes des Sciences, s'égarent souvent en tristesse; ceux-ci ne s'égarent qu'en gaieté. Fille très-chère, sois toujours gaie, la Vertu l'est. Vois-tu pas les neuf doctes Vierges, le Parnasse, l'Hypocrène, tous les Poëtes, enfans des Dieux? Mais*

*ne faut qu'entrevoir ce beau lieu ; quand on y ſéjourne, on ne ſauroit plus le quitter, tant il a d'attraits décevans ! C'eſt le vrai Pays des Syrènes —.*

On quitte à regret ces côteaux aimables. En cheminant, les deux Dames *deviſent* avec tant d'intérêt, qu'elles ſe trouvent au-delà d'une grande mer ſans avoir *monté en navire* ; ce qui ſurprit & intimida Chriſtine. — *N'ayes point peur*, lui dit ſa ſage Compagne, *je te menerai en lieu ſûr. Voici la ſeconde Region de Connoiſſance univerſelle ; l'Hôtellerie eſt grande, puiſqu'elle embraſſe toute la terre : Géographie eſt ſon nom* —. En parlant ainſi, elles étoient arrivées, ſans nul encombre, en la noble & grande Cité de Conſtantinople & ſi mémorable par ſes remparts de marbre, par ſa ſuperbe Baſilique de Ste.-Sophie. Elles ſont tranſportées en Paleſtine, font *leurs petites dévotions* à Jéruſalem, & parviennent plus rapidement qu'un trait au Château de Ténédos, nommé *le Bras à Monſeigneur Saint George* : elle découvrent la Contrée fameuſe de Phrygie. — *Fille*, dit la Prophéteſſe, *regarde ; ici fut Troie*,

*dont il ne reſte plus que le nom triomphant des ſiècles —.*

Pour voir le Mont de Sainte-Catherine, elles entrent dans les déſerts de l'Arabie, & découvrent l'Abbaye, fortifiée ſur la cime d'une montagne, de peur que les bêtes n'y viennent manger les Moines. Elles parviennent dans l'Egliſe, & le Service divin commence ; on baiſe les marbres du tombeau de la Sainte ; on reçoit la bénédiction du Père Abbé. On traverſe le Pays du Grand-Kan : une infinité de monſtres, crocodiles, dragons, ours, lions, tigres, emblêmes des obſtacles qu'on rencontre en Géographie, ſe préſentent aux deux Pélerines. Chriſtine met en fuite tous ces animaux effrayans par un mot de Virgile, dont elle avoit armé ſon cœur : *Labor omnia vincit improbus* (1). Avec ce mot encore, elle brava tous les feux de la Zone Torride (2). Les deux Dames

(1) Un travail opiniâtre ſurmonte tout.

(2) On croyoit encore dans ce tems que la

admirent

admirent le riche & beau Pays de Cathay, heureuse Patrie d'Angélique & de Médor : elles y voient le Phénix, seul oiseau de son espèce. Laissons-les voyager dans l'Inde majeure, aux Isles Fortunées, d'où le malheur ne sauroit approcher; chez le Peuple de Brachine, si vertueux & si bon, qu'il n'a jamais pu avoir l'idée du mal; sur les bords des quatre Fleuves du Paradis Terrestre; aux Montagnes d'Arménie; au Tombeau de Saint-Thomas; aux Etats du Prêtre Jean, & hâtons-nous d'arriver avec elles aux limites du monde. — *Fille*, dit la Sibylle, *il ne nous est loisible d'aller plus avant. L'eau que tu vois nous étourdiroit, & deviendrions noires comme des Ethyopiens. Un Chérubin, d'ailleurs, est là avec une flamboyante épée pour repousser ceux qui viennent.*

La troisième demeure de *Long-Etude*

Zone Torride n'étoit pas habitable; & l'on ne sortit de cette longue erreur que lorsque les Portugais eurent pénétré dans les Indes Orientales.

eſt bien plus vaſte encore que la ſeconde; c'eſt *l'Aſtronomie*, par laquelle l'homme communique avec le Ciel.

Montée ſur une haute colline avec ſon Elève, la Sibylle fait une invocation que Chriſtine ne peut entendre, parce qu'elle étoit en Grec. Mais les Habitans du Ciel entendoient cette belle Langue, puiſque, ſoudain, on vit deſcendre un jeune homme d'une figure raviſſante. *Ami*, lui dit la Sibylle, *donne-moi une échelle* (1), *afin que cette Dame puiſſe monter au Ciel avec moi, & découvrir les divins Myſteres.* —Une échelle auſſi-tôt deſcendit du Firmament, & Chriſtine penſa mourir de peur. Il fallut monter pourtant: elle fait le ſigne de la croix, & ſuit ſon immortelle Guide. D'échelon en échelon, elles arrivent ſi haut, ſi haut, qu'en regardant la terre, elle ne leur ſembloit pas plus groſſe qu'une

(1) Cette échelle, c'eſt la ſpéculation qui ſert de degrés aux Eſprits ſubtils pour s'élever au Ciel, ſelon l'explication de Chriſtine elle-même.

mouche. La pauvre Chriſtine étoit ſuffoquée par la chaleur. —*Madame*, diſoit-elle, *deſcendons, le cœur me manque; deſcendons, je vais tomber: ma tête je perd, je vais endurer le ſupplice d'Icare.* — *Ah! je le vois bien*, répondit la Prophéteſſe, *les connoiſſances ſublimes ſont trop fortes pour les femmes. Remets-toi pourtant, ma fille, & ne crains rien; tu n'auras point le ſort d'Icare, puiſque tu n'as point ſa préſomption: le deſir qui te mène au Ciel eſt honnête; viens, donne-moi la main, je te remenerai ſaine ſur ce vilain monceau de boue que tu regrettes & que tu vois là-bas* —.

Elle lui montre tous les corps céleſtes; & après avoir développé l'Aſtronomie ancienne, ſelon les principes de Ptolomée, on ſuit *le Chemin de Long-Etude*, & l'on arrive à la Morale & à la Politique, qui ſont traitées, dans cet Ouvrage, ſous d'ingénieuſes allégories. Nous les abrégerons, autant qu'il nous ſera poſſible, & nous ne ſaiſirons que les beautés les plus frappantes.

Du haut de l'Empirée les deux Dames, après en avoir contemplé les merveilles,

apperçoivent, aux quatre points cardinaux du monde, quatre Trônes brillans, & un cinquième au centre. Ces quatre Trônes étoient occupés par quatre Dames, qu'on appelloit *Sageſſe*, *Nobleſſe*, *Chevalerie* & *Richeſſe*. Au centre, on diſtinguoit un cinquième Trône, vacant alors, & jadis tenu par *Raiſon*. Hélas! autrefois Raiſon gouvernoit l'Univers, elle en étoit la Reine: Nobleſſe, Chevalerie, Richeſſe & Sageſſe elle-même n'étoient que ſes Lieutenantes. D'un coup-d'œil impérieux que la Reine jettoit ſur elles, on les voyoit ſoudain arriver au pied de ſon Tribunal ſuprême. Les Lieutenantes s'érigèrent depuis en Souveraines, & l'adminiſtration générale des choſes fut renverſée.

Tandis que Chriſtine, émerveillée, jouiſſoit d'un ſpectacle auſſi raviſſant, ſa docte Compagne lui montra, dans le lointain, la Terre ſous les traits d'une belle Dame, éperdue & déſolée par des abus ſans nombre, préſentant Requête à Raiſon, & la ſuppliant de reprendre les rênes de l'Empire.

Soudain Raiſon fait le ſignal ancien

à ſes quatre Lieutenantes, qui n'oſent méconnoître ſa voix. Les voilà aux pieds de leur Souveraine, qui leur tient ce diſcours :

« O mes quatre Influences, qui, » avec Fortune, régiſſez le monde & » gouvernez les cœurs des humains, » vous les rendez malheureux par de » vains deſirs. Par vous la plus funeſte » contagion s'eſt emparée d'eux : l'am- » bition & la cupidité les perdent. » C'eſt vous, ſur-tout, ô Richeſſe, » qui cauſez ce *méchef* ; fuyez loin » d'eux, déloyale, je vous l'ordonne : » vous n'êtes bonne qu'à éteindre » dans leurs ames le feu ſacré de toute » vertu ».

Richeſſe ſe juſtifie ainſi :

« Reine, les calamités qui affligent » le monde ne ſont point mon ouvrage. » Le plus terrible des fléaux, c'eſt la » guerre. Eſt-ce moi, ou Chevalerie, ou » Nobleſſe, qui la ſuſcite ? pourquoi » m'imputer leurs torts ? Leur grande » affaire eſt de commettre les grands » Rois, & de faire égorger les Peuples : » tout mon ſouci, c'eſt de porter les » humains au plaiſir, à la danſe, à la » joie ».

Nobleſſe indignée repouſſe l'outrage.

« Comment & pourquoi voudrois-je » exciter les hommes à s'entr'égorger ? » Je ne ſonge qu'à jouir, dans mes Pa- » lais, de la gloire de mes ayeux, & » qu'à me repoſer, ſans peine & ſans » danger, à l'ombre de leurs lauriers » immortels. Si c'eſt un crime *de mener* » *grand oſt, d'aſſeoir camps, de couvrir* » *la terre de Gendarmes, c'eſt à Cheva-* » *lerie qu'il faut s'en prendre* ».

Chevalerie en courroux s'élève contre Nobleſſe.

« *Si je mène Gendarmes & preux Che-* » *valiers au merveilleux Hutin, pour ac-* » *quérir los & honneurs*, dit-elle, c'eſt » vous-même, Nobleſſe, qui me le » commandez : j'en ai la peine, & vous » le profit. Vous ordonnez, & j'exé- » cute ; & ſi je tue Roi, Prince, Che- » valiers, c'eſt pour orner vos orgueil- » leux Palais de leurs dépouilles ».

Nobleſſe s'enflamma de colère contre Chevalerie ; mais Raiſon les *apointa*, & ſe tournant vers Sageſſe, elle lui dit :

« Et vous, ma ſœur, *ſi abondante en* » *ſens exquis, qui avez tant de belles filtes*

» *& prudentes Demoiſelles*, que ſont de-
» venues toutes vos lumières? com-
» ment avez-vous pu laiſſer ainſi *trébu-*
» *cher* le monde »?

L'impaſſible Sageſſe répondit d'un ſens raſſis :

« On me dédaignoit, parce que vous
» étiez retirée. Que pouvois-je faire
» ſans vous? *Sottiſe prenoit mon accou-*
» *trement;* on me délaiſſe pour elle,
» & je préſume que ſon empire ſera
» long ».

« Puiſque le mal eſt fait, dit Raiſon,
» *faut* le réparer. Voyons donc comment
» nous rendrons de vertueuſes mœurs
» aux hommes. La principale cauſe de
» leurs malheurs, c'eſt leur amour de la
» domination; paſſion fatale qui porte
» les Rois puiſſans à faire des conquêtes
» & à détruire leurs ſemblables. Pour
» remédier à ce grand abus, ne laiſſons
» qu'un ſeul Monarque à la terre; tous
» releveront de lui, & lui prêteront foi
» & hommage. Mais où trouver un mor-
» tel capable de remplir cette grande
» *charge?* Mes Lieutenantes, vous con-
» noiſſez mieux que moi tous les Rois
» de la terre; éclairez-moi, parlez ».

Nobleſſe donna d'abord ſon avis ; elle vouloit que le nouveau Roi fût iſſu du plus beau ſang de l'Univers, & que ſa *lignée* fût la plus noble de celles qui brillent ſous le ſoleil. Après cette condition indiſpenſable, elle deſiroit encore qu'il fût riche, brave & vertueux, s'il étoit poſſible.

Chevalerie, agitant le heaume brillant de ſa tête ſuperbe, hauſſa les épaules de la ſimpleſſe & folie de Nobleſſe. Elle dit enſuite, d'un ton impoſant, que la première & l'unique vertu du Monarque univerſel qu'il falloit choiſir, devoit être la valeur.

Richeſſe, dédaigneuſe, ſe moqua, en ſe rengorgeant du *fol cuider* de Nobleſſe & de Chevalerie : *Pauvre tête*, s'écria-t-elle enfin, *vous ne ſavez donc pas que l'or eſt le vrai Roi de ce basmonde ? De beaux Carolus ſont plus puiſſans que l'épée de Céſar. Choiſiſſez, croyez-moi, un Monarque aſſez riche pour n'avoir jamais beſoin de tailles, ſubſides, impoſitions quelconques.*

C'étoit le tour de Sageſſe à parler. Elle dit d'un air poſé & doux : —*Reine*,

*qui mieux que vous connoît le choix qui nous occupe? Parlez, celui que vous élirez ſera mon Roi; je n'en connoîtrai point d'autre —.*

—*J'en propoſe un*, dit Nobleſſe; *il deſcend des plus grands Empereurs.* —*Et moi, je vous donne un Héros*, interrompt Chevalerie; *c'eſt la fleur de la bravoure: en France, en Angleterre, en Lombardie, par-tout il a laiſſé des monumens de ſes victoires.* —*Je connois*, pourſuivit Richeſſe, *un Perſonnage ſi opulent, qu'il chargeroit vingt navires d'or. Il a paſſé dans l'Iſle qui produit ce précieux métal; il en a pris la charge de dix-huit cens mille nerfs, malgré les horribles Dragons qui le gardoient; il en a rempli cinquante grands chareaux.* —*Je ſuis loin*, continue Sageſſe, *d'être auſſi heureuſe que mes ſœurs; elles connoiſſent trois Monarques parfaits: je n'en ai rencontré qu'un ſeul qui peut le devenir; il poſsède les Arts, les Sciences, la Philoſophie, l'Aſtrologie: ſon compas meſure le Firmament. Emule de Platon, d'Ariſtote & d'Anaxagore, il l'eſt encore d'Homère, de Virgile, de Catulle. Plus habile que le Roi Alphonſe à connoître le*

*cours du Ciel, plus savant qu'Alcuin dans les connoissances subtiles, il est attrempé en tout savoir; & pourtant je ne le propose qu'en tremblant, car l'homme est marchandise bien trompeuse —.*

Tous les avis ayant été ainsi exposés, Raison, plus embarrassée qu'auparavant, reprit ainsi :

« Mesdames, vous avez bien parlé, » puisque vous avez dit ce que vous sen- » tez : on ne sauroit en demander davan- » tage aux Conseillers des plus grands » Rois. Mais moi, qui au lieu de sentir, » pense & combine, je trouve fort peu » de lumières dans vos brillantes haran- » gues. Venez donc encore à mon se- » cours, & motivez vos opinions ».

—*Madame*, dit Noblesse, *les Rois étant comme les arbres, pour en avoir de bons, il faut les enter. Prenons donc de la race des plus grands Monarques de l'Europe. Ils se soutiennent avec merveilleux honneur, ceux-là, parce que ce sont beaux rejettons de généreuses souches; les autres, non : ils sont transplantés de trop loin; ils languissent, & toujours un ver rongeur les fait mourir par le pied —.*

—*Abus*, interrompit encore Chevalerie, *c'eſt nous qui procréons les magnanimes Rois; il faut qu'un Monarque agiſſe: vieille Nobleſſe eſt trop en repos, giſſant toujours coy en ſes hautains Châtels, dormant ſur des lits de pourpre, & loin d'être vigilante, ſe fâchant toujours quand on l'éveille. Le beau Roi qu'elle nous donneroit! Choiſiſſons plutôt parmi les preux Chevaliers, qui vont aux champs chercher les honorables aventures, redreſſer les torts, protéger les Peuples*—.

—*Meſdames*, ajoute Richeſſe, *dites-moi ce que vous deſirez avec le plus d'ardeur, vous en vos Châteaux, & vous dans vos combats? N'eſt-ce pas d'être riches? Vertu vient-elle pas toujours après or? N'eſt-ce pas pour devenir opulent que Noble prend bannière, & Chevalier lance? Ceſſez donc vos devis ſéduiſans; & puiſque le monde vole à moi, le monde eſt mon Empire; ne me le raviſſez pas*—.

Sageſſe donne ſes motifs enſuite, & s'adreſſant d'abord à Nobleſſe, elle lui dit: —*Comme l'honneur vous empêche d'apprendre à lire, & que vous ne ſavez pas trop ce que vous êtes, écoutez moi, je veux*

*bien vous en instruire. Noblesse signifie vertu; un Noble, qui cesse d'être vertueux, n'est plus noble; & croyez que lorsqu'on n'a d'autre mérite que celui de ses pères, on n'est pas fort respectable. Il seroit aussi injuste de vous attribuer la gloire de vos ayeux, que de vous imputer leurs vices: la Noblesse n'a peut-être rien de réel que de nous imposer la nécessité de bien faire; persuadez-vous bien que le plus haut lignage n'est que fange, si le véritable honneur n'y est assistant, & que ce n'est point par le corps, mais par l'ame qu'on est noble* (1).

*Ecoutez-moi à votre tour, Dame Chevalerie,* dit Sagesse : *votre institution est belle; mais elle est bien changée depuis quelques siècles. En prenant l'épée sur l'autel, votre devoir est de défendre la Religion; votre honneur est de protéger les Orphelins, les Veuves, les Demoiselles; un bon & loyal Chevalier s'entache en poursuivant de folles amours, en médisant des Dames, en cessant d'être constant, pur & humain.*

(1) Ces différentes Sentences sont tirées de *Boëce*, d'*Apulée*, de *Saint-Jérôme*, & l'Auteur les cite.

*Telles sont les loix de la Chevalerie, si religieusement pratiquées par vos pères : les rempliſſez-vous ?*

*Dame Richeſſe*, continua-t-elle, *il faut bien vous répondre auſſi. Vous êtes bien orgueilleuſe de ces vains tréſors qui ont corrompu & corrompront l'Univers ; de ces funeſtes dons du haſard & de l'intrigue, qui portent à tous les crimes, & ne mènent à aucune vertu. Le Roi, que vous voulez choiſir ſera-t-il plus riche que Créſus, vaincu par le pauvre fils de Mandane ?*

*Les trois Dames qui m'ont précédée s'égarent dans leur choix*, ajouta Sageſſe.

*Chères Compagnes, les premiers Rois qui ont mérité des Temples étoient des Sages. O mânes de Charles V, mon généreux Maître*, s'écria-t-elle, *on peut vous louer ſans flatterie ; vous avez payé l'inévitable tribut à la Nature : votre nom, ô grand Roi, vivra éternellement dans la mémoire des Hommes. Vous n'étiez point guerrier cependant, vous n'étiez que ſage ; mais ce titre ſeul n'eſt-il pas plus glorieux que tous les titres ? Vous aimiez la ſcience, inappréciable tréſor, celui-là ; œil de notre ame endormie ; jardin céleſte où nous trouvons toujours des fleurs avec du fruit.*

*Elisons un Monarque qui ressemble à ce grand Prince, ou à ses pareils, & qui renferme dans son cœur tout ce qu'Aristote avoit dans l'esprit, les vrais principes de la sagesse & de la vertu —.*

Les plaidoyers finis, chacune, selon l'usage, persista dans son avis, & Dame Raison ne put prononcer. On résolut de porter l'affaire à un autre Tribunal.

On choisit celui de Charles VI, comme le plus sage de l'Univers (1). Et comme on étoit sur le point de lever le siége, la Sibylle s'approcha des Dames, & leur dit :

« — J'ai entendu vos plaidoyers, » & le résultat de votre Assemblée. » Vous êtes en peine de faire parvenir » votre procès à la Cour du grand Roi » de France; cette Demoiselle (en leur » montrant Christine) y est connue : » chargez-la de votre commission — ».

Soudain Raison donna le procès à Christine, qui descendit sur le globe terrestre, se retrouva à Paris, & se présenta au Roi, assis sur son trône, au milieu de ses hauts Barons.

(1) La bonne Christine savoit aussi flatter.

Elle dit : — *Puissant Roi, & vous, magnanimes Pairs de France, le sort du genre humain est confié à votre probité & à vos lumières ; la terre est malheureuse, donnez-lui un Maître sage, juste & bon.* Raison le veut, & le Ciel l'ordonne.

Le Conseil de Charles VI a dû être plus embarrassé encore de cette grande affaire que le Tribunal de la Raison. Il ne jugea point ; & l'état des choses est resté le même jusqu'à nos jours.

Ce Roman est la meilleure Production qui ait paru dans le tems barbare où Christine écrivoit. Les Êtres métaphysiques, personnifiés par elle, n'ont point la sécheresse qui excède dans ses Contemporains. L'allégorie, trop goûtée alors, a souvent de la grace sous sa plume. Si l'on juge *le Chemin de Long-Etude* dans son siècle, en faisant abstraction du nôtre, on trouvera que c'est un chef-d'œuvre : Eh ! c'est l'ouvrage d'une femme.

# LA CITÉ DES DAMES.

CE Livre eſt compoſé principalement pour l'inſtruction des Reines & des Princeſſes. L'Auteur les invite à ne pas rougir d'humilier leurs grandeurs, pour venir écouter ſes leçons. Ce ſont des principes de Morale arrangés ſur les uſages & la manière du tems. Ce ſiècle étoit plus ſuperſtitieux que dévot; on ſe faiſoit bien moins de ſcrupule d'aſſaſſiner ſon ennemi, que de manquer d'élever ſon cœur à Dieu dès l'*aube matutinale*. La trop célèbre Iſabelle de Bavière, alors Reine de France, fidelle à mille pratiques religieuſes, n'en ſuivoit pas moins le cours de ſes galanteries. Le beau Duc d'Orléans allioit parfaitement ſes amours volages avec la dévotion; & ce fameux Duc de Bourgogne, ſon indigne meurtrier, eſt peut-être celui de nos Princes qui a fait le plus de fondations pieuſes.

Nous ne détacherons de *la Cité des Dames* que les traits les plus propres à nous donner une idée des mœurs du tems.

Les grandes Dames étoient alors d'une hauteur extrême, comme leurs époux étoient d'une bravoure intraita-

ble, effet naturel de la féodalité, qui, mettant entre les hommes l'odieuse distinction de maître & de serf, admettoit deux natures humaines; l'une faite pour abuser du pouvoir, l'autre pour souffrir les plus mauvais traitemens, sans oser se plaindre.

Christine attaque cet orgueil révoltant dans les Reines: « Vaine & périlleuse enflure de courage, dit-elle, tu » ne prouves au fonds que foiblesse. Jamais notre immortelle Blanche ne » suivit telle voie; c'est par la douceur » qu'elle désarmoit nos Barons rebelles. » Sa beauté commandoit le respect; sa » bonne grace appelloit l'amour, ses » yeux le rendoient timide. Sans couronne elle auroit régné par les charmes, naturel & véritable empire des » femmes. D'un regard elle faisoit voler les vassaux rebelles en Palestine. » Sous une autre Reine, quel mal Thibaut n'auroit-il pas fait en France? » Elle auroit ensorcelé jusqu'à ce vilain » Roi (1) de Navarre, qui nous a été si » funeste ».

(1) Charles le Mauvais.

La parure, reproche éternel qu'on fait aux Dames, attire auſſi les regards de Chriſtine. Il lui étoit facile de parler contre les modes nouvelles. Avec moins d'attraits naturels, elle les adoptoit ; elle les fronda. « N'eſt-ce pas grand ou-» trage, dit-elle ? L'autre jour un Tail-» landier de robe m'a conté qu'il avoit » fait pour une ſimple Demoiſelle du » Gâtinois une cotte hardie, où il avoit » employé cinq aulnes à la meſure de » Paris de drap de Bruxelles ? Il y avoit » bien trois quartiers de queue traî-» nante, ſans parler des Bombardes qui » ailoient juſqu'aux pieds. En vérité, » ce n'eſt qu'en France que les femmes » ſont ſi changeantes en modes. Dans » les autres pays, on eſt bien plus conſ-» tant ; on tient aux habillemens par » inſtinct, comme aux lieux où l'on a » paſſé ſon enfance. Chez les Françoiſes, » c'eſt à recommencer tous les ans ; & ce » qu'il y a de pis, c'eſt que les étrangè-» res finiſſent par ſe mettre comme » elles. Il faut avouer auſſi que ce ſont » les Reines des femmes, comme leurs » époux ſont les Rois des hommes. Mais » c'eſt parce qu'elles ſont ſi parfaites,

» que Nature devroit leur suffire : quand » rien ne manque, a-t-on besoin d'art » ?

Tout étoit représentation sous Charles VI, même les grandes Messes. Les Dames y alloient bien *attiffées*, bien altières, bien résolues d'y garder leurs rangs comme aux bals de la Reine Isabelle. Le *harnois* & le bruit commençoient quand il falloit aller à l'offrande. Les plus Nobles *outrecuidées* contre les simples Demoiselles qui prenoient fréquemment le pas sur elles, en venoient souvent aux mains; on se battoit à l'entrée du sanctuaire, on s'arrachoit la paix; les *tourets* & les *collerettes* voloient en lambeaux dans les Eglises. C'étoit sur-tout en Picardie & en Bretagne que les femmes plus vives & plus fermes défendoient ainsi leurs droits, & leurs époux tranquilles, & gravement assis au banc seigneurial, témoins de leurs généreux efforts, les en aimoient davantage.

Nous croyons que c'est dans la *Cité des Dames* qu'on trouve le plus ancien monument des visites bruyantes qu'on rendoit aux femmes en couche, & que par cette raison on appella, dès ce tems

le *Caquet* (1) de l'Accouchée. On faisoit parade dans ces occasions de la plus grande magnificence, & souvent les Bourgeoises égaloient les puissantes Dames. Christine allant voir la femme d'un Marchand *en gésine*, traversa deux belles & superbes pièces richement encourtinées : dans l'une étoit un superbe buffet chargé de vaisselle d'argent ; la chambre de l'Accouchée, ornée d'une tapisserie précieuse en or de Chypre, attiroit l'admiration : on y voyoit des Cartouches charmans, où l'on avoit brodé les chiffres & les devises de la Dame. Le lit étoit magnifique ; les draps, de fine toile de Rheims, avoient coûté plus de trois cents livres ; le couvre-pied, invention nouvelle, étoit une étoffe de soie & argent ; le tapis sur lequel on marchoit étoit *pareil à or*. La femme du Marchand brilloit dans son lit avec la plus élégante robe de soie-cramoisie, appuyée sur *gentils*

(1) On a déjà parlé dans cet Ouvrage d'un Livre curieux, composé sur cette matière, & bien postérieur au tems dont nous parlons.

*oreillers à gros boutons de perles orientales. O Mœurs!* s'écrie Christine, *ces riches Bourgeoises dépassent ainsi la magnificence de la Reine! Et le Roi le souffre! Il ne leur impose point Aydes, Tailles, Emprunts, pour oser s'accompárer à ce que la France a de plus grand!*

# JEUX A VENDRE,

## *OU JEUX D'AMOUR.*

Ce ſont des Vers légers & galans, compoſés ſur un Jeu de ſociété, fort goûté de nos Aïeux. *Quand venoit la veillée, & que chacun étoit rendu au ſallon, gentils Chevaliers s'étudioient à dire à modeſtes Jouvencelles galanteries plaiſantes à entendre, & douces à ſouvenir.* Après quatre cents ans, on retrouve quelques veſtiges de cet amuſement au fond de nos Provinces, & même à Paris, dans le Jeu du *Corbillon.* Mais on n'y a retenu que la rime, & la galanterie ne s'y remarque plus. Auſſi, le *Jeu d'Amour* amuſoit jadis les Rois & les Reines; celui du *Corbillon* eſt abandonné depuis long-tems au Peuple & aux enfans.

Quelques exemples ſuffiront pour nous faire connoître la manière de Chriſtine dans ce petit Ouvrage, & le ton de la Cour de Charles-le-Sage.

### *Un Chevalier à ſa Dame.*

» Je vous rends la paſſe-roſe;
» Icelle dire ne vous oſe,

» Car amour me dit tout bas :
» Celle qu'on aime, on ne loue bas «.

*Un autre Chevalier à sa Dame.*

» Du Dieu d'amour vous venis le dard
» Qui m'a navré par le regard
» De vos beaux yeux, Dame jolie » !

Il faut observer que les Chevaliers seuls parloient. Les Dames baissoient modestement les yeux sur leur ouvrage & ne se permettoient que le sourire.

» Je vous vends la tourterelle
» Seulette & toute à part elle,
» Comme voudrois être à part vous ».

Enfin, tous ces Preux vendoient à leurs Belles *la harpe & la lyre, le panier d'osier, le verd chapelet, le cœur du lion, l'anelet d'or, le tendre pigeon, &c., &c.* Toutes ces idées étoient décentes & exprimées avec grace.

# LIVRE

## *DE LA VISION DE CHRISTINE.*

Elle divise cet Ouvrage en trois Parties. Dans la première, elle donne une image du Monde & de ses merveilles. Dans la seconde, elle parle de Dame Opinion & de son Ombre. Dans la troisième, elle développe le *confort* que Philosophie apporte à nos maux. Il est inutile de faire remarquer que le plan de cet Ouvrage est magnifique.

On y trouve le même esprit que dans *le Chemin de Long-Etude*, mêmes allégories, & peut-être plus d'imagination encore, sans parler de quelques traits de sa vie, que nous avons rapportés plus haut. Comme cette Production, analysée, n'apprendroit rien au Lecteur que le mérite de la savante Bolonoise qu'il connoît déjà, nous nous contentons de l'indiquer.

# ÉPITRES

## SUR LE ROMAN DE LA ROSE.

C'EST le jugement de Chriſtine ſur le mérite de cet Ouvrage. Ces Epitres ſont adreſſées à des Savans du tems, à *Maître Gontier Col*, à *Maître Jehan Joannes*, &c. Elles renferment peu de choſes intéreſſantes, & n'apprendroient rien au Public, à qui le charmant Auteur d'*Urſino* vient de donner un Extrait plus piquant de ce Roman famenx. Nous ne rapporterons qu'un ſeul trait de notre Auteur. A l'occaſion de ces deux Vers indécens :

» Vous êtes, vous ſerez & fûtes,
» De fait ou de volonté....

elle dit : *Le méchant ! comme il ment !*

Cette femme célèbre avoit tous les tons ; gracieuſe dans le *dit des Paſtourelles*, Ouvrage naïf & pur comme le ſujet ; ſenſible dans le *dit des vrais Amans* ; mère tendre dans les *Enſeignemens* qu'elle a compoſés pour ſon fils ; onctueuſe dans *ſes Vers de piété* ; paſſionnée en écri-

vant à ſon *gracieux ami*, en *s'extaſiant ſur ſes douces & délicieuſes Lettres, ſur ſes Ballades*, en l'aſſurant que ſi pour elle *il avoit tant de mal, il en peſoit autant ſur ſon cœur ;* ſpirituelle & noble, en s'entretenant avec Iſabelle de Bavière, *ſa très-redoutée Dame ;* attendriſſante dans *le Pélerinage de la vie humaine*, Ouvrage en Vers, plein de cette mélancolie douce à laquelle on ſe laiſſe aller avec tant d'intérêt.

Nous ennuierions ſans doute nos Lecteurs, ſi nous voulions détailler toutes les Productions de cette Dame. Mais elles ſont inconnues ; à ce titre ſeul, on nous pardonnera d'avoir été ſi longs : nous n'en indiquerons plus que deux, écrites ſur vélin, & ornées de figures enluminées & très-jolies. C'eſt *Paſiphaé* & le *Taureau*, où le ſacré ſe trouve ſouvent mêlé & confondu avec le profane ; & l'*Epître d'Othéa*, *Déeſſe de la Prudence*, *à Hector*.

Ce dernier Ouvrage eſt dédié à cet infortuné Duc d'Orléans, aſſaſſiné par celui de Bourgogne. Dans la figure du frontiſpice, Chriſtine eſt repréſentée à genoux, offrant ſon Livre au Prince & à Valentine de Milan ſon épouſe. C'eſt un Traité d'Education rendu ſenſible à la manière de Chriſtine, qui eſt toujours ingénieuſe ; elle le

composa pour le fils aîné de M. d'Orléans. Iris, Messagère de Junon, apporte l'Epitre d'Othea à Hector, Prince Troyen, âgé de quinze ans comme le jeune Prince François. (On sait qu'alors nos Pères se croyoient descendus de Francion, fils de Priam). Sous cette allégorie, Christine montroit à l'enfant que la Prudence devoit être la première vertu de l'homme. Toutes les autres vertus sont représentées sous les emblêmes de belles femmes, pour inspirer plus d'amour.

Le courage si cher & si naturel à tout Prince François, est peint sous les traits d'un jeune & brillant Héros qui terrasse un lion.

Pour graver dans l'ame de l'auguste enfant qu'un vrai Chevalier doit exposer sa vie pour l'honneur des Dames, Christine se sert de l'image de Persée délivrant Andromède.

Pour lui inspirer la courtoisie, elle lui fait voir Vénus attirant à elle tous les cœurs des humains par la *grace de son parler séduisant.*

Elle lui persuade l'utilité du travail, en piquant son amour-propre, & en enflammant son cœur du desir de l'immortalité : C'est Saturne, Dieu du tems, qu'elle lui montre contemplant les Savans, & respectant leurs Œuvres, tandis qu'avec sa faux redoutable il moissonne tous les

hommes & leurs Ouvrages. Elle repréſente Minerve repandant la ſageſſe à ſes Favoris, la Gloire diſtribuant des bannières & des écuſſons à ſes enfans, Mercure douant d'éloquence ceux qu'il aime, Mars ſoufflant l'amour de la guerre, fatale influence quand elle n'eſt point dirigée ſur le bonheur du Peuple, mais ſur le caprice du Monarque; fléau ſouvent néceſſaire par la malice des hommes, & auquel Charles le Sage, aïeul du jeune Prince, fut obligé d'avoir recours lui-même.

La beauté, inſuffiſante faveur ſans le mérite, funeſte don quand on en eſt trop fier: c'eſt Narciſſe, qui ne connoiſſant que ſon miroir & lui, n'étend pas ſon exiſtence, & s'identifie avec ſon miroir, c'eſt-à-dire devient une onde pure. Les calamités attachées à l'amour de deux jeunes perſonnes de condition inégale, ſont développées avec chaleur par l'exemple de Pyrame & de Thisbé.

Les excès de colère ſi éffrayans dans un Roi qui peut tout, ſont rendus ſenſibles & révoltans ſous l'allégorie d'Athamas tuant ſa femme; &c., &c.

Nous avons beaucoup écrit ſur l'éducation, nous avons fait les plus beaux ſyſtêmes du

monde, en raisonnant avec les enfans, avec un âge qui ne raisonne point ; nos Lecteurs décideront si cette manière est plus naturelle que celle de Christine.

( *Par M. l'Abbé C**.* )

# ALBURCIDE,

## NOUVELLE ARABE.

*Paris*, 1736.

CE Roman eſt un imitation de tous ceux qui ont paru dans le même genre, & dont peu ont ſurnagé. Il n'a d'Arabe que le titre, & pourroit être intitulé *Nouvelle Meſſinoiſe*, *Eſpagnole ou Françoiſe*, ſans perdre rien à ce changement de nom. Il y a très-peu d'action; quatre perſonnages s'emparent de la ſcène, & tout ſe paſſe en longs récits. Un enlèvement, un combat ſur mer, un naufrage, enfin tous ces incidens du ſecond ordre, qui tenoient à l'eſprit d'imitation & au mauvais goût, trouvent place dans ce Roman, qui n'a pas plus de 158 pages. L'Auteur a gardé l'anonyme.

Don Alvarès de Guna, illuſtre autant par ſes aïeux, que par les ſervices qu'il avoit rendus à l'Eſpagne, ſollicitoit le Gouvernement des Païs-Bas. Il avoit (ce malheur eſt commun à la Cour) un concurrent. Ce concurrent, homme de qualité, & dont tout le mérite ſe réduiſoit à un nom, étoit protégé par la Ducheſſe de Fonſalina. Cette Ducheſſe étoit ce qu'on appelle *bien en Cour*. On ſe doute que les titres de Don Alvarès, qui avoit l'imprudence d'être haut & fier, après avoir été peſé dans la balance du Miniſtre, avec les beaux yeux de la Ducheſſe, & tout ce qu'elle pouvoit y mettre du ſien, ne fut pas aſſez fort pour la faire pencher. Le guerrier eſtimable fut éconduit; le protégé fut nommé au Gouvernement. L'homme qui ne ſait pas ramper, rarement ſait diſſimuler. Don Alvarès ne fit pas circuler ſourdement ſes murmures par ſes parens ou ſes amis, comme cela ſe pratique aſſez volontiers, & au moyen de quoi on ſe ménage le droit de faire ſa cour à l'homme en place.

dont on se plaint. Don Alvarès se plaignit hautement, fit parler ses services encore plus haut. Cette manière de procéder prouva à la Nation que le Ministre avoit tort. Don Alvarès, bien sûr de la haine de ce dernier, se retira dans une de ses maisons située sur le bord de la mer, à trois lieues de Barcelone. Que faire à la campagne, quand on n'est pas propre au travail? Penser ou rêver. Don Alvarès dont l'ame étoit honnête, quoiqu'il eût reçu, par un malheur commun à tous les grands Seigneurs, une assez mauvaise éducation, faisoit des réflexions morales dans ses superbes allées de marronniers; il se trouvoit quelquefois à plaindre, car il avoit de l'ambition; & par suite il plaignoit les autres. L'habitude qu'il contracta de s'attendrir sur lui-même le rendit sensible. Il eût été peut-être toute sa vie fier, inabordable, ambitieux, s'il avoit obtenu le Gouvernement des Païs-Bas; il étoit bon, doux, d'un accès facile, depuis qu'il avoit été humilié par un refus. A quoi nous servent donc tant de beaux principes, puisque le hasard qui nous jette ici ou là, donne à nos différentes

situations tant de prépondérance sur notre caractère.

Don Alvarès étoit assis un soir dans un cabinet de verdure; il entendit des voix de femmes; il prêta l'oreille. Une d'elles disoit: —Séraphise, est-il de malheur pareil au nôtre? Vit-on jamais des femmes réduites à l'extrémité de passer la nuit en l'état où nous sommes? Ce cruel Cabrière, qui sera peut-être échappé du naufrage, nous découvrira, en quelque endroit que nous soyions.... —Un bruit d'épées jetta bientôt Don Alvarès dans une plus grande surprise. Touché déjà plus qu'on ne l'est communément du malheur d'autrui, il s'approche du lieu d'où ce bruit partoit, & voit, à la faveur de la lune, cinq hommes, l'épée à la main, qui en attaquoient deux. Il tombe sur les assassins, en tue deux, & blesse les autres. Les deux Cavaliers attaqués étoient ces mêmes femmes qu'il avoit entendues, & leurs adversaires des voleurs. Elles étoient blessées. Don Alvarès les fit transporter dans sa maison.

Nous irons plus vîte que l'Auteur; nous dirons qu'Alburcide étoit belle;

& nos Lecteurs devinerons qu'Alvarès en devint bientôt amoureux. Elle guérit de ſes bleſſures : il ne guérit pas auſſi promptement des ſiennes. Il avoit paru prendre à Alburcide un intérêt ſi tendre! Si ces témoignages, quand ils ſont accompagnés de beaucoup d'amour, ne ſuffiſent pas pour ſe faire aimer, au moins il y en a plus qu'il n'en faut pour inſpirer de la reconnoiſſance, de l'eſtime, de l'amitié même, puis de la confiance. La confiance établit bientôt les confidences, & nos Romanciers, comme on ſait, étoient forts pour les confidences. Un récit les tiroit d'embarras, & mettoit les lecteurs vîte au fait de l'intrigue. Alburcide commence donc ſon récit. Elle eſt née à Meſſine. La maiſon d'Alburcy eſt une des plus anciennes & des plus illuſtres. Meſſine étoit diviſée par des factions. Alburcide aimoit; car il faut toujours en venir là, & ſur-tout dans les Romans. Son Amant étoit, comme il eſt aiſé de le ſuppoſer, digne d'elle. Trivulce étoit le nom de ce Gentilhomme Meſſinois. Le bruit de leur mariage étoit déjà répandu dans la Ville.... O malheur imprévu! Les Meſſi-

nois prennent les armes contre le Roi d'Eſpagne ; Trivulce n'entend plus que la voix de ſon devoir. Le père d'Alburcide embraſſe la querelle des factieux. Trivulce a le courage (ce courage n'eſt pas rare) d'abandonner ſa Maitreſſe..... Peut-être il va faire tomber ſous ſes coups le père, le frère, le couſin d'Alburcide... O Rodrigue ! où êtes-vous ?.... Le devoir & l'amour !... tyrans cruels !... Ecoutons Alburcide ſe plaindre elle-même : — Que devins-je, malheureuſe, en cet état ? Je me voyois ennemie, par des raiſons politiques, de l'homme du monde que j'aimois le mieux. Quel tourment ! quelle deſtinée ! —

Une armée navale compoſée de François vient au ſecours de l'Eſpagne. Meſſine eſt conſternée. On ſe cantonne ; on demande une trève. Pendant la trève les Conjurés parlementent ; & pendant que les mutins revendiquent leurs priviléges, les Meſſinoiſes, revenues de leur frayeur, vont à la promenade, à la Meſſe. C'eſt dans les Egliſes que tous les faiſeurs de Romans à l'Italienne placent les rencontres. Là on ſe trouve l'un auprès de l'autre en dépit des jaloux, & on s'y voit

sans voile. Les Officiers François se répandent dans les promenades & dans les Eglises ; ne pouvant faire la guerre, ils font l'amour. La galanterie Françoise, cette galanterie militaire qui est si leste dans ses aimables brusqueries, & même dans ce qu'on appelle à Paris des *tours de garnison*, fit des prodiges à Messine. Que de brêches furent ouvertes dans les cœurs des plus jolies femmes ! que de fêtes ! que de bals ! Combien de maris désespérés ; &, par contrecoup, que d'Officiers heureux ! Ils ne le furent pas tous. Le Marquis de Cabrières vint échouer contre la belle Alburcide. Il brûla, non pas d'un de ces feux légers qui pétillent, se répandent en bluettes brillantes, frappent la vue, & s'éteignent au moment qu'il vient un ordre de changer de garnison ; il aima à l'Italienne, ou plutôt à l'Espagnole. Il avoit un rival ; il se battit contre lui. Alburcide ne l'aimoit point ; il l'enleva la veille de son départ, & la transporta de force sur son bord. Etrange manière de supplanter ses rivaux, & de s'assûrer du cœur de sa Maitresse ! L'Auteur nous prévient que le Marquis de Cabrières fut respectueux, & ajoute

qu'il se servit, pour fléchir Alburcide, des termes les plus passionnés. Tant de passion, tant de respect! cet accord étonnant n'est pas fait pour durer. Un Corsaire Algérien arrive sur le vaisseau François; les grappins sont jetés, les Algériens s'élancent dans le vaisseau, Cabrières soutient un combat sang'ant & finit par se rendre. Alburcide devient la proie de deux Turcs qui commandoient le Corsaire. Deux Turcs! Mais Alburcide est bientôt sans alarmes. Ce sont des Turcs plus polis que des François : ils font le métier de Corsaires, tuent des hommes dans l'intention de faire une bonne action, de délivrer des prisonniers. C'étoient les preux Chevaliers de la mer, & qui, dans d'autres tems, auroient très-bien figuré à la Cour du Roi Artus, à côté de Lancelot & de Tristan. Ces deux Turcs aiment Alburcide; ils apprennent qu'un autre possède son cœur tout entier; leur secret ne sera jamais connu d'elle; ils lui prouveront leur tendresse en la ramenant à Messine. Cabrières & son équipage sont débarqués à Toulon.

Le vaisseau corsaire vogue vers Messine. Que n'a-t-il cinglé à pleines voiles!

Que de maux il auroit épargnés à Alburcide! Mais le Roman eût été trop court. L'amour empêcha qu'on ne mît toutes les voiles : à peine il avoit permis d'en élever une petite sur le mât d'artimon. Quelque généreux qu'on soit, on veut du moins prolonger le plaisir qu'on a d'être avec ce qu'on aime. On consent de fuir; mais on fuit à petits pas. Le vaisseau avançoit donc lentement. Un des Turcs, le moins amoureux sans doute, étoit entré dans le vaisseau François, & avec la moitié de son équipage, avoit conduit sa prise à Alger. Son nom étoit Mehemed. Le Lecteur verra bientôt combien il étoit important que Mehemed se trouvât à Alger.

L'heureux Abensarric veilloit sur les jours d'Alburcide, & s'enivroit en la voyant du poison le plus doux. Si l'amour retardoit sa course, l'amour avoit accéléré celle du Marquis de Cabrières. Arriver à Toulon, monter sur un vaisseau prêt à lever l'ancre, courir la mer, appercevoir le Corsaire, lui donner chasse, se jeter sur son bord, se battre en désespéré, blesser Abensarric à mort, enlever une seconde fois Alburcide : ce fut l'ou-

vrage de moins de cinq semaines. Abensarric, instruit des motifs qui animoient le Marquis de Cabrières, lui fait, avant de mourir, une harangue où il l'exhorte à n'être point le tyran de ce qu'il aime. -Imitez-moi, dit-il; j'ai aimé Alburcide du moment que je l'ai vue; je l'ai aimée avec violence; & c'est cet amour, qui ne pouvoit me rendre que malheureux, qui me fait recevoir la mort sans peine. Ne pouvant être aimé, j'ai gardé mon secret; imitez-moi -. Harangue perdue! Le Marquis veut abuser, ou plutôt user de la victoire. L'Auteur, qui a des ressorts toujours prêts, met le Ciel de la partie; il tonne; les flots se courroucent.... En un mot, c'est une tempête dans les règles.... Le vaisseau se brise en mille pièces.... Le Marquis se noie; Alburcide & la Femme-de chambre, dans tout ce désordre, perdent l'usage de leurs sens, & se retrouvent dans une cabane de Pêcheurs. Quelques pierreries qu'elles font vendre, leur procurent des habits d'homme. Elles s'acheminent, sont surprises par la nuit, rencontrée par des voleurs; & là, Alvarès, qui se trouve en pays de connoissance, n'en demande

pas davantage, lui ſouhaite le bon ſoir, & va chercher le repos qu'il ne trouve point. Il ne ſera cependant pas moins généreux qu'Abenſarric; il ne dira point ce *je vous aime*, qui a tant de ſuites. Alburcide veut courir après Trivulce; Alvarès lui fait ſes derniers adieux. Elle eſt partie : nous ne parlerons plus d'Alvarès, que l'Auteur a jugé à propos de laiſſer dans le moment qu'il alloit être en action.

Trivulce avoit appris l'enlèvement d'Alburcide; il avoit promptement armé en courſe; il étoit arrivé peu de tems après ſur la même plage où ſon navire avoit échoué; il avoit vu les débris du naufrage. Tantôt il croyoit Alburcide morte & vouloit ſe tuer; tantôt il la voyoit dans un marché d'Alger, expoſée en vente par un vieux Corſaire, & renfermée enſuite dans un harem, pour ſervir aux plaiſirs d'un Dey inhabile à tous les plaiſirs. Trivulce fit voile vers Alger, mit pied à terre. Un faux rapport le flatta de trouver Alburcide chez le Baſſa. Il ſe préſente, & eſt accepté en qualité d'Eſclave Jardinier. L'appartement des femmes donnoit ſur les jardins.

Mais les fenêtres en étoient si bien grillées ! Le jour n'y pénétroit que par les coupures d'un volet qui a pris le nom de la jalousie, qui le fit inventer. Comment voir? A qui s'adresser? Un Bassa n'est pas un jaloux fait pour entendre raison; on paye de sa tête la moindre étourderie. Vertolina (c'est le nom que Trivulce a pris) se promenoit tristement dans les jardins. Un jour qu'il faisoit semblant de travailler à la terre, un rayon vint lui frapper la vue; il se tourne & découvre à travers les jalousies une main qui agitoit un miroir ardent : il suivit le rayon qui partoit de ce miroir, & qui fut fixé sur le mur. Il s'y promena en différens sens, & traça ces caractères : *A minuit sous mes fenêtres.* Quelle joie ! Il n'y a qu'Alburcide au monde qui soit aussi ingénieuse.... Elle est ici.... Je vais la voir.... Après avoir rêvé au moyen de lui faire une réponse, il fit semblant d'imaginer des dessins avec des fleurs, & ces fleurs formèrent, en gros caractères, ces mots : *Je m'y rendrai.* Que la nuit parut lente à venir ! Il se rendit sous les fenêtres à l'heure indiquée; une échelle de corde lui fut jettée : il monta & s'in-

troduisit par une brêche faite exprès au-dessous de la jalousie. Hélas! ce n'étoit pas Alburcide ; c'étoit une cruelle méprise de part & d'autre. Il n'étoit pas revenu de son étonnement, quand le Bassa & son Favori entrèrent dans l'appartement. Le Bassa, poussé par un excès d'amour, venoit voir à cette heure indue sa belle Esclave. Sans s'amuser à des reproches, il ordonna à son Favori de faire jetter Vertolina dans la fosse aux serpens.

Vertolina, plus fier qu'un Jardinier ordinaire, osa répondre avec un ton qui annonçoit son Homme-de-Qualité. Il parla avec tant de dignité, que le Bassa, qui n'aimoit pas les explications, parce qu'elles embrouillent, ou tout au moins traînent les affaires en longueur, lui demanda quel motif l'amenoit-là, à l'heure qu'il étoit ? — C'est la captivité d'Alburcide : je voulois la délivrer —. Mehemed, le Favori du Bassa, le même qui, avec Abensarrice, avoit arraché Alburcide des mains de Cabrières, soupçonna que Vertolina pouvoit être Trivulce qu'elle aimoit. Deux mots le mirent au fait. Etes-vous Trivulce ?

—Oui, Seigneur, dit alors Mehemed, je réponds de son innocence —. J'aime à vous croire, réponds le Bassa —. Accordez-moi sa liberté, ajoute Mehemed —. Je vous l'accorde —. Mehemed emmène Trivulce dans son pavillon, & pousse la générosité jusqu'à la bienfaisance. Il fait armer un Corsaire, & veut remettre lui-même Trivulce dans les bras d'Alburcide. Ils sont déjà partis. Le tems est beau, le vent est bon; le Pilote dort tranquille à côté du gouvernail; les Matelots chantent. Trivulce & Mehemed, la pipe à la bouche, sont assis sur une pile de carreaux sur la poupe. Mehemed commence le récit de ses amours avec Zaïre. Nous en faisons grace à nos Lecteurs.

Trivulce touchoit au moment qui devoit combler sa félicité. Jamais navigation plus heureuse. Déjà on découvroit les côtes de Messine. Du haut du grand mât, un Mousse s'écrie: *Voile.* Ce cri, qui menace Trivulce d'un nouveau malheur, lui serre le cœur.... Mehemed donne ordre qu'on tourne la proue du côté du vaisseau qui arrivoit, & fait élever sur son mât une bannière

blanche en ſigne de paix. Au lieu de répondre à cette manœuvre, le vaiſſeau, qui étoit Génois, ſe prépare à combattre, & commence par une décharge d'artillerie. On vient à l'abordage. Trivulce étoit un lion déchaîné, Mehemed un furieux; l'équipage Génois demande quartier. Un ſeul homme courant de la poupe à la proue, ſoutient, ranime les Génois; il ne parle que de combattre & de mourir. Cet homme... c'étoit... faveur du ſort!... Trivulce reconnoît ſa chère Alburcide, & demeure ſtupéfait. Alburcide n'eſt pas moins étonnée; elle vient préſenter ſon épée à ſon vainqueur. Elle reçut les embraſſemens de Mehemed. Trivulce n'a rien de plus preſſé que de demander à Alburcide le récit de ſes aventures. Alburcide fait la même demande à Trivulce. Ces récits ſeroient faſtidieux à nos Lecteurs que nous avons déjà mis dans la confidence. Je me hâte de les faire arriver à Meſſine. « Le retour d'Alburcide & de Tri» vulce, dit, l'Auteur, avoit fait tant » de bruit dans la Ville, que tout le » monde accourut ſur le port pour les » voir; & la joie univerſelle fit connoî-

» tre combien le rare mérite de ces deux » Amans s'étoit rendu le maître de tous » les cœurs ». Quelques jours se passèrent a recevoir des visites : après quoi on ne songea qu'à unir, par le mariage, deux cœurs que l'amour avoit pris soin de lier si étroitement. Le jour des noces étoit arrivé ; la beauté d'Alburcide & la bonne mine de Trivulce a tirèrent tant de peuple à leur suite, lorsqu'ils furent à l'Eglise, que jamais on n'avoit vu de cérémonie plus éclatante.

( *Par M. Mayer.* )

*Ce Volume ne contient que huit feuilles au lieu de neuf, parce que les deux derniers excèdent de trente-six pages les bornes ordinaires.*

# TABLE

## *DU 2e. VOLUME D'OCTOBRE. 1779.*

LES Frères Jumeaux, *page* 3

Relation de la découverte du Tombeau de l'Enchantereſſe Orcavelle, avec l'Hiſtoire tragique de ſes Amours, 83

Anecdotes ſur Catherine de Piſan, ſes Romans & ſes principaux Ouvrages, 117

Alburcide, 174

## *APPROBATION.*

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, le second Volume du mois d'Octobre de la *Bibliothèque des Romans*. Cet Ouvrage me paroît toujours fait pour plaire à l'imagination & aux ames sensibles, sans jamais blesser la décence. A Paris, ce 14 Octobre 1779. DE SANCY.

De l'Imprimerie de CAILLEAU, rue S. Severin.

LF.C.
B582u

209701

Author

Title Bibliothèque universelle des romans. Vols.69-70.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU